

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CHEERLEADER ET LA FORÊT
SUIVI DE
LIGNES DE FUITES, CERCLES OUVERTS

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR
HUGO BOURCIER

AVRIL 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à ma directrice Isabelle Miron pour sa foi en mon projet, ainsi que pour ses bons conseils et ses encouragements.

Merci à Hugo Lafortune-Brunet, Xavier Martineau, Karine Martel, Florence Falguyret et Anaïs Savignac, mes courageux premiers lecteurs.

Merci à Benoit Bordeleau et Myriam Marcil-Bergeron pour leur guidance de vieux routier et de vieille routière du labyrinthe universitaire.

Merci à Alexandre Beaudoin-Duquette pour m'avoir mis sur la piste de la Virgen de Guadalupe.

Enfin, merci à ma famille, à mes amies et amis pour leur support durant cette année de rédaction.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
PARTIE I : LA CHEERLEADER ET LA FORÊT.....	1
Argument (I).....	3
Argument (II).....	6
1.....	8
2.....	15
3.....	22
4.....	29
5.....	36
6.....	42
7.....	46
8.....	56
9.....	72
10.....	82
11.....	100
12.....	110
13.....	117
14.....	126
15.....	141
Épilogue (I).....	153
Épilogue (II).....	155
PARTIE II : LIGNES DE FUITE, CERCLES OUVERTS.....	162
INTRODUCTION.....	163
CHAPITRE I	
Totalités.....	170

CHAPITRE II	
Continent sacré	178
CHAPITRE III	
Nomades	190
CONCLUSION	200
BIBLIOGRAPHIE	202

RÉSUMÉ

La Cheerleader et la forêt est un roman mettant en scène trois voix distinctes. La première est celle de la Narratrice, personnage prenant la plume pour raconter ses souvenirs de l'été 2006, où, à la suite d'une rupture amoureuse l'ayant laissée désœuvrée, elle s'est réfugiée chez son frère, habitant d'un nouveau quartier résidentiel dans une banlieue sud de Montréal. C'est au cours de cette saison qu'elle a développé une fascination inattendue pour Esther, la femme de celui-ci, croyant voir en elle la réincarnation d'une figure mystique étant apparue au XVI^e siècle à un Aztèque au Mexique, ainsi qu'au début du XX^e à une religieuse québécoise dont elle étudie par hasard les correspondances (c'est la seconde voix qui est en parallèle offerte au lecteur). Convaincue de la véracité de cette association et de l'importance de son histoire, la Narratrice tente par l'écriture de mettre de l'ordre dans sa mémoire et dans ses obsessions afin de retrouver le sens qu'elle sait s'y trouver dissimulé.

La troisième voix est celle d'un Coyote étant, au cours de la même année, advenu brusquement à une pleine conscience de lui-même, au milieu d'une forêt dense. Cherchant à comprendre ce qui a provoqué ce changement intérieur, il se met à voyager en direction d'une intense lumière à l'horizon, dont il ignore la source. Ses pérégrinations le mèneront jusqu'au quartier de banlieue où se trouve la Narratrice, et où il sera source de désordre, aux dépens de ceux qui s'y sont enracinés et y ont conçu leur milieu de vie.

Le volet réflexif *Lignes de fuite, cercles ouverts* se veut une réflexion en trois temps sur ma relation (ainsi que, par extension, la relation de la collectivité québécoise) avec l'Amérique. Le texte prend pour prémisse deux constats d'inadéquation qui, en tant qu'écrivain québécois et américain (au sens continental), m'interpellent : inadéquation, d'abord, entre l'imaginaire québécois tel qu'il s'est constitué depuis deux siècles et le contexte « post-nationaliste » dans lequel évolue le monde contemporain — signe d'une nation dont l'enracinement symbolique est fragile; inadéquation, ensuite, entre une façon convenue de considérer l'américanité comme étant caractérisée par l'expérience du vide, du neuf, et la reconnaissance que ce vide est une fiction établie par les colonisateurs Européens au détriment des nations qui, déjà, habitaient le continent. Chacune des sections, composées de fragments, propose une tentative de ré-habiter le Québec, de ré-habiter l'Amérique selon ces constats, en abordant trois thématiques spécifiques : le rapport au corpus littéraire national, le rapport au sacré et à la religion catholique, ainsi que le rapport aux cultures et à l'imaginaire autochtones. L'essai, globalement, est marqué par un effort de faire passer l'expérience québécoise du continent d'une conception *linéaire* à une conception *cyclique*.

MOTS-CLÉS : américanité, québécoïté, mythe, post-nationalisme, colonisation, forêt, banlieue, catholicisme, mysticisme, animalité, nomadisme, apparition mariale

PARTIE I

LA CHEERLEADER ET LA FORÊT

« J'eus une vue de ce qui me devait arriver en Canada.
Je vis des croix sans fin, un abandon intérieur de la part de Dieu
et des créatures en un point très crucifiant; enfin que j'allais
entrer dans une vie cachée et inconnue. »

Onzième état d'oraison — Les États d'oraison de Tours
Marie de l'Incarnation

« And she knew with sudden hatefulness
that there was one couple like them
in every white suburban high school in America. »

Carrie
Stephen King

« Y pensé : así es la Historia,
un cuento corto de terror. »

Amuleto
Roberto Bolaño

ARGUMENT (I)

Le Coyote (?)

Je suis venu au monde avec la lumière. La noirceur opaque s'est lézardée et j'ai tout vu en même temps, dans une brève et fulgurante éclosion de conscience. Je suis venu au monde et j'ai vécu mille vies en l'espace d'une inspiration, traversé la forêt de part et d'autre en un mouvement, saisi dans leur entièreté les éléments qui la composaient — terre, herbe, feuillus, conifères, herbacés, arbustes. Je me suis senti vivre à l'intérieur d'un corps mature — le souffle rassemblé en mes poumons puis éjecté par mon museau, le sang bourdonnant dans mes artères, voyageant de mon abdomen jusqu'à mes extrémités —, et, comme si j'étais, à la même seconde, à l'extérieur de moi-même, je me suis vu debout au milieu du bois — tête, dos, ventre, queue, pattes, griffes.

Je suis venu au monde et j'ai capté, dans un même frisson vivifiant, toutes les sensations qui s'offraient à mes terminaisons nerveuses. J'ai connu la chaleur du soleil sur ma peau, couché au milieu de la clairière, là où s'entrouvrait la cloison de feuillage. J'ai connu la fraîcheur des ombres, lorsque blotti sous une épinette à la lueur de la lune. J'ai senti le sommeil me gagner et j'ai connu l'apaisement, les paupières closes, alors que ralentissaient mes fonctions vitales, que ma respiration s'accordait au rythme du bourdonnement des insectes, du frémissement des branches dans la brise, du cliquetis de la pluie s'abattant sur les feuillus et s'écoulant jusqu'à infiltrer le sol. J'ai ouvert les yeux sur la brume du matin, ai senti la machinerie complexe de mon squelette se délier. J'ai humé les odeurs de la terre humide sur ma peau, entre mes poils, tout autour de moi, parfum collant au territoire et à ceux qui y rôdent.

J'ai senti le tiraillement de la faim — sensation brûlante parcourant les parois du corps jusqu'à faire pression sur le crâne, jusqu'à voiler la vue de taches sombres. J'ai connu la ferveur de la chasse — l'attente silencieuse, la course au hasard des sentiers, puis la chaleur déclinante du corps de ma proie entre mes crocs, le sang coulant sur mon menton et dans ma gorge tandis que ma mâchoire se referme sur le cadavre, dépeçant jusqu'à atteindre la chair.

J'ai su ce que c'était que de donner la mort et de sentir l'imminence de la mienne. J'ai compris la dynamique de la survie — j'ai perçu cette force électrique qui se propageait dans mes neurones et faisait se mouvoir mes membres presque à mon insu, dans une chorégraphie précise. J'ai su que la même force animait la fuite désespérée de ma victime, et que celle-ci même savait ce qui me faisait la pourchasser, proie et prédateur reconnaissant tacitement leur place dans le cosmos. J'ai regardé ce qui restait du corps éviscéré être balayé de terre et de feuilles mortes, jusqu'à disparaître de la surface.

J'ai ressenti le poids de ma solitude. J'étais le seul de ma meute. J'ai écouté, dans la demi-pénombre des sentiers isolés, le silence de la forêt, que peinait à masquer le grouillement environnant des vivants, de même que mes propres mouvements — ma respiration haletante, mon corps frôlant les arbustes, mes pattes écrasant brindilles et herbes sèches.

Mon territoire était vaste, mais je reconnaissais les arbres à leurs particularités, sachant d'un coup d'œil dessiner la forme des feuilles et le relief de l'écorce, comme si ma patte, en pensée, les avait parcourus en entier, de leurs nervures effilées jusqu'à leurs racines noueuses. Je pouvais associer les odeurs à leur source, qu'elle soit animale ou végétale, mesurant la façon dont elles hérissaient ou caressaient les parois de mon museau.

J'étais le Coyote et j'ai tout vu en même temps des éléments de la forêt dont on m'avait fait la créature recluse. J'ai tout vu et pourtant, le cou tendu au milieu d'un sentier, mon regard courant au-delà entre les troncs des arbres, voyageant de clairière en clairière, j'ai acquis la certitude que je ne savais pas tout, puisque'il y avait la lumière et l'endroit où elle prenait forme — un lieu trop lointain pour être distingué, mais dont j'arrivais à supposer l'existence, contredisant ce sentiment inné qui me disait que la forêt était éternelle, qu'il ne pouvait y avoir au monde autre territoire que celui où j'avais pris conscience.

Entre tous les savoirs substantiels qui agitaient par soubresauts mon être surgissait une impression, que je ne pouvais appeler souvenir puisque indépendante de la mesure du temps, d'avoir existé autrement qu'en tant que canidé — une résonance, me provenant de la terre, du ciel et des arbres, qui me disait que si désormais j'étais corps parmi les corps, j'avais auparavant partagé l'essence même de la forêt, avant que la lumière ne rompe l'obscurité et ne nous arrache, les autres fragments du monde et moi, à elle — nous laisse errer au hasard,

masses libérées de l'ensemble atomique, suspendues dans l'espace. Et je ne pouvais que suivre cette impulsion brûlante qui m'appelait à rejoindre la source de la fracture, à connaître cet espace inconnu au loin — la forêt qui s'élevait au-delà de la forêt.

Je suis venu au monde et je me suis mis à marcher.

ARGUMENT (II)

La Narratrice (Février 2007)

Je ne suis pas écrivaine. Je n'ai ni la prétention ni l'envie de raconter. Je ne souhaite que recenser, compter, figurer — figer sur papier ce qui a été vu, touché, ressenti, compris. Mettre de l'ordre dans les saisons confuses qui m'ont menée jusqu'ici, m'ont fait multiplier les exils, les va-et-vient, les faux départs, jusqu'à ce que les points cardinaux mêmes ne soient plus pour moi que des mots vides de sens. Je ne veux rien inventer, je ne veux rien distordre. En qualité de Narratrice, je déploierai les phénomènes pour ce qu'ils sont. En ferai quelque chose de simple — une figure convexe, un agencement de courbes et de droites. Quelque chose pour me guérir des labyrinthes.

Je sais qu'on affirme que l'Histoire, que la mémoire ne s'articulent qu'en récits, constituent des fictions dont les déroulements ne dépendent que des choix — arbitraires, intéressés — de celui ou de celle qui les raconte. Mais je pense que ce n'est pas nécessairement vrai. Qu'il existe des moments spécifiques où des événements en apparence isolés se rejoignent dans une même correspondance sémantique, moments où les êtres et le temps brusquement s'entrechoquent comme les rouages d'une fabuleuse machine, et alors l'avancée du monde est trop puissante pour que celui ou celle qui y assiste n'ait le luxe d'y imposer sa volonté — la vérité jaillit d'elle-même.

Je le crois parce que j'ai fait l'expérience d'un moment semblable, me retrouvant l'été dernier en marge de mon quotidien, dans un endroit inconnu et neuf, entouré de forêts. C'est une histoire qui me concerne moi, Québécoise au seuil du XXI^e siècle (née en 1980 à Longueuil sur la rive sud du Saint-Laurent, et pour l'instant toujours en vie), mais qui se nourrit de celles de Juan Diego Cuauhtlatotzin (chrétien de la nation des Mexica, né en 1474 à Cuautitlán et mort en 1548 à Mexico) et de Marcelle Doyon (fille de colon de la Haut-Mauricie, religieuse novice, née en 1886 à Lac-Brûlé en Haute-Mauricie et morte en 1907 à Louiseville) — des histoires éparses qui se correspondent via les souterrains.

C'est une histoire qui concerne le Coyote, errant inlassablement entre les siècles, entraperçu puis volatilisé, animal que j'ai vu mourir, dans le noir de la forêt — abrupte rupture d'un cycle. C'est une histoire de témoins désœuvrés et de femmes fantômes qui ont rampé dans les profondeurs de la terre pour arriver jusqu'à nous, dont les voix ont fini par s'éteindre à jamais, et dont Esther Desrosiers (né au milieu des années 1970, en un lieu inconnu des Amériques, mariée à mon frère Étienne et depuis peu mère d'une petite fille) était peut-être la dernière incarnation. Mais ce n'est peut-être pas à moi de le déterminer.

Je ne suis pas écrivaine. Mais, mise devant le fait accompli, je m'efforcerai d'aligner devant moi les éléments du tumulte auquel j'ai pris part, jusqu'au point final qui en signifiera la chute. Ce sera tout.

Quand tout a été terminé, j'ai fait beaucoup de choses que je regrette.

Je suis retournée à Montréal en catastrophe, croyant y voir un dernier point de repère. Marie, une ancienne collègue de l'Université contactée à tout hasard, avait accepté de m'héberger. Je dormais sur un fauteuil dans une petite pièce désordonnée qui servait de débarras, au fond de son appartement de la rue Iberville. Les premiers jours, je n'ai fait qu'y rester étendue du matin au soir, la colonne vertébrale malaxée par les ressorts détraqués du vieux meuble, au milieu des boîtes de carton à moitié pleines et des chaises de rechange éparpillées, les yeux contemplant le vide, la tête trop encombrée pour pouvoir penser à quoi que ce soit. À l'ouest, une unique lucarne donnait sur le mur de briques de l'immeuble voisin, me renvoyant une lumière dont les éclats, pour parvenir jusqu'à moi, devait contourner sans cesse les obstructions que lui imposait la morphologie urbaine — murs anguleux, toitures surplombant le vide, balcons encombrés : une lumière effritée que je regardais crever inlassablement, au travers de laquelle chutaient, comme au ralenti, la poussière et les autres rebuts du jour.

J'ai fini par sortir un après-midi. J'ai fait le tour du quartier d'un pas lent. Un vent frais annonçait déjà l'automne. J'ai regardé des enfants courir sur la pelouse du parc Molson, vu une flopée de goélands tournoyer comme des vautours au-dessus du kiosque. Je me suis arrêtée à un téléphone public et j'ai appelé chez François avec ma carte de crédit. Sa colocataire a décroché. J'ai dit : « Je me demandais si j'avais encore des trucs chez vous. » Elle n'a pas paru surprise, m'a dit qu'elle était allée porter la plupart de mes affaires au bazar de la paroisse après le départ de François au début juillet, comme personne n'avait plus de mes nouvelles. Quant à lui, j'ai compris qu'il n'était toujours pas de retour. Elle a glissé avant de couper la ligne : « Je pense qu'il y a encore une de tes boîtes qui traîne dans le garde-robe du vestibule. Tu peux passer aujourd'hui, si tu veux. » J'aurais voulu être en colère, mais je ne ressentais rien. J'ai

pris l'autobus sur Beaubien jusqu'à son appartement et l'ai repris jusqu'à Iberville, la boîte de carton sur les genoux.

Le soir, seule dans la chambre-débaras, je l'ai ouverte en faisant glisser un couteau de cuisine le long du ruban adhésif. J'y ai trouvé des livres, quelques vêtements, des cahiers datant de ma dernière session universitaire : les rebuts d'une vie lointaine. J'ai ouvert l'un des cahiers au hasard, ai effleuré les pages noircies de mon écriture compacte, et, pour la première fois depuis des jours, j'ai pensé aux photocopies des correspondances de Marcelle Doyon, dont les marges étaient tout autant chargées de ma calligraphie brouillonne et qui croupissaient toujours au fond de l'unique sac que j'avais rapporté avec moi jusqu'à Montréal.

J'ai extrait le document froissé et j'ai passé la soirée et la journée du lendemain à m'y replonger, espérant qu'une étincelle peut-être jaillirait quelque part en moi à la réapparition de motifs connus, éprouvés. Mes propres notes m'étaient illisibles — un langage dont le code désormais m'échappait. J'ai fini par jeter les pages reliées dans la boîte de carton avec le reste et fixer le plafond jusqu'à ce que la noirceur m'empêche d'en discerner les lézardes familières. J'ai quitté l'appartement de la rue Iberville en laissant derrière la boîte contenant mes dernières possessions et, désormais, les écrits de Marcelle Doyon, me disant que j'avais au moins ajouté ma touche au désordre ambiant, en guise de preuve de mon passage.

Partir, peu importe où, me semblait l'action logique à entreprendre, la seule chose qui pouvait encore m'arracher au fouillis qui perdurait dans ma tête — fuir, le dernier cliché auquel me raccrocher. J'ai erré au hasard des rues, ai observé le soleil se lever depuis un abribus — les lueurs métissées de bleus et de rouges chassant l'obscurité comme le coup de fusil dispersant les oies sauvages. Je me suis mise à penser à Esther, à son corps penché au-dessus de son potager dans la lumière neuve du matin, à ses mains creusant la terre, s'agitant entre les plants de tomates et les pousses de fines herbes. J'ai pensé à ses mains, mais aussi à tout ce qui grouillait au-dessous, au territoire vibrant sous le mouvement précis de ses doigts, à ce qui y vivait et à ce qui y était mort, et à la façon dont le tout pénétrait en Esther, la traversait. J'ai pensé aux légumes qui poussaient presque miraculeusement, à leur couleur éclatante. Je me suis rendue à un guichet automatique, j'ai vidé mon compte de banque et je me suis acheté un billet pour le premier bus qui montait vers le nord. Le hasard a voulu que je parte pour l'Abitibi.

J'imagine que mon second tort a été de croire qu'un nouveau déplacement pouvait me guérir des derniers déracinements, de considérer qu'il devait exister quelque part un espace où enfin je serais tranquille. Par la fenêtre de l'autobus, je regardais la forêt se multiplier, les feuillus et les conifères se succéder sans donner signe d'essoufflement, y guettais la noirceur en rêvant de m'y oublier corps et esprit. Le nord prenait dans mon imagination avide des proportions mythologiques. Je me voyais, en dernier recours, comme l'héroïne d'un récit d'exploration, s'enfonçant en territoires inconnus dans l'espoir de dénicher au bout du périple la terre hospitalière où fonder son chez-soi — par excès de fiction, je m'efforçais de briser mon apathie. À mi-parcours, l'autobus s'est arrêté dans une ville — du moins je suppose qu'il y avait une ville, un plus grand ensemble à proximité, mais je n'en ai vu qu'une avenue commerciale unique, subsistant peut-être sur le seul capital des voyageurs de passage, artère où se succédaient les restaurants de fast-food et les stations-service. J'ai voulu être choquée par la vision qui troublait mon fantasme nordique, mais j'ai réalisé qu'elle m'indifférait. Je me suis mise dans une file d'attente avec les autres passagers et j'ai commandé une poutine et un Coca-Cola, que j'ai engloutis assise sur les quatre marches de ciment menant au restaurant, au son des pick-up et des camions de marchandises sifflant sur l'avenue. La carrosserie des véhicules pétillait dans le soleil luisant.

Puis, il y a eu de nouveau la forêt, puis d'autres villes, plus petites ou plus grosses, belles ou laides, des villes abitibiennes où les gens parlent du prix de l'or comme de la température, vont et viennent le long de terres tour à tour sèches et grasses, les quatre lettres de ce point cardinal s'alignant sans cesse au cœur de leurs discours comme une rhétorique immuable — des villes que je ne saurais nommer, parce qu'il y en a eu trop, et que je n'ai fait que les traverser, sans avoir le courage ou l'envie de les considérer comme autres choses que les décors amovibles de mon désœuvrement, m'y arrêtant chaque fois pour un, deux ou trois jours, le temps que l'agitation me prenne à nouveau et m'entraîne sur la route. J'aurais pu monter encore longtemps, atteindre ces terres tout en haut de la carte où la nature se repose, figée dans la beauté — c'est ce que l'on dit — des choses qui n'attendent qu'à naître, jouer le rêve du nord jusqu'à son épuisement total, mais j'ai finalement bifurqué vers l'est, à la fois par peur de ce que je pourrais y trouver ou ne pas y trouver, et parce qu'il y a une certaine latitude que même les autobus et les camionneurs les plus téméraires n'atteignent pas.

Mes réserves monétaires s'amenuisaient. J'avais faim et je n'avais pas pris de douche depuis des jours. Quelque part en Jamésie, entre deux trajets en auto-stop, j'ai demandé la clé des toilettes d'une station-service sur une route sans nom. En me lavant sommairement avec le savon rose du distributeur, j'ai regardé longuement mon reflet dans le miroir, détaillé mon visage, brûlé comme si mon corps lui-même avait servi de carburant aux engins qui m'avaient traînée si loin de la région où j'étais née. J'ai réussi à trouver un autobus qui traversait vers Chicoutimi, le long des routes 167, 169, 170 — contournant les lacs Ashuapmushuan et Saint-Jean. Cette fois, j'ai passé le trajet les yeux fermés, pour me garder de l'attraction ou de la cruauté des paysages sauvages tout autour.

En arrivant devant la maison de mes parents, j'aurais voulu pleurer — de soulagement, de joie ou de quelque sentiment qui conférerait à la scène une impression de finalité. J'aurais voulu atteindre le fond, pour ne pouvoir que me forcer à remonter à la surface. J'ai sonné, la porte s'est ouverte et mon père, ma mère et moi nous sommes regardés. J'ai essayé de sourire. Ils m'ont fait prendre un bain chaud et j'ai dormi pendant quinze heures.

Mais ce n'est pas de tout ça que je voulais parler.

Je n'avais pas donné de signe de vie à mon frère Étienne après mon brusque départ de chez lui, au mois d'août précédent. J'étais repartie vers Montréal et c'était tout. Je savais qu'il devait m'en vouloir d'avoir fui sans plus d'explication, mais je me disais qu'il n'y avait rien au monde qui pourrait lui faire comprendre ma décision, ni la nature de ce que j'avais réellement vécu pendant mon été chez lui. Je sentais que j'avais atteint les limites du langage. J'avais choisi de me taire, et le silence était devenu une habitude confortable. Je n'y pensais presque plus. Ce n'était qu'à Chicoutimi, dans la maison de mes parents où j'avais décidé de rester pour un temps, que je me suis mise à revoir Esther en pensée, par soubresauts ponctuels de ma mémoire. Je me suis demandé ce qui pouvait avoir changé entre elle et mon frère, tentais de me les figurer, seuls dans leur grande maison qui avait fleuri au milieu des autres grandes maisons, identiques sans l'être tout à fait.

L'hiver approchait. J'aidais mon père à préparer le terrain pour l'hibernation : recouvrir les arbres de grandes couvertures vert forêt, fixer la toile noire au-dessus de la piscine hors terre, monter l'abri Tempo. J'essayais, par des tâches répétitives et fonctionnelles, de me

débarrasser des dernières traces des obsessions qui m'avaient habitée durant les derniers mois. Lorsqu'il s'est mis à neiger, j'ai pris l'habitude de sortir seule le soir pour déblayer l'entrée et pelleter les marches. Le bruit aride de la pelle raclant le sol résonnait dans le quartier stagnant. Alors, seulement, mon cerveau dérivait : comme transportée à l'extérieur du temps par la constante percussion du son, je me tournais irrémédiablement vers la rue déserte, espérant peut-être y voir s'avancer Esther, vêtue de son uniforme clinquant de cheerleader et enveloppée de parfums résineux, bondissant sur l'asphalte gelé, sa chevelure noire virevoltant comme s'il s'agissait d'une nuée de chauves-souris, suivie de près par la silhouette mate du coyote. En vérité, je ne voyais que les ombres familières des voitures stationnées, que les monticules de neige brunie par le gaz carbonique, laissés au bord de la route après le passage des souffleuses.

L'appel est arrivé un après-midi, subitement. Ma mère tenait le combiné du téléphone rabattu sur son épaule. « Leur petite fille est née. » Elle m'a collé l'appareil sur l'oreille. Je suis restée figée, la bouche entrouverte, jusqu'à ce que j'entende Étienne au bout du fil. « Allô ? » Nous nous sommes échangé des banalités pendant une dizaine de minutes, sans évoquer l'été dernier, jouant nos partitions avec un naturel étonnant — la voix de mon frère toujours juste et pleine. J'allais rendre le combiné à ma mère lorsqu'il a ajouté : « Il faudrait bien que tu repasses par la maison, un de ces jours. Pour la voir. »

Le temps des Fêtes a passé en coup de vent, sans douleur ni joie. Ma mère avait fait une tourtière et acheté des crevettes cocktails et de la sauce épicée pour la veille de Noël. Nous avons réveillé à trois. À l'extérieur, une tempête puissante avait empêché mes deux oncles et ma tante de se joindre à nous — j'en étais reconnaissante. Esther et Étienne étaient restés sur la rive sud de Montréal avec leur nouveau-né — mes parents avaient plutôt décidé de se rendre chez eux à la mi-janvier, passé la frénésie des Fêtes, période pendant laquelle ma mère se faisait un devoir de ne jamais prendre la route. Le 31 décembre, nous avons attendu minuit devant la télévision. Au téléjournal, on parlait de l'exécution de Saddam Hussein, la veille, dans un lieu anonyme de la ville de Bagdad. On montrait des images pixellisées du condamné la corde au cou, prises avec un téléphone cellulaire. J'ai regardé par la fenêtre, entre les stores, la neige tomber en flocons larges et ronds comme des pièces de deux dollars, et je me suis imaginé l'Irak — dans ma tête, une grande plaine enserrée de montagnes distantes aux sommets verdoyants. Je me suis demandé si c'était aussi l'hiver là-bas. Comme pour combler mon

ignorance, j'ai ajouté à ma vision un ciel bleu pétrole où des nuages chargés étaient sur le point de se déverser au milieu du désert. Ma mère a changé de chaîne, et l'image dans ma tête a disparu avant que je ne me décide entre la pluie et la neige.

Après le Premier de l'an, j'ai pris l'autobus qui descendait vers Montréal. Mes parents s'y rendaient la semaine suivante, mais j'avais prétexté quelques détails à régler en ville concernant une réinscription à l'Université pour descendre plus tôt et, surtout, en solitaire. J'ai voulu regarder par la fenêtre le nord disparaître progressivement — mais la neige avait tout recouvert comme une chape de plomb, tout grugé du sud, de l'est et de l'ouest, raccommodant les territoires en un seul désert de glace au milieu duquel voitures et passants se démenaient, dans le vacarme des moteurs et le battement désormais presque guerrier des pelles heurtant l'asphalte. Depuis Montréal, j'ai pris un deuxième autobus, qui traversait le pont Champlain, vers la rive sud. Au terminus, Étienne m'attendait dans le stationnement, debout devant son VUS gris, la tête nue, les deux pieds dans la slush. Je me suis avancée vers lui — le vent soufflait si fort que mes cheveux masquaient la moitié de mon visage, me bloquant partiellement la vue. J'ai senti son corps contre moi et j'ai compris qu'il m'enlaçait, alors je lui ai rendu le geste, faute de savoir quoi en faire.

Nous sommes montés dans la voiture et nous avons roulé jusque dans le quartier d'Étienne, le quartier où j'avais passé l'été dernier.

Ce que je veux dire, c'est qu'il y a eu ce moment où nous nous sommes retrouvés dans la maison, dans le corridor menant à la cuisine, ce moment où je les ai vues, Esther et l'enfant, la mère assise sur la chaise berçante, devant la porte-patio, la petite, minuscule, entre ses bras recourbés, son regard fixé vers moi, ses yeux bleus — mais peut-être que ce n'est que ma mémoire qui invente pour combler l'absence de détails, ou bien mon cerveau qui associe la couleur bleue à ce sentiment de vertige devant l'immensité —, et il y avait la lumière de l'hiver qui enveloppait la scène, presque trop pure pour être supportable, diffuse comme si elle émanait mystérieusement de la silhouette en contre-jour, lumière qui m'a fait repenser à tout ce qui avait eu lieu — le quartier, la forêt, les visions, Esther, le coyote, et puis l'apathie et la fuite jusqu'aux bordures du nord —, et j'ai senti renaître en moi ce que l'été avait engendré puis que l'automne avait éteint, cette conviction qu'au milieu de ce trop-plein d'impressions se trouvait véritablement une part de secret, une sorte de vérité à laquelle j'avais touché partiellement et

qui avait germé dans mon ventre jusqu'à me conduire devant ce nouvel instant d'éternité, face à la mère et la fille. Instant où tous les éléments du monde se rangeaient dans un ordre précis pour esquisser une structure jusqu'ici dissimulée, où les siècles, comme mes propres obsessions, retrouvaient soudainement tout le sens qui leur était propre, structure que moi seule, par la force des choses, avais la capacité de révéler.

Je n'ai pas dit le moindre mot, mais j'ai senti tout cela, et j'ai aussi senti que plus jamais je n'accepterais de vivre loin d'Esther.

Louiseville, 22 février 1907

Très Révérend Père,

Qu'il me soit permis de vous exprimer la tristesse et la consternation profonde dont toute notre communauté se trouve affligée depuis le décès, hélas ! au printemps de son âge, de Sœur Marguerite, votre sœur dans le sang, notre sœur dans le Christ. Seule parvient à alléger notre douleur l'assurance que notre compagne, par la miséricorde du Seigneur qui l'a attirée à lui, est désormais délivrée non seulement des affres de la maladie, mais aussi des souffrances spirituelles qui, je le sais pour avoir à ce sujet recueilli les confidences de Mère Séraphine, l'accablait de façon pernicieuse avant son arrivée parmi nous et qui, je le crois, l'ont opprimée jusqu'à son dernier souffle.

Je cultivais pour Sœur Marguerite une affection unique. S'il est vrai que certaines de mes consoeurs croyait déceler dans son tempérament parfois rude et imprévisible un obstacle à l'humilité que réclame une vie telle que la nôtre, j'y percevais le signe d'un esprit sensible, mais fort et déterminé, des qualités qui ne sont pas à négliger pour quiconque désire se mettre tout entier au service de Jésus-Christ. Le temps que j'ai pu passer avec elle, durant les derniers jours de sa vie, m'a prouvé que mon intuition à son égard était bonne, que son cœur était plein de charité, d'amour et de vertu. J'ose affirmer que nous nous sommes, malgré les années et les expériences qui nous séparent, liées d'une amitié sincère au cours des heures passées à son chevet, où je l'accompagnais dans la prière et tentais de l'apaiser de mon mieux, entre les visites du docteur.

J'ai l'audace de vous écrire aujourd'hui pour vous faire part d'une requête. Peu de temps avant son décès, Sœur Marguerite a, lors des quelques moments bénis où sa douleur s'amenuisait, brisé la réserve qui est souvent de mise chez les novices et m'a brièvement entretenue de sa famille. Je sais qu'elle n'en recevait que peu de nouvelles, sinon de votre part, par la voie d'une correspondance régulière. Elle m'a fait quérir (je me souviens, c'était lors de ses derniers instants de pleine conscience, le matin du 2 février; elle se trouvait alitée depuis plusieurs jours déjà) la cassette en bois de cèdre dans laquelle elle conservait vos lettres. Je l'ai déposée sur ses cuisses. Elle a rabattu le couvercle et, les yeux clos, a parcouru d'un doigt tremblant les quelques pages, retenues par une cordelette, qui s'y trouvaient. Je l'ai sentie prise d'une puissante émotion, qu'il me serait difficile de décrire, mais dans laquelle j'ai cru voir le soulagement de voir enfin venir le Royaume, la légèreté de l'âme qui se sent déjà quitter son corps. Je ne sais si c'est ce soudain réconfort qui lui a insufflé ce désir : d'une voix éteinte, elle m'a exprimé sa volonté de voir conservées dans nos archives les lettres contenues dans la petite boîte, ce qui n'aurait pas été particulièrement étonnant, si elle n'avait insisté pour que je vous contacte, mon Père; et vous demande de m'expédier les lettres qu'elle vous a fait parvenir en guise de réponses, pour les joindre aux vôtres qui reposent dans la petite boîte.

Encore aujourd'hui, au moment de vous écrire, les motivations de Sœur Marguerite me sont obscures. Ce que je crois saisir, s'il m'est permis de m'exprimer en toute candeur, c'est que cette correspondance avait pour elle une importance que nous ne mesurons peut-être pas. Je crois qu'elle considérait que toutes ces lettres, les vôtres et les siennes, une fois réunies, seraient porteuses d'un message qu'elle croyait de grande valeur. Elle souhaitait pour cette raison que votre correspondance soit mise à disposition de quiconque pourrait souhaiter en faire l'étude. Quant à la portée du message, elle est à ce sujet restée muette et, sachant la fatigue que lui causait chaque parole, je me suis gardée de la presser de questions (peut-être aurais-je dû outrepasser cette réserve ?).

Sœur Marguerite nous a quittées le soir du 3 février, en douceur. J'ai longtemps hésité à vous écrire, longtemps réfléchi à ce qu'il me fallait faire de ses dernières paroles. Je me suis permis, puisqu'elle me les avait confiées, de parcourir votre part de la correspondance, et j'admets humblement n'y avoir rien vu d'autre que l'affection attentive d'un frère envers sa sœur.

Je savais, comme je vous l'ai mentionné, votre sœur sujette à de profondes inquiétudes, qui n'étaient pas, à ce que l'on dit, étrangères à son entrée de religion, ni aux longs moments qu'elle passait en audience avec notre Père Choquette, qui est ici notre aumônier. Que l'on me pardonne de m'être ainsi abandonnée à ces doutes, mais j'ai un moment, dans ma confusion, été prise de la certitude que ce qui avait fait souffrir Sœur Marguerite pouvait avoir une origine troublante, voire même démoniaque ; et je me suis mise à penser que la dernière volonté de Sœur Marguerite (ce message qu'elle disait vouloir transmettre) dissimulait peut-être quelque sombre entreprise. Mais, demandant au Seigneur de m'assister, j'ai senti Sa voix envelopper mon cœur d'une joie admirable et douce, me prouvant la pureté de mon amie et de ses derniers vœux. C'est avec sa bénédiction que je vous écris aujourd'hui.

Je vous prie de considérer ma demande, qui est celle de votre sœur, avec attention. Soyez assuré que je continuerai jour après jour de prier pour votre famille endeuillée, et d'adorer les dispositions Divines qui ont fait grâce à notre Sœur bien-aimée d'une place auprès du Seigneur.

Soyez assuré, mon Père, de ma profonde dévotion.

Votre très humble servante,

Sœur Catherine

*

Louiseville, 3 octobre 1906

Cher Anatole,

Je veux m'excuser pour cette réponse un peu tardive. Les dernières semaines (mes premières en tant que novice — j'ai beau voir ce mot écrit noir sur blanc, je m'habitue décidément pas à ce qu'il me qualifie) ont été exténuantes, mais peu importe : j'ai décidé qu'à l'avenir, je tâcherai de trouver le temps nécessaire pour t'écrire, et ce, même si mon emploi du temps, entre les classes de théologie canoniques de Sœur Bénédicte, les lectures et le travail à la cuisine, ne risque pas de s'alléger.

Tu me demandes si la famille me manque. J'ai envie de te répondre que notre père, que Roger, Ephrem, Rosanna et toi-même ne me manquez ni plus ni moins que tout le reste — la maison, la forêt, la rivière, toutes ces choses vivantes qui peuplaient ma vie. Rassure-toi, je me garderai bien d'accabler tes oreilles d'un discours aussi mélancolique. Peut-être que je me résigne finalement, après de trop longues protestations, que je m'acclimate finalement à cette existence qui est la mienne, ici, à Louiseville, aussi figée soit-elle.

Qu'en est-il de notre terre ? Tu n'en as pas glissé mot. Ici, le froid s'immisce tranquillement entre les murs et les lattes du plancher, me fait déjà, la nuit, frémir du bout des orteils. Le sol a-t-il déjà connu ses premiers gels, à Lac-Brûlé ? Peut-être, par cette omission, as-tu voulu me préserver d'un quelconque sentiment nostalgique face à ce quotidien lointain. Dans ce cas, je ne saurais quoi en penser. Est-ce dire que tu considères comme légitime ma difficile adaptation à ma situation de recluse ? Devrais-je te remercier de faciliter mon alignement au calendrier julien en me gardant de toute référence aux points de repère agraires qui, jusqu'à mon arrivée ici, avaient préséance sur les anniversaires des Saints ?

Tu m'apparais être en bonne forme, de même que ta paroisse naissante. J'admets ne pas avoir saisi dans toute leur profondeur les péripéties ayant mené à sa création, bien que tu m'en aies donné amplement (et avec un enthousiasme étonnant, toi qui n'as pas l'habitude d'être généreux de ta plume) de détails. Ce que je comprends, c'est que la construction du presbytère va bon train, que la chapelle est même sur le point d'être achevée. Je te souhaite que les travaux progressent, mais je t'avoue que j'aime bien, pour l'instant, t'imaginer célébrant l'Eucharistie, déclamant la parole de Dieu, avec ta voix de fausset, devant les ouailles serrées les uns contre les autres dans la maison chambranlante d'un agriculteur, entre le beuglement des bœufs et le sifflement du vent pénétrant la charpente. Ne m'en veux pas. J'essaie de m'égayer comme je le peux. Mes jours sont chargés, mais cela ne les rend pas moins mornes — monotones comme les *Ave Maria* que je me récite avant de me mettre au lit, avec une telle assiduité que ses mots, que j'ai toujours trouvés si jolis, en perdent de leur saveur.

Excuse-moi encore, je t'avais promis de ne pas me plaindre. En plus de cet ennui latent, j'éviterai donc de te parler de mes muscles endoloris à force de charrier les casseroles et les sacs de sarrasin, de mes genoux usés à force de frotter le plancher à quatre pattes. Non pas, tu me connais, que le travail me répugne. Mais lorsqu'il n'y a pas de collecte au bout de la saison

pour récompenser mes efforts soutenus, ni même de ciel orangé, rosé, à boire de mes yeux grands ouverts, couchée sur la paille à la fin de la journée, le corps encore vibrant des corvées accomplies, je peine à y trouver la motivation. Au bout du jour, mon travail et mes obligations terminées, il n'y a rien d'autre, pour me contenter que les toiles d'araignée entre les poutres du plafond de ma cellule, ou, au mieux, avant que la nuit ne soit totale, que la vue, circonscrite par ma petite fenêtre, de la cour du couvent. Au moins, j'imagine que notre mère, de son coin de Paradis, doit être fière de me voir enfin m'exercer à des tâches, qu'elle dirait probablement mieux adaptées à mon sexe. Je te confesse que je commence quand même à prendre goût à ma présence dans cette cuisine, surtout maintenant qu'il n'y pas la voix perçante de Rosanna pour sans cesse me dire quoi faire (tu pourras ainsi dire à Ephrem que je ne suis pas aussi garçon manqué qu'il le prétend, bien que je doute que ma seule parole soit suffisante pour le convaincre).

Je t'entends me reprocher ma malhonnêteté. Tu as raison. Loin de moi l'envie d'exagérer mon sort. Le Père Choquette est un homme bienveillant, et, comme j'ai été affectée à peu près uniquement à son service depuis mon postulat, j'ai la chance de travailler seule, ou à-peu-près, ne côtoyant mes Sœurs qu'aux moments des prières, des célébrations et des récréations. J'aimerais te dire qu'il me tarde de me consacrer aux orphelines, de leur enseigner l'Évangile ou l'alphabet ou je ne sais quoi, de les faire manger, de les laver, mais, je peux te l'admettre à toi, cher frère, ce contact ne m'apparaît pas manquer pas à ma vie. Mardi dernier, Sœur Jeanne-D'Arc a traîné dans la cuisine un groupe de nouvelles venues (de petites orphelines) qu'elle m'a demandé de surveiller, le temps d'avoir une discussion privée avec le curé. Elles sont restées plantées comme des piquets (elles étaient à peu près aussi maigres) devant le cadre de porte. Je ne sais si c'était la timidité qui leur donnait un air si niais : leurs yeux étaient vides, bêtement fixés sur moi, comme s'ils attendaient de ma part un geste ou une parole. Elles devaient être de l'âge de Roger, sans toutefois présenter une once de sa vivacité. Nous avons dû nous observer en silence deux minutes complètes, et, à la fois ennuyée et, je ne sais pourquoi, troublée, je suis retournée à ma besogne, leur faisant dos entièrement. Lorsque Sœur Jeanne-D'Arc est reparue, j'ai senti sur ma nuque son regard noir, mais je me moque bien de paraître avoir manqué de compassion. J'imagine que cet incident m'a au moins assuré de ne pas être de sitôt affectée aux soins de ces fillettes bizarres, qui ont plus en commun avec des fantômes qu'avec de véritables enfants.

Puisque tu t'en informes, j'essaie bien, au milieu de mon quotidien régulé, de suivre tes conseils, de me plonger toute entière dans cette existence qui désormais sera la mienne. C'est vrai que je trouve un peu d'apaisement dans la prière, quand j'arrive à m'y plonger avec suffisamment de concentration. Je ne sais pas si j'y atteins véritablement un état supérieur, mais le recueillement me fait du bien, et mes pensées s'organisent un peu mieux dans le silence. Avec un peu d'effort, j'en viens parfois presque à oublier la rigidité de la robe noire, du voile blanc de la novice, et ainsi à me sentir un peu moins intruse au milieu de ces femmes à qui je tends à ressembler.

Ce qui m'est plus difficile, c'est de trouver la force de comprendre la voie qui a été choisie pour moi. De saisir la nécessité de mon départ, pour mon bien, comme tu le dis. Tu te gardes de le mentionner, mais sache que je suis bien au courant de cette réputation que j'ai laissée derrière. Je sais ce masque de sorcière qu'on n'hésitait pas à m'accoler dans la paroisse. Je sais les propos durs à mon égard qu'on a tenu auprès de notre père. Je sais aussi (et c'est la pensée qui me cause le plus de chagrin) la frayeur que j'en étais venu malgré moi à inspirer à mes propres petits frères, à ma propre sœur. Mais tenter de comprendre, ce serait mentir sur ce que j'ai vu, mentir sur ce qui m'a été dit. Ce serait accepter qu'il existe possibilité, aussi infime soit-elle, que rien de ce que j'ai éprouvé n'ait été réel (accepter que tous ont peut-être raison lorsqu'ils affirment que je ne suis qu'une dégénérée, qui aurait probablement eu sa place chez les aliénés si ce n'était de l'indulgence malvenue de son frère), et il s'agit d'un sacrifice qui m'est impossible. Je sais ce que j'ai vécu, et nul commérage ou jugement (qu'il provienne d'habitants, d'amis ou même — j'en ressens tout de même un pincement au cœur — de ma propre famille) ne saurait ébranler cette conviction.

J'essaie de t'expliquer pourquoi je n'écrirai pas à notre père, malgré ton insistance. Ce n'est pas que mon amour pour lui ou pour la famille s'est évanoui (je sais que tu ne peux pas en douter). Mais j'ai décidé de ne plus perdre de temps à tenter de convaincre ceux qui refusent de me croire, comme j'ai par le passé tenté de le faire. J'ai peur qu'enfermée ici, mes énergies n'en viennent à s'épuiser à force d'inaction. Je ne veux rien gaspiller en tentative vaine.

À toi, je continuerai à écrire. Je sais que je peux te faire confiance — puisque tu m'as dit que tu me croyais, Anatole, ai-je besoin de te le rappeler ? Avant le départ, lorsque tu m'as prise à part, à l'orée du bois. Je me rappelle qu'il neigeait fort, mais qu'on ne sentait presque

pas le froid (la neige était mouillée, épaisse et chutait lentement sous les yeux, si bien que j'arrivais à suivre la trajectoire d'un flocon d'entre tous les autres). Tu m'as dit que tu étais avec moi, et j'en avais oublié ta sévérité des semaines précédentes. Je me souviens : tu as plongé tes yeux dans les miens, tu fronçais les sourcils, et j'ai reconnu cette expression que tu adoptais parfois lorsque tu te voulais sérieux, monologuant à propos de l'Église canadienne et la Providence guidant le peuple. J'aimais auparavant me moquer de cette prestance que tu tentais, un peu malhablement, de te donner, mais, à ce moment précis, j'y ai vu une sincérité qui m'a vraiment réchauffé le cœur. Je me suis dit, pour la première fois depuis que tu t'étais ensoutané, que, bien que nous ayons tous les deux partagé les mêmes jours au même rythme, depuis le ventre de notre mère jusqu'à cette matinée de février, tu avais peut-être véritablement changé, été élevé à un niveau auquel je ne pouvais aspirer, à l'écoute de Dieu et du destin qu'Il trace pour nous. Je pense que c'est à partir de ce moment que j'ai compris toute la teneur de ce que j'avais vu, que j'ai su que je ne douterais plus, que j'avais la foi — une foi qui était peut-être différente de celle qu'on m'avait enseignée. Quelque chose qui dépassait tout cela, quelque chose de plus profond, de plus vrai, aussi. Ta foi, est-elle aussi de cette nature ?

Tu m'as dit que tu écrirais à l'Évêque, que de plus hautes instances sauraient ce qu'il fallait faire de mon témoignage. Qu'il était vrai que tu connaissais des histoires semblables la mienne. As-tu pour moi des nouvelles ? As-tu même rédigé la lettre ? Je ne te presserai pas inutilement (tu as des responsabilités désormais), mais sache que j'espère ta réponse. En attendant, je resterai forte, je rabattrai bien fermement la coiffe au-dessus de mon crâne et le voile contre mon visage, je baisserai la tête sur les émanations graisseuses de ma petite cuisine, et je prierai nuit et jour. Si Dieu connaît la vérité (et s'il finit par m'accorder le privilège d'entendre Sa voix plutôt que le silence de la chapelle, à peine troublé par le bruissement des robes et le crépitement du feu dans l'âtre), je sais qu'il me libérera bien vite de cette attente impossible.

Bien à toi,

Marcelle

J'avais vécu des années de stabilité qui m'avaient fait croire un temps à la permanence des gens et des choses. Je suis née et j'ai grandi au sud de la province de Québec, coincée entre les Montérégiennes et des villes-dortoirs en série, et j'ai traversé le fleuve lorsque j'ai atteint la majorité, parce que c'est ce que les gens de cet âge font : ils s'affranchissent des espaces de leur enfance et vont se perdre en ville ou plus loin encore, puisqu'on leur dit que la vie est ailleurs — et, une fois le corps suffisamment usé pour faire croire à une forme de sagesse, ils reviennent vers la terre qui les a vus naître et engendrent une descendance qui intègre le même cycle migratoire, entre haine et amour de ce premier sol creusé de la plante du pied. J'avais entamé le mouvement — réalisé sans effort le déracinement premier —, mais j'avais la tête qui tournait sans cesse, les yeux qui se perdaient dans la cime des gratte-ciel, l'eau bleue et brune du fleuve, les graffitis dans les ruelles et le désordre des échangeurs. Je ne ressentais alors l'attraction ni du Sud, ni du Nord, en roue libre au milieu de l'île, mais j'avais un appartement, un amoureux, un passeport canadien, et j'essayais de ne pas trop penser à l'engrenage dans lequel j'avais mis le doigt sans vraiment en saisir la complexité.

J'étudiais l'histoire — j'avais nonchalamment achevé à l'automne ma maîtrise avec un stage à la Ville de Montréal, où, en fonctionnaire de l'historicité, je m'étais penchée sur la capacité de bâtiments en état avancé de décrépitude à être élevés au rang de site patrimonial, et je commençais tout juste un doctorat, moins par ambition que pour me protéger, tapie derrière les murs de l'Université, des responsabilités du monde extérieur — et, la fin de semaine, je bonifiais mes bourses en prenant des rendez-vous pour le compte d'un cabinet de dentistes de l'est de la ville, le combiné du téléphone coincé entre mon épaule et ma joue comme une extension de moi-même. Les hivers étaient glaciaux, les étés suffocants. J'allais et venais entre les deux pôles sans difficulté, bien que je perdais graduellement le compte des répétitions, dont les variations restaient minimes. Dans la salle d'attente, devant mon bureau de réceptionniste, quelqu'un — ce n'était jamais moi — s'assurait de tourner les pages du

calendrier fixé au mur, révélant différentes affiches classiques du cinéma hollywoodien, les blondes plantureuses et les gentlemen en imperméables changeant de visage selon la chute des feuilles ou la fonte des glaces, me fixant depuis leurs mondes imaginaires.

En février, pour un contrat de recherche, j'avais fait la route entre Montréal et Louiseville avec une professeure jusqu'à un couvent récemment fermé qui liquidait ses possessions et ses archives. Nous étions revenues avec quatre boîtes de carton, lourdes de formulaires, d'états financiers, de pages éparses, de cahiers reliés. Deux après-midis par semaine, je m'enfermais dans un petit bureau et tentais, sous les néons bourdonnants, de choisir des documents qui m'apparaissaient pertinents, qu'alors je retranscrivais sur mon ordinateur portable. La tâche était ardue, les écritures des sœurs, souvent presque illisibles, de fins traits entassés et empêtrés dans des fioritures exagérées — l'œuvre de calligraphes exceptionnellement zélées. J'avais tout de même pris goût à la minutie de l'exercice, à ma plongée hebdomadaire dans le quotidien de ces femmes d'un autre monde, y trouvant une résonance que je n'aurais pu expliquer, ayant, au fond, très peu en commun avec ces religieuses et leur vie cloîtrée.

Il y avait, entre les épaisses liasses de documents bureaucratiques, quelques correspondances internes et notes personnelles. J'étais même tombée sur des carnets où j'arrivais à percevoir, dans les prières et les commentaires liturgiques, l'expression retenue d'une intimité. Un des livrets, spécifiquement, avait capté mon attention, non pas que le texte y ait été particulièrement éclairant, mais j'avais trouvé, glissée entre deux pages jaunies, une lettre aux contours rongés. La lettre elle-même n'était pas non plus exceptionnelle dans son contenu. Ce que je veux dire, c'est que ce n'est que par sa signature que le texte m'a intrigué — la signature simple, « Marcelle », plutôt que « Sœur Quelque-chose », comme c'était le cas pour les autres lettres, signature aux deux « l » rectilignes, et non pas recourbés, à la cime, en une demi-spirale esthétisante, au « m » majuscule anguleux plutôt qu'arrondi. Une écriture soudainement enfantine me faisant penser à la mienne, qui me valait parfois, lorsque je signais des chèques, de gentilles moqueries, comme si j'étais une fillette se faisant passer pour une adulte, avec un veston trop grand et une jupe au bord roulé m'arrivant quand même aux chevilles.

Rien dans cette découverte, ni même dans celle de plusieurs lettres supplémentaires de la même main, rassemblées par une ficelle, trouvées au fond de la troisième boîte en carton, ne

m'a mise sur la piste de quoi que ce soit, si ce n'est qu'elle a su momentanément réveiller la curiosité d'une étudiante blasée. J'ai lu les lettres avec attention, leur contenu m'a amusée. J'ai demandé la permission à ma professeure de photocopier mes retranscriptions de ces écrits, par intérêt personnel — par simple distraction — et non pas parce que je repérais, dans l'écriture serrée de Marcelle, l'importance qu'allait plus tard véritablement prendre le texte. Dans mon bureau au cinquième étage de l'Université, les deux pieds plantés sur le linoléum, la tête dans les cahiers et les pages jaunies, je n'ai rien vécu qui puisse ressembler à un commencement.

*

J'étais en couple avec François depuis trois ans. Je devais officiellement emménager dans son appartement à partir du mois de juillet — bien que j'avais déjà cédé depuis un mois le bail de mon petit semi-meublé dans l'Est et empilé les trois ou quatre boîtes qui suffisaient à contenir mes possessions dans un coin de sa chambre, que j'occupais de façon permanente, en attendant que le départ de sa colocataire, fin juin, n'officialise notre concubinage.

C'est un peu avant le solstice d'été que François m'a annoncé qu'il allait quitter son emploi pour partir dans l'Ouest jusqu'en septembre avec de vieux amis, cueillir des cerises et apprendre l'anglais dans la vallée de l'Okanagan. Sa décision ne me dérangeait pas outre mesure, jusqu'à ce qu'il me dise qu'il partait pour que l'on ne se revoie plus jamais. Je n'ai pas essayé de le retenir. Je ne sais pas si j'aurais dû.

Il a rassemblé des vêtements propres dans une petite valise et est parti, en attendant le jour du départ, dormir chez les amis qui allaient l'accompagner, me laissant dans son 5 et demi exigü de l'avenue Papineau qui avait été à peu de temps de devenir le mien. « Tu peux rester ici, si tu veux, prendre l'été pour te replacer. Je ne reviendrai qu'à l'automne. » Je l'ai dévisagé. Il a descendu la rue en direction sud. L'après-midi était doux. J'ai suivi sa marche depuis le balcon, jusqu'à ce que sa silhouette soit ravalée par la ligne d'horizon et qu'il ne reste plus que la ville autour de moi, vibrante et laide d'exubérance, comme elle l'est pendant ces premières soirées d'été où les Québécois redécouvre la clémence inespérée du climat, éjecté soudainement de la tempérance des glaciations. J'ai tout regardé depuis le balcon, et puis la nuit est tombée et le silence avec elle. J'ai donné un coup de pied dans les poubelles de métal.

Leur contenu s'est déversé sur le balcon, des sacs blancs ont déboulé l'escalier en spirale. Je suis descendue aussi et j'ai remonté l'avenue Papineau.

Il s'est écoulé trois ou quatre jours sur lesquelles je ne dirai rien, sinon que j'ai cessé sans préavis de me présenter au cabinet de dentistes et de me rendre à l'Université. J'ai téléphoné à mon frère Étienne. Nous avons convenu que j'irais vivre chez lui le temps de remettre de l'ordre — ou d'en concevoir un, quel qu'il devait être — dans ma vie, parce qu'à ce moment, nous croyions que c'est ce qu'un frère et une sœur devaient faire, se soutenir et se défendre mutuellement, et dans le désœuvrement, je m'étais tournée vers lui, comme il s'était déjà dans le passé tourné vers moi. Malgré nos divergences, qui ne cessaient de s'accroître avec les années, nous restions pris par ce concept aux règles précises qui s'appelaient la famille, concept appris nulle part mais niché en nous, savoir inné que nous ne combattions pas, ni ne défendions avec plus de force qu'il ne le fallait.

Je me suis assise sur le trottoir de la rue de Lorimier, au coin Sherbrooke, avec un sac à main et un autre en plastique qui contenaient quelques vêtements, des livres, des cahiers et les photocopies des correspondances de Marcelle Doyon. Étienne est passé me prendre et nous avons bifurqué vers le Sud.

*

Si je devais choisir à toute l'histoire une origine, trouver le moment où, véritablement, j'ai senti s'entamer quelque chose de neuf, je ne choiserais ni l'image de François nous quittant, moi et notre vie amoureuse morne, ni celle de l'après-midi montréalais dégoulinant de sueur ou de la nuit qui l'a chassé d'un coup, ni celle des déchets domestiques que j'enjambais avec précaution en quittant le triplex, leur odeur rance coupant court aux larmes que, déjà je m'efforçais de ravalier — puisque tout ça n'a au fond pas plus de sens, dans l'ordre des choses, que toutes les années qui ont précédé cet instant où, traversant le pont Jacques-Cartier et filant sur la 132, je me suis endormie sur le siège passager de la voiture de mon frère, d'un sommeil qui agissait comme une petite mort de l'esprit.

Le véritable catalyseur, je crois, a été le lac.

Plus tard, à force de voir, chaque jour de l'été, le plan d'eau qui bordait le quartier d'Étienne, il m'est devenu difficile de comprendre comment l'aspect résolument artificiel du site — sa circonférence anguleuse, les parois qui, abruptement, chutait dans un angle droit depuis le sol pour atteindre sa surface, les tuyaux de métal à moitié engloutis qui l'alimentaient aux extrémités — avait pu m'échapper. Pourtant, réveillée par les cahots du parcours, la vision inattendue du lac, dont mon cerveau encore engourdi n'arrivait à percevoir tout à fait ni l'apparence, ni les limites, m'a saisie comme une apparition surnaturelle.

Je me suis rappelé les grands bassins autrefois entraperçus au bord de la route 175, lorsque, petite, on me conduisait chez mes grands-parents saguenéens (nous étions alors enracinés sur la rive sud de Montréal — c'était bien avant que mes parents, épuisés par la ville, leurs enfants désormais majeurs et hors du nid familial, ne retournent vers la région qui les avait vus naître) : des lacs et rivières, posés entre les forêts, disparaissant derrière les montagnes, me laissant, spectatrice impressionnable, tout le loisir de les imaginer serpenter éternellement, peut-être jusqu'au pôle Nord, où ils se jetteraient entre les icebergs, dans l'océan arctique. C'est du moins sous cette forme que, de retour de ces voyages, j'en faisais les décors de mes jeux, dans lesquels j'étais l'exploratrice, le coureur des bois, la guerrière indienne téméraire, et souvent un mélange approximatif de tous ces personnages — une aventurière hors du temps, projetée à la fin du monde connu, voyant surgir, au-devant de son canot, d'impressionnants monstres marins, ou encore les rivages brumeux de mondes inconnus.

Face au lac artificiel, le même vertige m'a prise, du genre qui n'est permis qu'aux enfants et aux pionniers : dans la voiture d'Étienne, écarquillant les yeux devant l'immensité du lieu, j'ai senti que, mes derniers repères évanouis, je m'éveillais non pas du simple trajet en voiture du nord de l'île de Montréal jusque sur la rive sud du Saint-Laurent, mais de toute une existence pâle, statique, qui n'avait attendu que l'apparition d'un tel territoire neuf pour se mettre en branle.

*

J'avais déjà auparavant visité le quartier d'Étienne et d'Esther, au printemps précédent, soit quelques semaines à peine après qu'ils aient emménagé dans leur première propriété — une construction de 2002 de deux étages, avec une grande cour et un garage double, située dans

un développement résidentiel dont je n'avais jamais entendu parler. J'avais pris un autobus qui m'avait conduite, traversant les rues encombrées du centre-ville puis filant sur l'autoroute, jusqu'à un terminus de banlieue, où Étienne était passé me prendre. « Ils disent qu'il va bientôt y avoir un autobus pour se rendre directement dans le quartier. Mais pour l'instant, on est encore un peu isolé. » Je l'avais senti nerveux. Il avait allumé la radio à un poste de circulation, et nous avons écouté, muets, une voix profonde, et masculine nous parler du trafic sur la 10 vers Sherbrooke — un camion de marchandises avait percuté des voitures en tentant un dépassement.

Nous étions remontés sur l'autoroute pour à peine un kilomètre et avions pris une sortie qui débouchait sur une artère commerciale, puis à gauche sur une route secondaire bordée de bungalows des années 70 aux boiseries lugubres dont le temps couvert accentuait l'apparence de ruine. Nous avons passé un centre commercial. Dans le stationnement vide, des adolescents faisaient des rondes sur leurs vélos autour d'un des derniers bancs de neige résistant à la saison nouvelle, criblé de gravier. La limite de vitesse avait passé à 70 : autour de nous, il n'y avait plus que des champs et des rangs déroulés depuis la bordure de la route jusqu'aux forêts à l'horizon, un décor plat sinon pour quelques granges apparemment abandonnées et une unique résidence au toit bas, entre deux arbres morts. La pluie tombait, finalement, en fines gouttelettes sur le pare-brise. Étienne s'était mis à rire. « Chaque fois que je prends cette route-là, je regarde tous les terrains inoccupés et je me demande combien d'années ça va prendre avant qu'ici, ça devienne comme chez nous. » « Chez nous » : j'avais un moment pensé qu'Étienne voulait parler de la banlieue où nous avons grandi et qui se trouvait dans la même région administrative, à quelques kilomètres, jusqu'à ce que je comprenne qu'il désignait l'endroit où il venait d'emménager. « Comme chez vous, ça veut dire quoi ? — Habité. » Il avait réfléchi un temps. « Développé. »

Nous avons pris une rue à droite, qui s'enfonçait dans un secteur boisé, entre les sapins et les branches encore nues des feuillus, et tout était apparu, sans transition entre le paysage de campagne presque désertique que nous sillonnions et la ville qui se déployait désormais sous mes yeux — parce qu'il s'agissait bien d'une ville, ou du fragment d'une ville, comme un échantillon arraché à un ensemble et greffé à un territoire défriché, une prothèse sur une jambe amputée. Les maisons — des bâtiments imposants en briques rouges, aux angles coupés au

couteau — s’alignaient symétriquement comme des rangées de dents pointues ayant surgi du paysage — ou l’ayant dévoré d’un seul coup, champs et bois compris, pour recracher dans l’abîme ainsi créé les grandes rues d’asphalte noir, les trottoirs et les lampadaires. Quelque chose dans le tableau me faisait frissonner. En roulant vers la maison d’Étienne, nous avons passé une crevasse bordant le quartier, autour de laquelle étaient stationnées, endormis, camions et pelles mécaniques. La pluie tombait dru, alors. J’avais étiré la tête pour voir le fond du trou : déjà, l’eau s’y accumulait en petites flaques au milieu de la boue et des quelques pans de neige fondante.

Ce soir où Étienne m’a de nouveau conduit jusque chez lui, aux premiers temps de l’été 2006, il n’y avait plus de trace de la crevasse, ni des machines qui l’avaient creusée mètre par mètre. La fosse avait été inondée, comme une brèche qu’on aurait colmatée : la création était complète, l’illusion, parfaite. Je voyais le lac, mais la voiture a poursuivi sa route et la vision s’est estompée à mesure que nous entrions dans le quartier et que pénétraient dans l’habitable, par le pare-brise, les lueurs des lampadaires. Les rues étaient vides. Nous sommes descendus en silence au sous-sol de la maison, où Étienne m’avait préparé un lit. Je me suis étendue sur le matelas gonflable, mais le sommeil ne me venait pas aussi facilement que lorsque bercée par le rythme de l’autoroute. J’ai pensé à François. Il y avait contre un des murs du sous-sol, sur un bureau massif, un ordinateur dont la lumière d’alimentation — un vert brillant dans l’obscurité — clignotait. J’ai appuyé au hasard sur le clavier et l’appareil est sorti de l’état de veille. L’arrière-plan, sur l’écran, représentait un plan large de la maison même où je me trouvais. J’ai vérifié ma boîte courriel. Je n’avais aucun nouveau message. Puisqu’il me fallait m’accrocher à quelque chose, j’ai tapé « Okanagan » sur un site de recherche. Des images — on aurait dit la répétition d’une seule et même scène, comme si j’étais devant un stand de cartes postales — se sont entassées dans la fenêtre du navigateur : des prés verdoyants ou dorés, des montagnes qui auraient pu avaler toutes les Montérégiennes d’un seul pan d’ombre, des étendues d’eau où se seraient noyées toutes les banlieues de la vallée du Saint-Laurent.

J’ai éteint l’appareil, allumé plutôt la télévision et regardé des reprises des *Belles histoires du pays d’en haut* jusqu’aux petites heures de la nuit, dans un demi-sommeil où les terres arables des lointaines Laurentides côtoyaient des mers agitées de bêtes fabuleuses.

L'impulsion d'écrire s'est pour la première fois matérialisée à l'automne, lors de ma fuite. C'est quelque part en Abitibi ou en Jamésie — les lieux que j'ai traversés cette saison, avec le temps, se mêlent et se confondent — que j'ai rédigé dans les dernières pages de mon carnet de notes une interprétation du récit de Juan Diego Cuauhtlatoatzin — une réécriture, réalisée à partir de recherches que j'avais faites à l'été, postée à l'ordinateur du sous-sol, les yeux usés à la lumière de l'écran plat, et dont les résultats se retrouvaient entassés sur les autres pages du cahier, de la scène du 9 décembre 1531 où lui est apparue pour la première fois la figure fugitive qu'il a désignée, fautive, peut-être, de meilleure cadre, comme étant la Vierge Marie.

Tard dans la nuit, Juan Diego quitte hâtivement la maison de son oncle. Le temps est frais. Un vent du nord balaie les plaines entourant Tulpetlac. Enveloppé dans une couverture, Juan Diego marche d'un pas rapide en direction de Tlatelolco. Il connaît par cœur chaque tronçon des onze kilomètres le séparant de la ville où, deux fois par semaine, il va entendre les récits des saints et apprendre les prières destinées à ce dieu qui, dit-on, ne demande d'autre sacrifice que celui de l'âme. Arrivé au pied de la colline du Tepeyacac, Juan Diego, reprenant son souffle, se retourne vers son point de départ et guette à l'horizon les taches brunâtres que sont devenues les chaumières de Tulpetlac. Plissant les yeux, il croit voir, comme jaillissant des tourbillons de poussière et de sable que soulève la brise, un aigle à la tête blanche et au bec orangé planer au-dessus de la plaine. Ses larges ailes noires déployées, l'aigle s'élève avec grâce vers le ciel où percent les premiers éclats de l'aube. Juan Diego regarde l'ombre de l'oiseau glisser sur le sol rocailleux, se retourne pour suivre l'envolée. L'animal a disparu. Juan Diego fait face à la colline du Tepeyacac. Il serre la couverture autour de ses épaules. Il sait que chaque minute est précieuse, qu'il reste encore la moitié du chemin à faire avant d'atteindre Tlatelolco, et, bien qu'il redoute la désapprobation des Franciscains s'il se présente en retard à la séance d'instruction liturgique, l'esprit de Juan Diego est fixé sur l'aigle — et n'a-t-il pas entendu, en suivant des yeux le vol de l'oiseau, une curieuse vibration

à son oreille, comme l'écho d'un chant mystérieux, lointain ou provenant de l'intérieur de la terre ?

Juan Diego se met à gravir la colline, s'aidant des pierres et des arbustes qui bordent le sentier. Quelques rayons de soleil se hissent au-dessus de la plaine, mais la pénombre s'accroche encore — Juan Diego connaît bien cet instant, qu'il chérit particulièrement lors de ses traversées matinales, où la noirceur se mêle de reflets bleutés, instant qu'il sait ne faire partie ni du jour ni de la nuit, où il se sent échapper à l'emprise du temps et du monde. Le sommet atteint, Juan Diego, haletant, ne voit nulle trace de la bête majestueuse qui avait capté son attention — à sa place, ses yeux se posent dans ceux, jaunes, d'un coyote, campé dans la broussaille, ses oreilles dressées. Juan Diego se fige. Les pupilles du coyote sont noires, hypnotisantes, comme un ciel sans étoiles. L'animal se redresse, trépigne un instant sur ses pattes, puis fait dos à Juan Diego et disparaît dans la végétation du plateau, derrière un figuier de barbarie. Au-devant de la plante, parmi les ombres qui, peu à peu, se dissipent, se tient une dame, jeune fille d'une grande beauté que Juan Diego n'a jamais vue auparavant — mais Juan Diego remarque, malgré le flou qui entoure l'apparition, les traits, le long manteau, l'auréole, croit reconnaître la silhouette qu'il a maintes fois contemplée à Tlatelolco, sur des icônes et des gravures rapportées par les Frères des terres d'Europe. Des images où l'on voit la mère de Dieu toute couverte de bijoux et de pierres précieuses, tenant dans ses bras un enfant portant la couronne et brandissant un sceptre.

« N'aie pas peur, Cuauhtlatoatzin. » La voix de la jeune fille est plaisante aux oreilles de Juan Diego, parce que le ton est doux, oui, mais aussi parce qu'il reconnaît les mots comme provenant non pas de la langue des Franciscains ou de celle des Écritures et des prières, mais de sa propre langue natale — le nahuatl, la langue des siens, parlée sur tout le territoire, de Tehuantepec à Teotihuacan. Et ce nom, Cuauhtlatoatzin — il y a longtemps que Juan Diego n'avait pas entendu résonner ces syllabes, une musique qui le ramène à son enfance à Cuhautitlán, à son adolescence à Tenochtitlán, au pied du grand temple où se répandaient, depuis la pyramide jusqu'aux pieds des fidèles, le sang des sacrifiés et la pitié des dieux.

Lorsqu'il atteint, bien plus tard, Tlatelolco, le soleil est déjà haut dans le ciel. Juan Diego Cuauhtlatoatzin, à bout de souffle, le corps meurtri, ayant dévalé comme jamais la colline Tepeyacac et s'étant presque cassé le cou en mettant le pied sur une pierre bancale,

qu'il a regardée, interdit, dévaler la paroi jusqu'à disparaître sous un bosquet, passe la mission franciscaine sans s'y arrêter, file dans les rues de la ville jusqu'au palais de l'évêque, où l'on écoute, non sans scepticisme, son discours confus, où il est question de la Vierge Marie et d'un temple à ériger là-bas, au sommet du Tepeyacac, et aussi d'un figuier aux fruits brûlants comme des soleils.

La nuit tombée, Juan Diego s'endort sur son matelas de paille, à Tulpetlac. Il rêve à la jeune fille, à la tâche qu'il s'est vu confier, sans cependant voir ressurgir, dans la scène onirique, ni l'aigle à tête blanche, ni le coyote au regard profond — seul traîne aux chevilles de la jeune Vierge un serpent, s'enroulant malicieusement autour de sa cheville, remontant la jambe, l'abdomen, la poitrine. La fille empoigne le serpent de ses deux mains et pose ses yeux dans les deux fentes jaunes du serpent, dans une position que Cuauhtlatoatzin n'arrive pas à définir — comme si elle s'apprêtait à embrasser l'animal, ou alors à l'avalier.

Je n'avais jamais, avant que les événements de l'été ne me la révèlent, entendu parler de celle qu'on a appelé Nuestra Señora de Guadalupe et qu'on a consacrée Impératrice des Amériques, mais dont l'influence, visiblement, s'étiolait peu après la frontière sud des États-Unis, à mesure qu'apparaissent les premiers signes annonciateurs du Nord — comme s'ils faisaient s'effriter, mystérieusement, les liens physiques rattachant ce pan de territoire, allant des États du Four Corner à la terre de Baffin, au reste du continent. Il faut dire que mon rapport à la religion catholique était de toute façon restreint à quelques photographies de baptême où j'apparaissais, le regard halluciné et les lèvres pendantes, dans une petite robe rose pâle, à des notions éparées des dix commandements, reçues à l'école primaire lors de pénibles leçons de pastorale coincées entre les périodes de mathématique et de grammaire, ou encore — c'était la trace la plus nette que j'en portais — à des interprétations historiques de différentes allégeances où les prêtres en soutane et les mères supérieures apparaissaient tour à tour comme les tortionnaires du peuple québécois ou comme les martyrs qui avaient au travers des siècles péniblement porté sa croix.

Si l'on m'avait raconté auparavant les détails de cette apparition mariale, j'aurais pu, tout au plus, y trouver un intérêt marginal — j'aurais peut-être été amusée, moi qui me considérait athée, par le mysticisme de l'histoire et la ferveur qui l'entoure, peut-être (sans doute) curieuse, en étudiante consciencieuse, de celle qu'on avait considérée comme la

« première métisse » du Mexique, mère de tout une nation partagée entre ses ancêtres espagnoles et ses racines héritées des anciens empires méso-américains — quelques gouttes de sang qui colorent la peau des hommes et des femmes, en trouble la blancheur européenne. Chose certaine, rien dans l'histoire — tout comme ç'avait été le cas pour ma première lecture des écrits de Marcelle Doyon, dans mon bureau exigü, à l'Université — ne m'aurait particulièrement touchée.

*

Je m'étais éveillée de ma première nuit chez Étienne recroquevillée sur le divan du sous-sol. Sur le plancher, le lit de camp était demeuré vide, malgré les draps défaits, et je l'avais regardé presque avec envie, en étirant et massant mes membres endoloris par les heures passées à me tourner et me retourner à la recherche d'une position acceptable sur le trop petit deux places.

J'avais remis mes vêtements de la veille, fait passer à répétition, un peu en vain, mes doigts dans mes cheveux emmêlés. Pas un son ne me provenait de l'étage — je n'entendais que la voix des acteurs du téléroman quelconque que diffusait la télé du sous-sol restée ouverte. La pièce était décorée maladroitement, et l'apparence impeccable des meubles, desquelles émanait une persistante odeur de neuf, lui conférait la chaleur apocryphe d'une salle d'exposition dans un magasin d'ameublement. Sur un des murs de la pièce, une série de reproductions mettaient en scène des rues enneigées que je devinais montréalaises, où des enfants s'affrontaient dans des batailles de boule de neige, des matchs de hockey — une seule toile offrait un paysage différent : une côte du Vieux-Québec, le château Frontenac bien en évidence en arrière-plan, et une ursuline guidant une parade de jeunes filles toutes vêtues de noir. J'étais montée au rez-de-chaussée. La lumière du soleil, entre les lattes d'aluminium des stores toujours fermés, paraissait brûlante, cernant, juste sous les fenêtres, le plancher de bois franc de pâles balafres horizontales — mais la maison restait plongée dans une pénombre relative, si bien que je n'aurais pu déterminer avec justesse le moment de la journée. Je m'étais raclé la gorge. « Allô ? » Ma voix avait résonné sur l'étage. J'avais fait le tour de la pièce ouverte circulaire, jusqu'à la cuisine. La porte-patio avait été laissée entrouverte.

Je me suis avancée près du seuil, ai plissé les yeux face à la clarté qui s'engouffrait par la brèche. Devant moi, le cadre de la porte isolait une partie de la cour de son ensemble et en faisait ressortir une composition précise, comme l'aurait fait un écran de cinéma. J'ai vu au premier plan le balcon de bois verni et la table sur laquelle reposaient une tasse de café et une assiette vide. J'ai vu pendant un instant fugace un moineau y picorer de dernières miettes de toast, mais mon mouvement l'a fait fuir, et, dans un lent travelling, j'ai porté mon regard au-delà du balcon, vers la pelouse verte et les deux bouleaux, dont les troncs frêles étaient supportés par des tuteurs dont le jaune clair jurait avec l'écorce, vers la bande de béton gris bordant la piscine creusée — l'eau calme, claire, reflétant la lumière comme un miroir — où flottaient des spaghettis multicolores, jusqu'au bout du terrain et jusqu'aux pieds, aux jambes nues, aux longs cheveux noirs d'Esther, debout dans l'avant-midi, dans une robe à imprimé floral aux teintes bleues et orangées, regardant je ne sais quel point dans le paysage, peut-être le ciel, loin en marge de la haie de cèdres qui confinait l'espace de la cour, ou peut-être fixant le potager, tout juste au-devant, et ses plants de tomates d'un rouge ardent, que j'arrivais aussi à distinguer juste au-dessus de ses épaules.

Elle s'est retournée, m'a souri, et je me souviens avoir été envahie par un profond sentiment de déséquilibre — moi, dans mes vêtements sales et fripés, mes cheveux sales et emmêlés, mon visage encore creusé par un accablement dont la nuit ne m'avait pas guérie, mes traits froncés sous la lumière vive, happée non pas seulement par le regard d'Esther et par sa beauté, mais par la scène entière dont elle constituait le point central, et dont tous les éléments, des bouleaux jusqu'aux insectes invisibles que j'imaginai grouiller à même la terre, semblaient (devaient) être issus d'elle, comme autant de fleuves, de rivières, de ruisseaux ramifiés au même océan. Et longtemps, je suis restée obsédée par cette image.

*

Étienne avait connu Esther à l'école secondaire. Elle l'avait accompagné à son bal de finissants. Ils avaient emménagé dans un petit appartement à Montréal, puis dans un plus grand, puis dans un plus grand encore, s'étaient mariés à 27 ans, avaient acheté leur maison deux ans plus tard, et Esther était tombée enceinte. Les flous dans le parcours sont faciles à imaginer — si leur histoire d'amour a ses particularités, elles ne changent rien au cours des événements, en modulent à peine le rythme. Toutes ces années durant, je n'ai rien vu en Esther qui m'intéressait

ou m'intriguait, rien vu qui m'aurait fait me détourner de la trajectoire dans laquelle je m'étais, moi aussi, engagée, comme vêtue d'une paire d'ocillères qui depuis toujours auraient confiné mon esprit. Une seule vision a pourtant suffi — dans la cour, entre les haies et la piscine, entre la pelouse et le balcon de bois traité —, une combinaison, un alignement juste de l'espace et des corps, pour révéler ce que l'opacité du temps linéaire et des lieux ordinaires dissimulait.

Ce matin de juin, devant Esther, immobile comme si elle m'attendait, pieds nus au milieu de tout et de rien, j'ai senti que je n'avais traversé les lacs et rivières éternelles des jeux de mon enfance que pour accoster ici, au bord de la piscine creusée, en terres inconnues, où quelque chose enfin — je n'aurais su de quoi il s'agissait, mais j'en sentais clairement l'action progressive, comme le bruit d'une machine endormie se remettant tranquillement en marche, ses rouages et turbines grinçant dans le mouvement — s'amorçait.

Esther était une jeune femme de presque trente ans qui parlait avec un léger accent du bas du fleuve, même si sa peau brune et ses yeux et ses cheveux noir corbeau trahissaient des racines prises ailleurs que sur la péninsule gaspésienne. Je savais qu'à l'âge de deux ans, on l'avait arraché de peu importe où elle était née — questionné, Étienne parlait sans préciser de l'Amérique du Sud, mais son intérêt pour la question était visiblement minime — pour la déposer, à l'autre bout du continent, dans le foyer des Desrosiers, deux habitants de Sainte-Anne-des-Monts sans enfant biologique que l'âge avancé avait poussé vers l'adoption internationale.

Seule fillette à la peau foncée au milieu d'une région blanche, Esther racontait parfois que, faute de meilleur référent, il était arrivé qu'on la prenne pour une Micmaque rescapée de Gesgapegiag ou de Listuguj, ayant remonté les méandres de la Cascapédia jusqu'aux berges du Saint-Laurent. Je me disais que l'hypothèse n'était peut-être pas entièrement farfelue — que les origines d'Esther, mystérieuses mais définitivement américaines, la rattachaient probablement plus directement aux premiers habitants qu'aux descendants de colons français qui l'avaient élevée comme leur propre fille. C'était bien entendu une filiation qu'Esther ne considérait pas. Lorsqu'elle évoquait ses origines, elle ne désignait qu'avec nostalgie les rues annemontoises de son enfance, qu'elle avait quittées au début de l'adolescence avec ses parents adoptifs pour se rapprocher de la région métropolitaine.

La seule exception à l'adaptation identitaire sans faille d'Esther la Gaspésienne — mais je n'en prendrais compte que beaucoup plus tard — était la petite médaille d'argent qu'elle portait à son cou et sur laquelle on pouvait reconnaître les robes mêlées de bleu et l'ocre et la figure inclinée, auréolée de rayons dorés, de Notre-Dame de Guadalupe.

Le soleil se couchait sur la banlieue et Étienne, dans la lumière vaporeuse, me pointait du doigt les marques qui saillaient ici et là dans les plates-bandes, sur le terrain devant la maison. « Tu vois ? » Je me suis approchée pour mieux distinguer le contour des encolures, entre les tulipes. « L’hostie de chien des voisins. Ce que je pense, c’est qu’ils le laissent se promener tout seul, la nuit, sans laisse, comme un animal sauvage. Il fouine partout, dans les plantes, les poubelles. Une drôle de bête. » Étienne, chuchotant, indiquait cette fois la maison à la gauche de la sienne, qui à mes yeux était en tout point identique aux autres bâtiments du rond-point — même garage double, mêmes briques rouges — si ce n’était de l’aménagement paysager, composé de fleurs des mêmes espèces mais alignées différemment, et du VUS stationné devant, qui était bleu marine plutôt que gris terreux. J’ai pensé à un cube Rubik dont on avait mélangé les faces pour en réarranger les couleurs. « Marie-Claude — c’est la fille qui habite en face — pense que c’est lui qui a tué son chat. Il a disparu la semaine passée. Il y avait des traînées de sang sur le driveway, des poils arrachés. C’était dégueulasse. » Étienne a pris une gorgée de sa bière, qu’il buvait à petites lampées depuis près d’une heure. Derrière les lignes d’horizon que formaient les toits anguleux des bungalows, je voyais poindre la cime des arbres, trahissant la forêt qui, à distance, enserrait le quartier.

C’était ma première soirée à la maison d’Étienne, sans compter mon arrivée tardive de la veille. Nous avons soupé dans la cour arrière, bu de la sangria commerciale au nom vaguement hispanique, versée depuis une boîte de carton jaune canari dans des coupes de plastique. Étienne parlait et riait fort. Esther avait le regard évasif. Je ne pouvais m’empêcher de revenir vers elle, de scruter ses expressions énigmatiques. J’écoutais à moitié la voix infatigable de mon frère, que ma présence enthousiasmait visiblement, à en croire que je n’étais chez lui que pour une visite de routine — la sœur de la grande ville traversant le fleuve pour prendre des nouvelles du frère dans sa région bucolique. Je ne lui en voulais pas, mais, encore plongée dans l’apathie qui, comme un scaphandre, me tenait à distance du monde, je n’arrivais pas à m’élever à son niveau d’animation. Mon cerveau enregistrait quelques bribes à propos de son emploi dans un cabinet d’ingénieurs dans un secteur industriel de Boucherville, des opinions vagues sur la politique provinciale, des nouvelles de nos parents et de la famille élargie. J’entendais, en arrière-plan sonore, le motif monotone des cris et des rires d’enfants, le bruit des corps chutant dans les piscines creusées, et quelques basses fréquences d’une chanson populaire émanant d’une radio, quelque part au-delà des grandes haies de la cour. La sangria

cheap et la chaleur s'activaient à engourdir mes sensations actives. Étienne me parlait et je fixais, hébétée, l'angle formé par le cou et le menton d'Esther, lorsqu'elle levait son visage vers le ciel, comme pour mieux absorber les sons et les odeurs du quartier. Au centre de la table, des moustiques tournoyaient inlassablement autour d'une chandelle au parfum citronné.

Lorsque les enfants aux alentours avaient tous semblé s'être tus, probablement ramenés de force par leurs parents à l'intérieur des maisons aux rideaux déjà tirés, Esther s'était levée, entreprenant de ramasser les assiettes sales. Étienne, la rabrouant gentiment, lui avait repris les objets des mains et l'avait forcée à se rasseoir. Il l'avait au passage embrassée sur la joue, avait disparu dans la cuisine en faisant claquer la porte-patio. Esther, mi-agacée, mi-amusée, avait soupiré. « Je ne suis pas encore à trois mois. Il exagère toujours. » Elle avait baissé les yeux et, dans ce que j'ai vu comme un élan de tendresse soudain, avait posé la paume de sa main contre son ventre. J'ai détourné le regard, embarrassée d'assister en intruse à un instant d'intimité qui aurait plutôt concerné Étienne — mais je voyais bien qu'Esther ne faisait plus attention à moi ni aux autres éléments de la cour et du monde, échappée dans un espace qui n'existait que pour elle et pour l'enfant qu'elle portait. Aussi loin que j'arrivais à me souvenir, Esther et Étienne m'étaient apparus comme un tout inaltérable, comme partageant le même corps et le même esprit. Je me demandais si ce que je percevais était le premier signe d'une brèche dans leur essence commune — d'un déséquilibre au sein de la famille qui prenait racine devant moi, quelque part sous le balcon, sous la pelouse traitée et entre les fondations de la maison. Esther avait fermé les paupières, pris une grande respiration, et, sans en prendre conscience, je l'avais imitée, emplissant mes narines des odeurs ambiantes de barbecue, de pelouse humide, d'essence ou de gaz naturel. À travers la porte-patio, j'arrivais à entendre les pas d'Étienne à l'intérieur, les bruits de la vaisselle s'entrechoquant.

Ma tête tournait un peu, et je me rendais compte que j'étais restée silencieuse depuis plusieurs minutes. Je m'étais resservi un verre de sangria, plus pour occuper mon corps que par soif. Derrière Esther — elle avait de nouveau relevé la tête vers l'arrière, dégageant la peau de son cou, dévoilant la naissance de ses clavicules —, la piscine creusée, avec son éclairage sous-marin, brillait d'un turquoise surréaliste. En goûtant la boisson au goût d'alcool dissimulé par le sucre, j'avais repensé aux fêtes de quartier de mon adolescence, aux verres de plastiques renversés ou jetés inconsciemment sur la pelouse, à la musique racoleuse, aux baisers, furtifs

et presque aussitôt regrettés, dans l'odeur forte du chlore. J'avais déjà vu tout ça, déjà vu cette cour des centaines de fois — c'était celle de mon enfance, c'était celle de mes parents, de mes voisins, de mes amis d'alors. J'ai pensé à l'enfant d'Esther pour l'instant sans sexe ni visage, à la trajectoire qui serait la sienne et qui — je ne voyais pas comment il pouvait en être autrement — serait semblable à la mienne. Je pouvais presque nommer du bout des lèvres ses joies et ses colères éventuelles, comme je pouvais calquer les rues de ce quartier sur celles de la ville où j'avais grandi et sur des milliers d'autres, immenses mais prévisibles — des labyrinthes qui ne trompaient plus vraiment personne. Et pourtant, il y avait dans l'atmosphère du lieu quelque chose qui différait, quelque chose d'inédit, je l'avais senti auparavant, et je le sentais de nouveau, se profilant derrière le décor générique. La porte-patio avait de nouveau claqué derrière Étienne. Rompant le silence, il m'avait proposé un tour de son domaine. Esther était restée derrière. En quittant la cour, me retournant, je l'avais vue souffler sur la chandelle à la citronnelle. Son visage s'était effacé dans la demi-pénombre.

Posant sa bouteille de bière sur la pelouse, Étienne s'est agenouillé devant les plates-bandes, a touché du bout du doigt l'intérieur d'une des marques laissées par chien intrusif pour finalement rabattre un peu de terre noire par-dessus les empreintes. La plate-bande était de nouveau lisse. Il s'est redressé et a balayé le peu de terre qui tachait son pantalon. Nous sommes restés silencieux — je l'observais du coin de l'œil, figé dans la contemplation béate du jour déclinant sur les rues désertes —, puis il a posé sa main sur mon épaule. « Comment tu te sens ? » Je me suis tournée moi aussi face au paysage qu'offrait le rond-point. Je n'ai rien ressenti, si ce n'est un frisson vaguement familier, et, l'espace d'une seconde, j'ai revu le jour gris et tiède de printemps où j'avais posé les yeux sur les pelles mécaniques et sur l'immense crevasse que l'on taillait dans la terre, où l'eau de pluie s'accumulait par-dessus les dernières neiges — cette crevasse qui, je le savais désormais, allait être transformée en lac artificiel, mais qui alors avait plutôt les aspects lugubres d'une fosse, qu'on préparait pour je ne sais quelles carcasses, peut-être pour les cadavres d'animaux qui, par dizaines, par centaines, seraient recueillis dans la forêt que mètre par mètre on grugeait et seraient enfouis dans la boue, tas de cadavres que l'on submergerait des torrents d'eau douce qui feraient — des siècles plus tard, aurais-je pu croire face à l'ampleur de la métamorphose — le bonheur des joggeurs, des parents promenant leur nouveau-né enfin endormi sous le rythme de la ballade et le grésillement

rassurant des insectes. La vision s'est estompée, et je ne remarquais plus que les rues, noires et indifférentes.

Ma bouche s'est tordue dans ce que j'espérais être un sourire. « Ça va. » Il a fait glisser sa main de mon épaule à mon dos, m'a étreinte. « Je suis content que tu sois là. Esther aussi. » J'ai repensé au geste d'Esther, à sa paume posée sur son ventre alors qu'elle s'éclipsait dans un monde où ni moi ni mon frère n'avions d'importance. « Elle n'en parlera pas, mais je suis sûr que la compagnie lui fait du bien. » Nous sommes rentrés. Avant de descendre dormir au sous-sol, je me suis versé un verre d'eau dans la cuisine. Regardant au hasard par la portepatio, j'ai remarqué, au fond de la cour, dans la lueur du rétroéclairage de la piscine creusée, la silhouette d'Esther, penchée au-dessus du potager. Je n'ai pas vu ce qu'elle faisait. Je suis descendue au sous-sol.

*

Ce dont je voulais surtout parler, cette image lancinante que je voulais recomposer, c'est celle d'Esther, qui, dans la cour au bord la piscine, dans la lumière pure de mon premier matin dans le quartier, mon premier matin d'exil, m'avait regardée. Elle m'avait vue, et je l'avais vue. C'est ce que je voulais dire. Nous sommes rentrées dans la cuisine. Elle m'a versé du café. Je ne me souviens pas de quoi nous avons parlé. Je suis montée à la salle de bain de l'étage pour prendre une douche.

Délestée de la lourdeur de mes vêtements sales, je me sentais déjà mieux. Je suis restée longtemps immobile sous le jet. Enveloppée dans la serviette, j'ai essuyé un pan de buée sur le grand miroir avec la paume de ma main. J'ai rabattu mes cheveux emmêlés vers l'arrière et j'ai inspecté mon visage, comme pour y chercher des traces concrètes de la brûlure inexplicable qui montait en moi jusqu'à faire trembler mes mains et embrouiller ma vision. Aujourd'hui, j'aime croire qu'un pareil trouble a dû, après leurs visions respectives, envahir Juan Diego Cuauhtlatoatzin, au milieu des steppes mexicaines, et Marcelle Doyon, dans les campagnes de la Haut-Mauricie. Je pense aux gestes précipités par lesquels ils ont répondu — Juan Diego filant jusqu'à la ville, Marcelle fuyant dans la forêt : moi, j'ai vu Esther au bord de la piscine, mais je n'ai fait que boire quelques gorgées de café, retirer mes vêtements et m'oublier de longues minutes sous l'eau chaude, regardant les bulles de savon débouler la céramique et

disparaître dans le drain. Et je ne peux m'empêcher de me demander si tout le désordre qui s'en est suivi et avec lequel je me débats toujours ne tient pas de cette première erreur — celle de n'avoir pas su saisir sur-le-champ l'interpellation muette d'Esther, d'avoir laissé passivement s'éteindre la ferveur de l'instant.

*

J'ai émergé de la salle de bain dans un nuage de vapeur. Dans le corridor, sur le mur à gauche, je me suis attardé à une dizaine de cadres disposés en mosaïque, montrant Étienne et Esther, parfois séparés, souvent ensemble : photo au bal de graduation, photo de mariage, photo de voyage — les deux nouveaux époux debout devant le Gateway Arch à Saint-Louis, au Missouri —, photo, finalement, au quotidien, probablement récente — j'y reconnaissais, derrière le couple, la piscine, les haies de cèdres de la cour arrière de la maison.

Une photo tout en bas m'avait intriguée. Elle était la seule à avoir été développée en noir et blanc, un choix que j'ai trouvé étonnant. Je n'arrivais pas à déterminer quel âge devait y avoir Esther — quatorze ou seize ans, sans doute, mais je lui trouvais le même visage que sur les autres portraits, et j'hésitais à savoir si c'était la maturité qui avait été hâtive, ou si c'était la jeunesse qui avait perduré dans l'âge adulte. On la voyait debout, au milieu d'un espace gazonné qui m'était familier, puisqu'il s'agissait du terrain de l'école où j'avais moi aussi passé mon adolescence. Les jambes parfaitement droites, un bras recourbé sur la hanche, l'autre levé dans les airs, elle portait un uniforme de cheerleader — un haut plus ou moins ample et à manches longues sur lequel était cousu un immense « A » (je ne pouvais cependant me rappeler le nom complet de l'équipe locale), une jupe qui lui arrivait juste en haut des genoux, et à la place des mains, de larges pompons — dont les couleurs, que je savais éclatantes, étaient gommées par le filtre photo, substituées par des tons de gris. Loin derrière, presque hors-champ, je devinais les estrades. Elles m'apparaissaient vides. Sur le terrain à distance s'agglutinait une petite foule d'adolescents. Apparemment, personne ne faisait attention à la cheerleader qui, à quelques mètres, prenait la pose comme un mannequin dans un magazine. De la même façon, Esther, le regard plongé dans l'objectif, le sourire figé, un peu artificiel, semblait être indifférente aux figurants et au décor. Personne d'autre autour ne portait d'uniforme.

Quelques taches blanches punctuaient ici et là la photographie. J'ai cru à des défauts d'impression. Je me suis reculée d'un pas pour mieux voir le portrait dans son ensemble. J'ai compris qu'il s'agissait de flocons de neige — une première neige, peut-être, fouettant les jambes nues d'Esther, qui, malgré le froid, conservait la pose, souriait comme par un après-midi d'été, alors que le gazon sur lequel elle alignait, dans un angle parfait, ses running shoes Adidas devait être déjà gelé.

Juste avant midi, je me suis aventurée dans les rues voisines. J'ai marché jusqu'au lac, dont la vue atrocement décevante à la lumière du jour ne m'a pas choquée, parce que ma vision nocturne était déjà loin, enfouie sous le désordre de pensées qui s'entrechoquaient dans ma tête, parmi lequel François, la vallée de l'Okanagan, Montréal et toutes les choses qui m'avaient échappées et s'étaient brisées brusquement à mes pieds pesaient déjà moins lourd. J'ai regardé l'eau, stagnante, ai cru voir une couleuvre jaillir d'un des tuyaux de déversement et disparaître dans l'écume. Le soleil, ardent, plombait mon t-shirt noir. Une femme et deux enfants m'ont dépassée sur le chemin asphalté. L'un des deux — un petit garçon — s'est mis à pourchasser un goéland qui rôdait autour d'une poubelle publique, perçant de son bec le sac de plastique qu'elle contenait. L'oiseau s'est envolé. Je l'ai regardé traverser le lac, se diriger vers la forêt, et j'ai remarqué à quel point le ciel était bleu et vide.

J'ai voyagé longtemps. La forêt — ma forêt, comme je m'étais mis à la désigner en pensée — était dense, souvent brouillée par la brume ou l'obscurité, mais je m'y mouvais avec fluidité, arrivant à pressentir avant même d'y poser la patte les conditions et dénivellations du sol, les obstacles que j'y rencontrerais — racines ou branches sèches, crevasses ou saillie, couche de glace ou pan de ruisseau. D'entre tous les êtres qui la peuplaient, je me savais inégalé : nul léporidé ou rodentien n'échappait à mes griffes, alors que je m'esquivais moi-même avec facilité de toute rencontre avec les ours ou les loups gris qui — j'en retraçais les odeurs, en reconnaissais les traces — arpentaient les sous-bois et les clairières à la recherche de plus petit et plus faible qu'eux-mêmes. La tête haute, je me laissais conduire par mes sens sur les sentiers méandres, les yeux fixés sur les éclats lointains de la lumière de ma naissance, celle qui, mettant fin à l'opacité du monde, m'avait ébloui chair et os de tout le savoir du territoire — le feu vers lequel je pérégrinais, celui de la forêt après la forêt.

Il demeurait que tout en moi ne s'alignait pas sur l'harmonie tacite de la forêt — ce qui devait nous unir, nous, organismes sylvestres, dans un même système complexe et équilibré que rythmait le va-et-vient des astres au-dessus de nos têtes, que pondérait la succession incorruptible des naissances et des disparitions. Quelque chose tendait à éroder toujours davantage le lien qui me rattachait au milieu où j'étais advenu à la conscience. J'étais Coyote, mais je me savais appelé à une existence plus complexe que celle à laquelle, à l'abri sous le feuillage, étaient confinés mes semblables.

La nuit, lorsque je fermais les yeux, d'étranges visions venaient troubler le repos impassible auquel auparavant j'avais eu droit. Je n'y avais perçu d'abord que des formes abstraites — taches écarlates, sphériques puis se désintégrant en de multiples traits sinueux, qui, à la manière de couleuvres, se tortillaient dans la noirceur de mon crâne ; parfois, les couleurs s'inversaient, et je me trouvais devant un grand mur rouge sang agité de formes

sombres, aux contours sans cesse changeants. Il avait fallu un temps avant que ne se profilent, derrière les motifs kaléidoscopiques, des images qu'enfin j'arrivais à nommer — une clairière, avant toute chose, mais plus grande que celles que j'avais pu traverser à même ma forêt, et si claire qu'on l'aurait cru habitée de perpétuels incendies qui chassaient la moindre parcelle d'ombre. Chaque fois, les visions se fragilisaient avec l'arrivée du jour, ne subsistaient qu'aux limites de ma conscience, fragmentées — suffisamment vivantes, néanmoins, pour que je persiste à creuser la distance qui me séparait de ma destination invisible, de cet espace brûlant que mes nuits anticipaient.

Filant entre les arbres, je restais à l'affût du moindre indice de l'inconnu. Il m'arrivait de me trouver ameuté par une modification dans la trajectoire du vent, par une nuance inédite flottant dans l'air parmi les parfums familiers, ou par une chute progressive de la température des sols — je croyais souvent y voir un signe que je pénétrais enfin sur les terres de la lumière, mais chaque fois, guettant l'horizon, je la revoyais pétiller au loin, danser aux confins du monde, comme pour me narguer.

Puis, quelque chose a changé. D'un sentier à l'autre, ma forêt s'est mise à s'étioler, comme plombée par une maladie. Je croisais des plantes aux fleurs pendantes et brunies, des arbres aux troncs fendus et aux feuilles rongées par les parasites. La chasse est devenue difficile — les proies se faisaient rares. J'arrivais à peine à repérer la trace de quelques musaraignes, qui traversaient les sentiers en faisant bruissier les feuilles mortes, et me rabattais même souvent sur des baies que je dénichais sous des arbustes épineux — de maigres trouvailles qui me débarrassait des vertiges lancinants de la faim mais me laissaient affaibli, le corps vide et la tête lourde. Les sources d'eau se tarissaient sur mon chemin. Il n'a pas plu pendant des jours. L'air s'est réchauffé brutalement, est devenu suffocant, asséchant les muqueuses de mon museau et mes gencives.

Dans l'épreuve, tous mes sens s'exacerbaient, aux aguets de tout élément qui aurait pu préserver mon corps de sa lente décrépitude. La langue pendante, le poil hirsute, dans un perpétuel état de fièvre, je traînais ma carcasse dans ma forêt abattue, où il ne me semblait rester pour habiter le silence que mon râle flétri par l'éreintement.

La mort, je la sentais m'envahir doucement — si esseulé que l'envie de la laisser s'approcher arrivait presque à estomper dans ma tête les constantes pulsations de la survie. La fatigue, en plein soleil, arrivait à avoir raison de mes muscles, et je me retrouvais étendu à même la terre, à regarder les quelques pans de ciel visibles entre le tissu serré du feuillage et du branchage, attendant peut-être de les voir se dissiper progressivement, en même temps que la vie quitterait mon corps de Coyote. Seules les images de plus en plus complexes qui continuaient d'habiter mon sommeil me persuadaient que mon voyage ne pouvait rester inachevé, qu'un jour je poserais les pattes dans la forêt après la forêt. La clairière, entre les sursauts de couleurs vives, y revenait sans cesse, avec force détails : je distinguais désormais l'herbe folle qui y poussait, les grands arbres et les étangs qui la ponctuaient sur toute sa longueur — surtout j'y voyais de grandes carcasses que rien ne me permettait de nommer avec précision, conçues de substances complexes dont l'essence m'échappait, aux parois escarpées comme des falaises; j'y voyais des créatures perchées que je n'aurais pu identifier, allant et venant dans la clarté immuable.

L'une d'entre elles, en particulier, en était venue à prendre dans ces rêves toute la place, alors que les autres représentations perdaient de leur éclat — je voyais avec précision sa silhouette, son pelage noir et sa peau brune, je voyais ses pattes inlassablement fouiller la terre, je voyais ses yeux sombres fixer à l'horizon les hautes structures de sa forêt. Je ressentais que je n'avais depuis ma naissance que voyagé vers elle — curieusement, j'avais l'impression que nous étions de la même essence, même si tout en apparence nous distinguait —, que la lumière ne m'avait fait entrer dans la conscience, ne m'avait investi de connaissances profondes et sauvages que pour me permettre de la retrouver et les lui transmettre à mon tour. Je sentais que nous étions irrémédiablement liés.

Je portais son image en moi, m'efforçant, même au réveil, de la garder pleine, de la garder vive, ignorant les douleurs dans mes pattes, dans mes entrailles, ne me déplaçant que grâce à la vivacité subconsciente de mes instincts — et c'est avec son regard noir et profond imprimé à l'intérieur de ma tête que j'ai atteint, brusquement, un point où la forêt se dissipait, où les arbres, peu à peu, se clairsemaient pour céder au vide. Je me suis arrêté au bout du sentier, chancelant comme au bord d'un précipice, et j'ai regardé, haletant, les dernières

branches des feuillus s'enfoncer dans l'espace vertigineusement libre au-delà. À quelques pas de mon museau, flottante comme un brouillard, j'ai trouvé la lumière.

La Religieuse (Novembre 1906 — Janvier 1907)

Louiseville, 28 novembre 1906

Cher Anatole,

J'ai laissé s'écouler une semaine entière avant de me décider à prendre la plume. Ta lettre, en partie, était rassurante, mais je n'ai pu m'empêcher d'être inquiétée par sa brièveté. Il ne faut pas m'en vouloir d'être aussi facilement troublée. Depuis quelque temps, il m'arrive de me sentir prisonnière de mon propre corps, comme si, à force de tourments, j'en étais venue à perdre autorité sur lui et à ainsi me condamner au monde des pensées, laissant Sœur Marguerite (il m'arrive de la désigner en moi comme s'il s'agissait d'une autre femme) seule à ma place dans la vie réelle. Ou alors j'ai l'impression de disparaître petit à petit, de sentir mon esprit s'écouler par le bout de mes doigts jusqu'à se perdre dans les grandes mares de neige fondue que laissent dans le hall d'entrée les petites orphelines, au retour de leur récréation.

Je fais de l'esprit, mais il m'en coûte plus que d'habitude de composer ces images, autant qu'il m'est ardu, ces derniers jours, d'occuper en toute quiétude la place qui m'a été ici désignée, dans ces grands escaliers et ces étroits corridors du couvent, dans la chaleur de ma cuisine, ou parmi les ombres paradant dans la chapelle.

Tu dois me croire, Anatole, j'avais pourtant, pour la première fois depuis mon entrée au noviciat, bon espoir d'arriver à vraiment faire mien ce quotidien, faite, de toute façon, de choix. Tu m'avais presque convaincue que tout abatement était inutile, qu'il me fallait garder foi en moi-même, foi en toi. J'aimais croire que j'arrivais à atteindre, dans mes moments de prière, un état proche de l'oraison (ou de ce que j'en déchiffre, selon les enseignements qui me sont donnés, même si je crains désormais que personne ne saisisse tout à fait la nature de la chose,

qu'il s'agisse d'une grâce qui échappera toujours aux Hommes). Je sentais parfois une présence enveloppante, un manteau qui me couvrait les épaules et réchauffait ma poitrine. J'y trouvais une force nouvelle. Lac-Brûlé n'était plus dans ma tête qu'une image floue, comme les caractères d'un livre qui aurait pris l'eau ; son souvenir ne m'élançait plus que comme une vague blessure d'enfance dont j'aurais oublié la cause.

Je ne sais pas ce qui a changée. Le temps, peut-être, simplement. Il m'arrive de penser que je ne m'étais ainsi résignée que parce que j'avais l'espoir que ma situation allait se résorber, que cette existence de réclusion muette à laquelle je m'étais décidée à adhérer ne pouvait de toute façon durer. Je me rappelais ta promesse, et je courbais l'échine. J'attendais qu'arrive le jour où, en reconnaissant la valeur de ma parole, on me récompenserait.

Ai-je eu tort, Anatole, de penser ainsi ? Je garde toujours confiance en toi. Je sais que tu partages mes émois, même à des milles de distance, auprès tes paroissiens, dans ta petite chapelle toute neuve en bordure de la forêt. Mais il me tarde d'avoir des nouvelles de tes (j'ai presque écrit « de nos », mais je ne me fais pas d'illusion sur mon impuissance) démarches auprès de Monseigneur, que tu me tendes une main à laquelle m'accrocher. Voilà pour mon laïus.

Si je me suis autrement décidée à t'écrire, c'est qu'il me fallait te confier ce dont m'a entretenue le Père Choquette, il y a plusieurs jours. Je sais que tu m'as prévenue qu'il valait mieux éviter de parler de ce que j'ai vu, de ce que j'ai fait (je remarque que j'use d'euphémismes même avec toi, ne suis-je pas bien disciplinée ?). Je t'assure que je ne me suis pas trahie. Ton silence récent, seulement, m'a forcée à chercher ailleurs, sinon des réponses, du moins quelques bribes d'espérance (et d'une façon ou d'une autre, je t'avoue qu'il m'a fait grand bien de laisser ma voix un instant résonner à l'air libre, de permettre à mes pensées de s'évader de mon crâne, ne serait-ce que le temps d'une parole).

Je m'imagine que l'abbé, dont je suis quotidiennement assignée au service, a dû percevoir dans mes gestes ou mes expressions quelque empreinte de mes inquiétudes. Que c'est ce qui l'a incité à me proposer son conseil spirituel. Il me faut croire que mon agitation intérieure est plus apparente que je ne le souhaiterais, moi qui tâchais de me confiner à une réserve bornée, anonyme.

Son cabinet, Anatole, est impressionnant : chargé de livres, et non pas usés, jaunis comme ceux que je retrouve dans la bibliothèque réservée aux novices, mais beaux, précieux (ou c'est ainsi qu'ils apparaissent à mes yeux à moi, qui n'ont, en fait, rien vu du monde). Si j'ai remarqué ces détails, c'est que j'ai pu voir l'abbé manipuler devant moi l'un de ces ouvrages, un livre à reliure noire qu'il me lisait à voix haute, dans une fort belle langue que je n'avais jamais entendue auparavant.

Connais-tu cette histoire, cher frère, toi qui a toujours été instruit et qui doit l'être à un tout autre niveau, maintenant que tu portes les habits des savants ? Je n'ai pas retenu les détails, mais je saurai t'en rapporter les éléments qui importent. Tu dois savoir que cette histoire qui m'a été contée est celle d'un Indien, un Indien qui a vécu il y a bien longtemps, et bien loin d'ici, au sud (mais l'abbé m'a dit que cet Indien-là était, au fond, un peu comme « nos » Indiens d'ici, bien que je n'aie pas su exactement ce qu'il a voulu laisser entendre. Il a ajouté que c'était un Indien converti à Jésus-Christ : j'imagine que c'est aussi ainsi que sont les nôtres) ; c'est arrivé en hiver, mais dans un pays d'Amérique où on ne connaît ni le froid ni la neige. La Vierge Marie, un matin, lui est apparue, tout au sommet d'une colline, et elle lui a confié la mission de construire pour elle une église (l'abbé m'a même dit qu'elle s'est adressée à lui dans sa langue à lui, la langue des sauvages — peut-être comprends-tu déjà où je veux en venir avec cette histoire). L'Indien (je n'arrive pas à me rappeler son nom) a voulu répandre la nouvelle de sa rencontre miraculeuse. Il ne s'est heurté qu'au scepticisme des prêtres, jusqu'à ce que la Sainte Vierge lui offre, pour prouver la véracité de leurs échanges, un bouquet de roses du Paradis. L'Indien a déposé les fleurs aux pieds des Évêques de son pays, et bientôt, convaincu de la pureté de ses intentions, on a bâti un grand temple en l'honneur de la Vierge, sur la même colline où elle s'était manifestée la première fois à son témoin désigné. Depuis, c'est elle qui veille sur ces Indiens du sud, et l'abbé Choquette m'a dit que c'est grâce à sa bienveillance que ceux-ci ont progressivement accueilli dans leur cœur la Parole de Dieu et bâti un pays nouveau.

Je te rassure, j'ai gardé la tête basse, mais mes mains se crispaient, presque malgré moi, contre les pans de ma robe, et mon cœur battait très fort, j'en ressentais les contrecoups jusque dans mes tempes. Le Père Choquette m'a donné congé (il y avait quelque chose d'étrange dans sa façon de me sourire silencieusement, bien que je crois avoir su dissimuler mon trouble). Je

ne me souviens même plus de ce que j'ai pu confier à l'abbé pour qu'il me raconte cette histoire, pour qu'il choisisse, d'entre tous les ouvrages de ses bibliothèques, le petit livre où était consigné ce récit. Je suis retournée dans la cuisine, sans parvenir à accomplir quoi que ce soit. Je crois avoir balayé le sol pendant au moins une heure, faisant aller et revenir les tiges de paille distraitemment au beau milieu de la pièce, rassemblant puis dispersant de nouveau la poussière. Ma distraction s'est poursuivie toute la journée et m'a même valu des remontrances de la part de Mère Séraphine, mais je dois dire que la pénitence a été salutaire, puisqu'elle m'a donné le temps nécessaire pour reprendre mes esprits (du moins, cher frère, le peu qu'il semble m'en rester).

Je pense souvent ces derniers jours à cet Indien, à son pays étranger. Je t'ai demandé si tu connaissais ce récit, Anatole, et je crois que ce doit être le cas : ne m'avais-tu pas affirmé que mon histoire t'en rappelait d'autres, semblables ? Je m'aperçois que je m'étais mise, du fond de ma solitude, à douter de ta parole. Les mots de l'abbé m'ont redonné un peu de l'espoir que, bien malheureusement, tu n'entretenais pas dans ta dernière correspondance (je ne te le reproche pas, mais je t'en fais part, puisque tu es mon seul et dernier confident). Depuis, je me sens un peu moins seule. Hier, dans le silence de ma cellule, alors qu'étendue sur le dos, j'oscillais entre sommeil et éveil, j'ai été prise d'un grand vertige : soudain, j'ai senti (rêve troublant !) que je n'étais plus contrainte par les limites de mon corps, que je pouvais voyager à ma guise, sur tout le continent, sans me soucier de l'espace ou du temps; alors je me suis vue planer au-dessus de grands nuages vaporeux, et puis je me suis posée (je ne saurais dire où était cet endroit, qui n'était ni Louiseville, ni Lac-Brûlé) au milieu d'une clairière, et il y avait avec moi cet Indien du sud, et des personnages aux traits inconnus, mais qui m'étaient tous avenants, comme les membres d'une famille. En ouvrant les yeux, à l'aube, je me sentais dispose comme si j'avais dormi des siècles durant.

Me remémorant aujourd'hui ce que le Père Choquette m'a conté, je me revois moi-même, seule dans le matin (bien glacial, celui-là) de notre hiver canadien, entre la maison et l'étable, je revois la lumière qui m'a pénétrée, la fièvre qui m'a étourdie et réchauffée à la fois. J'entends la voix dont les échos jaillissaient à l'intérieur de ma tête, non pas me pénétrant depuis l'extérieur, mais résonnant en moi comme s'ils y avaient toujours été, en secret. Tu me diras que cet Indien a parlé sans équivoque de la Vierge Marie, alors que mon histoire pêche

par les nombreux flous qui la criblent. Mais pouvons-nous vraiment savoir avec précision ce qui s'est déroulé il y a de cela des années, et, par-dessus tout, dans un pays aussi lointain ? Il y a au moins, Anatole, cette mention d'une femme parlant la langue des sauvages. Je me demande s'il pouvait s'agir du même langage que j'ai moi-même entendu ce matin-là, et que j'ai longtemps essayé de répéter, de transmettre, m'attirant malgré moi la peur, la colère, même, de tous. Langue inconnue dont j'ai pourtant, lorsqu'elle m'a été énoncée, saisi d'instinct le code, comme si j'avais depuis longtemps les connaissances pour la comprendre.

J'aimerais que tu me dises, Anatole, mon grand frère. C'est tout ce que je te demande. C'est pourquoi je t'écris. J'aimerais que tu me dises ce qui s'est passé, parce que ma mémoire à moi est trouée. Combien de temps ai-je passé dans la forêt ? Ce que j'ai vu, ce matin-là, m'apparaît toujours clairement (je crois qu'il s'agit d'une image qui, pour toujours, m'habitera avec la même vivacité), mais les éléments subséquents (mes propres gestes, même) m'échappent. Je sais que vous m'avez trouvée couchée dans la neige, mes vêtements pris dans les branches d'un conifère, que j'étais presque morte de froid (il m'arrive de penser, considérant ce qui a suivi, que la vie m'en bel et bien quittée ce jour-là, et que depuis je ne fais qu'errer sur Terre sous la forme d'un esprit fatigué et diffus), que j'avais le visage couvert d'éraflures. Vous m'avez aussi parlé (bien que vaguement) des jours où je me trouvais alitée, en proie à de profondes crises. Combien de temps ai-je passé dans cet état ? Je ne me souviens que des accents et sons de cette langue étrange qui m'a été prononcée et que je tentais d'émuler, que je tente encore, je te l'avoue, de faire résonner dans ma tête, même s'il me semble avoir pour toujours oublié ce qu'elle signifie.

Pardonne-moi, Anatole. Je devine ton embêtement à la lecture de ma lettre, et tu pourrais croire que j'abandonne mes bonnes résolutions, que j'en oublie les conditions que tu m'as demandé de respecter, alors qu'à l'orée du bois et de ma nouvelle vie, tu m'as fait promettre de m'effacer, de demeurer tranquille, d'attendre d'abord un signe de ta part. Je ne te demande pas de renoncer à ces conditions. Je te prie seulement de permettre qu'il n'y ait plus entre nous de secret, qu'au moins nous puissions, sur ce papier, donner corps par cette encre noire aux pensées qui me hantent. J'ai entendu l'histoire de l'Indien, et je ne peux m'empêcher de revenir à ce qui m'a moi aussi été confié (non pas la construction d'une église, mais quelque chose de plus complexe, de peut-être plus sacré), à ce que je recherchais, confuse, peut-être, mais

déterminée, les pieds dans les neiges vierges de la forêt ceinturant Lac-Brûlé et la terre paternelle. Et si, grand frère, mon histoire pouvait devenir aussi importante que celle de cet Indien, dont le nom, si je ne peux ni l'écrire ni le prononcer, m'a paru pur et mélodieux ? Si les paroles qui m'ont été prononcées, à moi et à moi seule, et qui ont marqué mon cœur au tison peuvent permettre le salut de notre pays, comme celles qui ont résonné, il y a des siècles au milieu de cet hiver qui n'est pas l'hiver, ont pu délivrer l'âme des Indiens ?

Je te dirai pour l'instant au revoir, cher frère. Je sais que je poserai la plume épuisée, avec l'impression d'avoir marché des milles et des milles. J'espère avoir de tes nouvelles, j'espère que l'enthousiasme de ma propre écriture saura t'inspirer (mais je ne suis pas dupe, ta parole restera toujours laconique, et, si cela me peine parfois, je sais y reconnaître ta force tranquille). J'espère que tu t'enquerras bientôt auprès de Monseigneur, comme tu me l'avais promis. Je t'attends et te fais confiance.

Bien à toi,

Marcelle

*

Louiseville, 6 janvier 1907

Anatole,

J'ai souvent pensé à toi, durant ces dernières longues semaines de décembre (peut-être plus souvent que je ne l'aurais souhaité), alors que s'achevait cette année 1906, dans la succession des tempêtes que, sans répit, j'entendais siffler aux fenêtres. J'essayais de me figurer la messe de Noël à Lac-Brûlé, dans ta petite chapelle (je ne sais pas pourquoi, mais je me suis mise à l'imaginer tout érigée de morceaux d'écorce, des murs jusqu'au plafond — va savoir) pleine à craquer de paysans, de femmes, d'enfants venus d'un peu partout dans ta grande paroisse, encore tout grelottants du long trajet en voiture mais peu à peu réchauffés par la proximité des corps et la ferveur que suscitent les chants et les paroles sacrées, et, dans mon rêve éveillé, j'ai cru les discerner (Éphrem, Roger, Rosanna, entourés de notre père), alignés au premier rang, la lumière tremblotante des cierges dissipant les ombres sur leurs visages

émaciés et révélant un apaisement profond, une joie muette. J'admets que je me suis bien vite aperçue des limites de ma mise en scène, puisque j'étais incapable de me rappeler assez vivement des traits de qui que ce soit (des tiens, même) pour permettre à mes personnages de prendre corps : à peine quelques secondes et ils s'évanouissaient, comme balayés d'un coup de vent.

Je ne voulais pas en être trop peinée. J'effaçais de mon esprit l'entière de l'image, et alors je m'imaginai, en lieu et place de la foule compacte de paroissiens, une plaine déserte, couverte d'une lisse couche de neige, cernée de montagnes, intouchables, immenses au-dessus des arbres (cette terre, je crois que c'était un peu la terre où nous sommes nés, toi et moi, et sommes devenus homme et femme, dans la mesure du possible et selon la clémence du temps), et je m'y voyais marcher, la tête haute, laissant derrière moi de grandes et profondes empreintes, comme si chacun de mes pas creusait le sol même, sculptait au raz du paysage vallées et lacs. J'ai réalisé, là aussi, qu'il manquait à ma mémoire des détails comme la sensation du vent glacial tailladant, comme des aiguilles de sapin, les joues et le bout du nez, ou encore le craquement de la neige s'affaissant sous la plante du pied, ce son qui n'a pas la violence du tronc se rompant sous les coups de la hache mais qui, pour moi, s'en est toujours rapproché (mais cette comparaison est aujourd'hui pour moi tout à fait obscure). Tout se fonde dans mes impressions d'ici : le froid de Louiseville, sec, comme un piège tendu au détour des couloirs, le bruit mat des pas au-dessus de ma tête, lorsque je me trouve dans la cuisine du rez-de-chaussée. Autant de tons de gris qui se superposent à ce passé que j'aime imaginer coloré.

Il y avait longtemps que je n'avais pas cherché aussi spontanément à vous rejoindre dans mon esprit, toi, la famille et notre coin de pays. Par tristesse (ou était-ce par colère ?), je voulais vous repousser dans un coin poussiéreux de ma tête. Je ne sais plus désormais ce qu'il me faut faire. Je me sens vieille, éteinte, comme rattrapée en une nuit par tout le découragement auquel je m'étais efforcée jusqu'à maintenant de résister ; je me sens dans le corps de Sœur Marguerite comme dans une nef gigantesque et vide, froide, où je me serais recroquevillée, muette, pour attendre la fin des temps. Je dors peu, je ne mange à peu près rien (j'ignore si c'est par manque d'appétit ou à cause de cette fatigue constante qui m'accable et rend le moindre de mes mouvements pénible). Ces maux, je m'efforce de les dissimuler. Ne serait-ce pas là des conseils ? Me faire absente, quitte à ce que mon nom ne soit plus jamais prononcé, que plus

jamais mes sœurs ne me regardent dans les yeux ? Rester silencieuse et attendre ta main tendue, quitte à ce qu'elle ne se présente jamais ? Le Père Choquette seul continue de s'intéresser à moi, de percevoir peut-être, au-delà de mon air renfrogné, une blessure plus profonde. Mais son ton avec moi s'est durci, je ne sais pourquoi. Lui qui paraissait prendre plaisir à m'instruire agit aujourd'hui avec moi comme avec une étudiante indisciplinée — pire, comme avec une intruse. Il me parle avec impatience, m'accuse de me restreindre à la confesse, d'ignorer les prescriptions du Seigneur (même derrière la cloison, la violence de sa voix m'effraie), évoque des tentations du Démon. Hier, à la messe, lorsque nos regards se sont un temps croisés, j'ai ressenti une curieuse sensation sur ma peau, comme une brûlure légère mais persistante progressant de mon front jusqu'au bas de mon dos. Je garde désormais sans comprendre les yeux baissés.

J'aurais voulu ne plus t'écrire. Que nous reste-t-il à nous dire ? Je ne sais même si tu liras ces mots, tout comme j'ignore si tu as ouvert mes dernières lettres. J'ai reçu tes vœux pour la nouvelle année il y a trois jours (ces deux courts paragraphes griffonnés au centre de la page). C'est à croire que tu ne te donnes même plus la peine de me bercer d'illusions. J'aimerais t'en vouloir. Mais, que tu me lises ou non, qu'il t'arrive d'avoir une pensée pour ta petite sœur oubliée du monde (de ce monde-ci et du monde là-haut) ou que toi aussi, tu m'aies effacé de ta mémoire, notre correspondance est tout ce qu'il me reste. Si elle doit se faire à sens unique, alors il en sera ainsi. Le fait de poser ma plume contre le papier, de replier précieusement les pages, de savoir que les lettres voyagent le long de la Saint-Maurice et qu'elles finiront par se poser sur ton bureau, peut-être condamnées à rester scellées, mais au moins présentes, au milieu des autres objets de ton quotidien (j'aime imaginer des colonnes de livres, beaux comme ceux du Père Choquette), suffit à me faire garder espoir. Je sais que ma parole prend forme, qu'elle se fait pesante (même s'il ne s'agit que du modeste poids de quelques pages gorgées d'encre). Peut-on, Anatole, sans conséquence nier l'existence de ce qui peut être tenu entre nos doigts, de ce qui a une odeur, une couleur ?

Je pense à cet Indien dont le récit m'habite comme un murmure constant. Je pense aux roses qu'il a reçues de cette femme qui lui est apparue et qu'il a désignée comme la Vierge Marie. J'aurais aimé disposer d'un aussi vif témoignage. Te présenter de bouquets divins qui t'auraient convaincu de ma franchise (alors je pourrais enfin occuper dans ton cœur, dans tes

préoccupations théologiques et patriotiques, la place que je croyais mériter, et que tu disais m'avoir accordée, au moment de mon départ de Lac-Brûlé). Peut-être est-ce justement la faute de notre pays, de notre hiver gris et figé qui ne peut permettre une telle beauté. Je pense à ce sud dont on m'a parlé, et je me demande où il commence, où il se termine. Je me demande ce qu'on y mange, ce qu'on y boit, je me demande quelles formes prennent là-bas les prières et les chants. Ce sud que j'entrevois dans mes rêveries, j'aurais voulu ne pas le désirer, j'aurais voulu m'extasier plutôt de notre nord, arriver à m'y déployer en toute liberté, et non comme la créature recluse que je suis, frissonnante et emmitouflée, inadaptée, pourrait-on croire, au territoire qui m'a vu naître.

Je me suis souvenu des Indiens (« nos » Indiens, comme me les avait désignés l'abbé) qu'il nous arrivait de croiser lorsque, quelques fois par hiver, je suivais avec notre père (comme tu l'as déjà fait, avant que tu ne nous quittes pour suivre ta vocation) la route vers La Tuque, nous deux perchés sur la voiture tirée par la jument et eux en raquettes. Des hommes, des femmes, des enfants, vêtus d'épais manteaux, le dos chargé de paquets, debout dans la neige en bordure de la route, à moitié dissimulés par les arbres. Jamais parole n'était échangée (après tout, c'est ce que disait notre père, ils ont leur monde et nous avons le nôtre). Le plus souvent, il leur destinait un bref signe de tête qu'ils lui renvoyaient. Moi, derrière mon écharpe, je les fixais avec curiosité pendant que la voiture les dépassait, et, une fois au-devant, j'entendais se mêler au battement des sabots la percussion des raquettes contre la neige, alors que le petit groupe traversait la voie pour rejoindre la forêt. Comme ils n'empruntaient jamais la même route que nous, je me disais qu'ils devaient posséder un sens que nous n'avions pas, quelque chose qui leur permettait de s'orienter dans l'obscurité des sous-bois, qui même au plus creux de l'hiver les laissait libres de leurs mouvements, de leurs corps. Je crois, Anatole, que si je devais revivre ce souvenir, je sauterais hors de la voiture et j'irais, moi aussi, apprivoiser le nord. Qui sait ce qu'il serait advenu de moi, si alors j'avais suivi cette impulsion ?

Je me rends compte que mon discours doit t'apparaître (si, seulement, tu t'y attardes) désordonné. Il demeure que j'ai trouvé cette raison de m'accrocher à notre correspondance, malgré ton indifférence, malgré cette confusion qui m'envahit de plus en plus, quand je tente de visualiser la voie dans laquelle je m'étais crue engagée pour de bon ; qui rend mes moments de prières turbulents, mon esprit, incapable de tout recueillement. Puisque tu te refuses à me

parler, ni de ces semaines de l'hiver dernier ni de quoi que ce soit, j'ai décidé que, moi, je t'écrirai tout, Anatole. Au mieux de mes capacités, je t'écrirai ce qui s'est passé, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai compris ; je t'écrirai ce que tu ne sais pas et ce que tu sais déjà. Je mettrai des mots sur tout. Ce sera difficile, mais je le ferai. Je t'écris pour l'heure cette première lettre (tu pourras y voir une mise en garde de ce qui suivra, un préambule, ou je ne sais quoi), te la ferai parvenir, et me mettrai au travail. Je prendrai le temps.

Prie pour moi,

Marcelle

J'avais vu l'uniforme de cheerleader sur une photo noir et blanc, accrochée au mur du corridor, parmi les souvenirs pêle-mêle. Je l'ai revu à la fin du mois de juillet, dans toutes ses couleurs vives, même si dissimulé partiellement par l'obscurité, et les pompons en moins, cette fois couvrant le corps d'Esther alors qu'elle s'éclipsait furtivement dans la nuit. Je l'ai vue parce que j'étais demeurée éveillée et que j'ai pu entendre ses pas — feutrés mais perceptibles — sur les marches de l'escalier, puis le son, aussi étouffé, de la porte d'entrée ouverte et refermée. Je l'ai vue parce que je suis montée au rez-de-chaussée, que je me suis approchée de la grande fenêtre du salon et que j'ai pu, rabaissant du bout du doigt une des lames du store clos, jeter un coup d'œil à l'extérieur, sur le rond-point. Elle était là — il devait être près d'une heure du matin, mais la lueur diffuse des lampadaires, dispersés autour, permettait suffisamment de clarté pour distinguer les silhouettes. Elle était là, au milieu du terre-plein ovale gazonné qui constituait le noyau du rond-point, debout, ses jambes légèrement écartées, comme pour s'ancrer plus solidement au sol — j'ai pensé à la position du footballeur en attente, se préparant à courir pour capter la passe du quart-arrière —, et il y avait devant elle une deuxième silhouette, plus petite, à quatre pattes. J'ai cru qu'il s'agissait d'un chien — d'un chien-loup, peut-être, vu sa taille. Je ne connaissais rien aux animaux.

J'attendais, étouffant mes respirations comme si elles allaient trahir ma position. D'un coup — j'ai un instant cru qu'il avait simplement disparu, avant de repérer la silhouette un peu plus loin, presque totalement fondue dans le noir —, le chien a détalé vers l'extérieur du rond-point. La cheerleader — Esther — a conservé la même posture, jusqu'à ce qu'elle se mette à la poursuite du chien, quittant aussi subitement qu'il l'avait fait la rue où se tenait la maison pour celles qui se déployaient au-delà. J'ai retiré mon doigt d'entre les stores. La lame d'aluminium s'est rabattue contre la fenêtre et le quartier a disparu derrière. Je suis restée debout au milieu de la pièce, les sens aux aguets, sans savoir ce qu'exactly j'anticipais. L'air climatisé bourdonnait tranquillement. J'ai pensé aller réveiller Étienne. Je m'imaginai

difficilement lui expliquer que sa femme — à condition qu'il s'agissait bien d'Esther, sous l'uniforme — avait brusquement fugué en compagnie d'un canidé. Je me suis demandé s'il pouvait être déjà au courant de cette échappée nocturne — sans doute avait-il senti le corps d'Esther se glisser hors des couvertures, au beau milieu de la nuit, frôlant peut-être son propre corps au passage ? —, et si quelqu'un d'autre avait pu assister à la scène — un voisin, peut-être, qu'une étrange intuition aurait tiré du lit et traîné jusqu'à sa propre fenêtre. Je me suis résolue à redescendre au sous-sol. Au moment de fermer les yeux, les contours de l'apparition s'effritaient déjà dans ma tête. Le lendemain, je me suis convaincue que j'avais probablement rêvé la scène.

C'est à force d'observations — assise en indien dans mon lit de camp, je restais éveillée pour guetter le sourd craquement du bois franc sous le poids plume d'Esther — que j'ai compris que la sortie nocturne non seulement devait avoir été réelle, mais qu'il s'agissait d'une activité se répétant plusieurs nuits par semaine. Chaque fois, je me promettais d'aborder Esther dès le lendemain, ou encore d'en glisser un mot à Étienne, ne serait-ce que vaguement. Chaque fois, le courage me manquait — l'absurdité d'évoquer à la lumière d'une journée ordinaire une scène aussi fantasmagorique ne manquait pas de me faire ravalier mes paroles.

Je ne pouvais que ressasser dans ma solitude l'indicible constat : ma belle-sœur, plusieurs nuits par semaine, revêtait l'uniforme de cheerleader du temps de son adolescence et partait en errance avec un chien sauvage. Il demeure que la chose m'aurait davantage choquée si je n'avais pas déjà eu, après plus d'un mois à vivre dans la maison de mon frère et à connaître les rues quartier, le cerveau déjà saturé de questions sans réponse.

*

Le souvenir était loin dans ma mémoire, condensé entre divers détails de mon adolescence qui y étaient restés imprimés un peu malgré moi et qui s'estompaient à force de n'être jamais convoqués — prénoms de gens sans visage, paroles d'une chanson sans titre, anecdotes elliptiques, sensations sans contexte. Il ne m'était revenu qu'à retardement, à la vue de la scène nocturne. Esther était dans l'équipe de cheerleading et Étienne l'avait remarquée d'entre les autres filles. Il s'était mis à fréquenter les parties de football qui avaient lieu certains dimanches après-midi, sur le terrain derrière l'école, dans l'espoir de capter son attention. Ses

amis et lui se serraient sur les gradins d'aluminium, le plus près possible de la surface de jeu, zieutaient, au moins autant que l'action des sportifs, les mouvements des corps des adolescentes — le balancement de leurs hanches, l'allure de leurs jupes et de leurs queues-de-cheval suivant la cadence.

Je l'y avais accompagné une seule fois. Je commençais tout juste l'école secondaire, Étienne achevait sa scolarité. Je me souviens que mes parents avaient dû forcer la main de mon frère, qui ne tenait pas à être embarrassé de sa petite sœur dans un tel moment. Je ne me rappelle ni le match, ni les cheerleaders. Que le froid d'un automne qui tirait sur l'hiver — le métal du siège glacial sous mes fesses, le vent se prenant dans mes cheveux détachés, saisissant les lobes de mes oreilles, le bout de mon nez —, que l'enchevêtrement des voix mi-rauques des garçons à mes côtés, ainsi qu'une vague impression de plaisir et d'absurdité — impression que le moment tenait plus de rêve que du réel, comme si j'avais été projetée dans une des intrigues romantiques des films et téléseries étasuniens qui depuis mon jeune âge avait façonné mon imaginaire. Mon frère était épris d'une cheerleader, et je souhaitais de tout cœur qu'il parvienne à ses fins, car il ne pouvait y avoir à mes yeux de prétendante plus précieuse, d'amour plus transcendant.

Ils s'étaient connus au cours de la saison — je ne savais pas s'ils s'étaient finalement embrassés après la dernière demie d'une partie quelconque, à l'ombre des gradins, si elle lui avait révélé qu'elle l'avait aussi remarqué, spectateur persistant, d'entre les autres garçons. Je ne savais pas si, encore aujourd'hui, elle avait ainsi conservé l'uniforme de cheerleader, au fond de son garde-robe, le tissu encore imbibé d'odeurs de sueur et de feuilles mortes, parce qu'il lui rappelait leurs premiers flirts. Ils s'étaient connus et devant leurs premiers émois, je n'avais pu qu'espérer aussi intégrer un jour mon propre scénario hollywoodien, trouver ma place au milieu de ces fantômes que, faute de plus inspirants, on m'avait inculqués.

*

Étienne m'avait accueillie dans son quartier comme le frère bienveillant qu'il se devait d'être, en me disant de faire comme chez moi. Je ne savais pas vraiment ce qu'il entendait par là. Je ne savais pas ce que j'aurais fait, chez moi — dans le cas où un lieu particulier aurait encore pu mériter cette désignation.

J'avais commencé par explorer le quartier. Ce n'était pas que j'étais particulièrement curieuse de découvrir ce territoire que je savais prévisible. Mon adolescence en banlieue et une fréquentation assidue d'un certain courant du cinéma américain — j'avais le souvenir d'avoir été marquée par une projection de *Virgin Suicides* au cinéma du centre commercial, durant mon dernier été dans ma ville natale, et j'avais passé de longs après-midis de cette saison interminable couchée dans l'herbe au parc près de chez moi, entre les balançoires et le carré de sable, écoutant Sloan en boucle sur mon disc-man, les yeux au ciel, alors que je rêvais, à la manière d'une des protagonistes du film, de me laisser tomber à l'infini depuis la fenêtre de ma chambre, dans une chute fatale qui, dans mon imagination, se métamorphosait miraculeusement en envolée vers les confins de la stratosphère — m'avait fait détester ces villes hybrides où il ne se passait jamais rien parce qu'on en avait décidé ainsi. Je ne pouvais m'empêcher de penser que mon retour dans un quartier presque en tout point semblable, sept ans plus tard, constituait une cruelle ironie du sort, comme si mes années à Montréal ne s'étaient soldées en échec que pour me ramener à mon néant originel — moi qui m'étais crue destinée à plus que ce que les rues atrocement vides et la pelouse trop symétrique des après-midis de mon adolescence avaient à m'offrir, je me voyais refuser l'exil.

L'habitude de quitter la maison pour de longues marches sans destination avait, pour ajouter au déjà-vu, pris sa source dans le même ennui mortel qui m'affligeait pendant ces étés où, sans cours ni emploi, je découvrais l'accablement du temps en suspension, des heures s'écoulant péniblement au son de la télévision allumée sans raison dans ma grande maison vide, à attendre de la part de camarades d'école des appels téléphoniques qui n'arrivaient jamais. J'avais quitté Montréal sans avertir personne — et ma boîte courriel, qui aurait constitué pour mes quelques amis l'unique façon d'entrer en contact avec moi, demeurait muette. Mes promenades en prenaient une tournure surréaliste : traînant le long du lac artificiel, seule mis à part pour quelques animaux détritivores et de ponctuels enfants en congé scolaire dévalant la pente sur leur skateboard, j'avais l'impression d'être complètement coupée du monde, comme si le quartier où je me trouvais n'existait que dans un plan astral sur lequel j'avais atterri par erreur, alors qu'ailleurs, ceux que j'avais connus et aimés me croyaient disparus pour toujours, ou même avaient l'impression sincère que je n'avais jamais existé. Je n'avais jamais vécu le déracinement avec une telle intensité.

Le plan initial avait été de venir passer quelques semaines chez Étienne, de vivre ma tristesse d'amoureuse déconfite jusqu'à son épuisement, recluse dans le bungalow. De me garder occupée en élaborant ma future thèse — projet qui se renouvellerait miraculeusement, comme le dicte la croyance populaire voulant que la violence des sentiments intérieurs lubrifie l'esprit et exacerbe la créativité. De revenir à Montréal — la ville toujours imprimée dans mon cerveau comme si je ne l'avais jamais quittée — en femme indépendante, guérie de ma mélancolie. De reprendre le rôle de réceptionniste et puis celui de l'étudiante. De me mettre à fréquenter les colloques, les séminaires, les musées, les bars si nécessaire, dans le but de me trouver un garçon qui ne serait pas François, qui serait peut-être spécial, ou peut-être pas, un garçon simple avec qui reprendre là où j'avais tout laissé, un garçon que, cette fois, je m'assurerais de tenir en place, comme je le ferais avec moi-même — nos deux corps figés dans le plancher flottant d'un appartement quelconque, que nous ne quitterions ni l'un ni l'autre, attendant de fleurir ou de nous assécher, peu importe. Entre ce futur anticipé et mon présent exil, je m'étais fixé une trajectoire ni trop ambitieuse, ni trop moribonde. Un détour, c'était tout ce que ce devait être.

Montréal et le fleuve Saint-Laurent me semblaient si loin, comme sur un autre continent. Je me penchais sur le lac artificiel et j'essayais en vain d'en voir le fond. Au loin, depuis la colline, j'entendais le fracas des chantiers, où l'on s'affairait à ériger des charpentes, à développer les canalisations, à couler le ciment. Le quartier s'élargissait. Bientôt, de nouvelles familles viendraient s'y implanter.

*

J'ai regardé la main d'Esther sur le comptoir — plutôt, c'était ma main à moi qui touchait la surface polie, la sienne, fraîche, un peu moite, était posée juste sur la mienne, je sentais ses phalanges adopter l'angle de mes jointures, ses doigts presser délicatement les creux formés par mes métacarpes. J'ai levé les yeux vers son visage, cherché les siens dans la cuisine sans éclairage sinon pour la lumière provenant du frigo laissé entrouvert et celle, diffuse, du soleil disparaissant derrière les haies de cèdres de la cour, d'où nous parvenait, traversant la porte patio, le son gras de conversations animées et d'éclats de rire excessifs. J'ai repensé à la même paume qu'elle avait, lorsque nous nous étions retrouvées seule à seule sur le balcon, refermée contre son ventre, m'isolant — c'est ce que j'avais compris — d'une communion qui ne

concernait qu'elle et l'enfant à qui elle allait donner naissance, et j'ai été troublée de constater que cette main, avec un geste aussi simple et naturel, pouvait avec la même violence chasser et convoiter, susciter le repli et le désir — car c'était bien du désir que je sentais monter en moi, sensation que j'aurais cru inédite tant elle était brûlante dans mon corps abruti par l'ennui, l'amertume et le contact de cette ville inerte, et, plus tard cette nuit-là, couchée seule dans le sous-sol, j'ai pensé que j'avais été à bien peu de points d'alcoolémie de me jeter dans les bras d'Esther, de forcer mes lèvres sur sa bouche, ses joues, son cou, mes mains sous sa robe à pois rouge, peu importe que les trois grandes fenêtres de la cuisine, stores ouverts, donnent sur la cour où le voisinage en entier se trouvait rassemblé.

Nous étions le premier juillet.

J'avais accompagné Étienne à l'épicerie du quartier en avant-midi. Il m'avait envoyée dans l'allée des viandes pendant qu'il chargeait son panier de bouteilles de deux litres de Coca-Cola et de Seven-Up, de chips, de caisses de bières. « Ça va nous prendre du bœuf haché, des saucisses en masse. » L'excitation d'Étienne était, depuis la matinée, palpable. C'était samedi et le couple organisait un BBQ pour la fête du Canada. Je n'en avais pas mesuré la mondanité jusqu'à ce que je vois Esther, avant que nous ne quittions pour faire les courses, empiler en nombreuses colonnes les verres en plastique, les assiettes en carton et les serviettes de papier, et aligner sur le comptoir d'immenses culs-de-poule destinés à contenir condiments et accompagnements (dans l'un d'eux refroidissait déjà plusieurs tasses de macaronis cuits). On s'attendait visiblement à ce que le quartier en entier prenne d'assaut la petite cour. À la suite de l'attirail, Esther avait ajouté un petit bol en céramique où s'entassait une dizaine de tomates, petites et d'un rouge franc : les tomates de son propre potager. « Ça, c'est pour une couple de hamburgers d'exception. » Esther avait déposé sur sa planche à découper bleu ciel une des tomates et, avec son couteau, en avait tranché un quartier. Son visage rayonnait. Sur la planche, le fruit ablati avait laissé s'échapper son liquide translucide, ses pépins jaunes. Étienne, une paire de grands sacs réutilisables sur son épaule, avait embrassé Esther dans le creux du cou. « Shotgun ! »

J'empilais machinalement dans mon panier les plateaux en styromousse recouverts d'une pellicule de plastique, où jutait abondamment la bouillie rouge sang. Dans l'étalage, la couleur des produits crevait la lumière blanche et chirurgicale des néons comme si côtelettes,

steaks et pelotes de bœuf haché avaient été, avant exposition, badigeonnés de peinture acidulée. Par réflexe, je sélectionnais ceux qu'on avait ornés d'autocollants mauves portant l'inscription « SPECIAL ». J'essayais d'ignorer le couinement agressant d'une roue de panier mal huilée qui, du bout de l'allée presque déserte, se frayait dans mon cerveau comme une vis rouillée. J'étais loin d'être emballée par la perspective de la fête, ou par celle de rencontrer les voisins banlieusards — évidemment, je me les imaginais fades, comme des figurines de plastique en série, grossiers comme les personnages de *Stepford Wives* — mais je m'étais résignée, faute de mieux, à jouer à l'hôte, pour ne pas brusquer l'enthousiasme d'Étienne, dont la familiarité surprenante à mon égard jurait avec la distance polie qui jusqu'alors régissait nos rapports. Je n'arrivais pas à voir ce qui chez lui avait changé, mais j'aimais supposer que tout avait à voir avec le lieu — ce nouveau quartier, espace étrange qui surgissait de nulle et de partout à la fois, jurant autant avec la forêt autour qu'il se substituait à elle, si bien que, même dans mon état de citadine égarée, il m'arrivait d'en contempler la structure rigoureuse et la surface striée (les rues d'asphalte noir se déployant en angles droits ou en ovales parfaits selon qu'elles épousaient les rangées de bungalows aux briques rouges, les contours du lac ou les pentes de la colline) et d'oublier qu'il ne faisait pas à l'origine partie de l'ordre naturel de l'univers. Tout chez Étienne exhalait ce monde qu'il avait fait sien, cette terre dont il s'était fait maître comme un pionnier s'appropriant un pays neuf, si ce n'est qu'il asseyait sa domination sur son lopin non pas à coups de hache répétés, mais par une affabilité agressive et la prise en charge de BBQ thématiques, comme une profession de foi envers sa communauté.

Comprendre Esther m'était plus laborieux — je l'observais jour après jour, un fantôme confiné à l'arrière-plan, à l'ombre des maisons et des haies de cèdres, son visage affichant tour à tour l'indifférence, la bonne humeur, la gêne, des dizaines d'émotions interchangeables jouées avec force de mimiques, sans que je n'arrive à voir derrière la façade de quelle nature était l'incendie dont, j'en étais certaine, je percevais le crépitement au fond de ses yeux en amandes. Fascinée, je ne pouvais que m'efforcer de compiler quotidiennement chacun de ses mouvements et gestes, et espérer échafauder un sens de cet examen minutieux — trouver dans sa chorégraphie la faille qui me la dévoilerait tout entière.

Le grincement aigu du panier en mouvement a cessé, laissant derrière un silence de néons où flottait l'écho d'une chanson populaire, les fréquences s'éparpillant depuis les haut-parleurs

au plafond, ne parvenant au ras du sol qu'éthérées. J'ai regardé, à quelques mètres de moi, le panier vide et la vieille dame derrière, qui considérait les étalages de viande, une main sur le menton. J'ai soulevé à deux mains le panier lourd d'emballages de bœuf haché et j'ai traversé les allées.

Un sac entre les cuisses, assise sur le siège passager, j'ai demandé à Étienne ce qui l'exaltait autant dans la fête du Canada pour qu'il se donne autant de mal. Il a poussé un soupir. « Es-tu capable d'arrêter de te poser des questions deux minutes ? Il fait beau, c'est congé, on va faire un BBQ et on va avoir du fun, that's it. » En déchargeant la voiture, j'avais levé les yeux vers le ciel dégagé, fixé le soleil jusqu'à en être aveuglée. Il devait faire près de 30 degrés — c'était ainsi depuis une semaine.

*

Je ne sais pas combien de secondes la main d'Esther est restée sur la mienne. Lorsqu'elle l'a retirée, j'ai senti un vertige — mais le déséquilibre n'a duré qu'un temps. Elle m'a souri, m'a tendu une bouteille de Coors Light froide qu'elle venait d'extraire du frigo ouvert. « Tu peux apporter ça à Étienne ? Je vais manquer de main pour tout sortir. » Je l'ai scrutée à la recherche d'une empreinte, de quelque chose qui me prouverait que le moment avait bien eu lieu — une rougeur furtive teintant son visage, une déglutition nerveuse, une main tremblante d'embarras. Il n'y avait rien. Son sourire aurait pu ne pas m'être destiné : une manifestation de joie machinale comme celle que l'on adopte sous le flash d'un appareil photo, une politesse désintéressée. J'ai repensé à la photo de la cheerleader. J'ai pris la bouteille. Esther s'est retournée et a disparu derrière la porte du réfrigérateur. J'entendais tinter les contenants de verre qu'elle déplaçait sur les étagères. En quittant la cuisine climatisée, la chaleur de la cour m'a happée, comme une main se refermant sur ma gorge. J'ai posé la Coors Light sur mon front, laissé les gouttelettes de condensation tiédir un peu vainement ma peau brûlée. J'ai décapsulé la bouteille et j'ai avalé trois longues gorgées — tant pis pour Étienne.

Sur le balcon, surélevée, j'arrivais à voir en entier la cour et ses créatures — les têtes brunes, blondes, noires, les nuques en sueur, les bustes, les ventres, les jambes qui émergeaient de la surface de la piscine, ou qui s'agglutinaient en meutes unisexes sur la pelouse tondue. Bien qu'ils m'aient tous été présentés comme possédant une identité définie et que je m'étais

efforcée de serrer toutes les mains qui m'avaient été tendues, il m'était déjà impossible d'associer des noms à ces corps s'agitant, vociférant dans l'espace circonscrit par les haies de cèdres — et je devais être moi-même, aux yeux de la tribu homogène, un élément négligeable, un insecte vivotant, anonyme, au sein de leur milieu contrôlé. J'ai regardé les enfants courir, ramper comme des serpents entre les jambes des adultes, s'échouer de fatigue dans l'herbe, riant aux éclats.

Je ne m'étais pas décidée à assumer un rôle en particulier, si bien qu'au moment d'être présentée aux invités, j'hésitais toujours à savoir si on allait me considérer comme une des leurs ou si, en tant que résidente temporaire de la maison hôte, il m'était permis de manifester l'assurance de celle qui reçoit — de la même façon que, déracinée comme je l'étais, je peinais à dénicher en moi les attributs qui suffiraient à m'identifier, brièvement mais adéquatement, aux inconnus qui, avançant vers moi leur paume offerte, posaient sur moi des yeux curieux. Étienne s'était chargé en amont de m'éviter le malaise. « Ma sœur, elle reste chez nous pour un petit bout. C'est une historienne. » L'affirmation m'avait surprise, mais je n'avais pas eu l'impulsion de préciser — hochements de tête et sourire figé, j'avais accepté le raccourci qui, en deus ex machina, soudain résolvait mes hésitations identitaires. Lorsqu'on avait demandé quel était mon sujet de prédilection, j'avais répondu sans réfléchir : « L'histoire des congrégations religieuses féminines au Québec », accentuant, aussi spontanément qu'il avait été établi, le flou qui me séparait moi de cette fille imaginaire que ces hommes et femmes, massés dans la canicule affligeante pour souligner le 139^e anniversaire de la Confédération canadienne, croyaient apprendre à connaître.

Il m'aurait fallu peut-être, au contraire, saisir l'occasion de rectifier la présentation présomptueuse d'Étienne et assumer ce que j'étais vraiment — une fille affligée par une mauvaise passe, une étudiante désœuvrée dont les idées restaient confuses, et les projets, confinés au stade de l'intuition première. Mais les mots avaient jailli d'eux-mêmes et, la feinte énoncée, elle m'était apparue étonnamment confortable.

Plus j'y pensais et plus la fonction m'allait de soi. Le soir précédent, recluse dans la solitude relative du sous-sol, j'avais retrouvé au fond de mon sac la liasse des lettres de Sœur Marguerite (ou de Marcelle, comme l'indiquaient les signatures). Je ne savais pas ce qui m'avait poussée à traîner les photocopies dans mes maigres bagages qui contenaient à peine

assez de vêtements propres pour une semaine complète — ma perplexité ne m'avait pas empêchée de parcourir les lettres de nouveau d'un seul trait. Je les avais déjà lues à la fin du printemps, comme j'aurais dévoré un roman-feuilleton, à la fois amusée par certains passages énigmatiques que je considérais comme des élans mystiques, prise de court par une voix que je trouvais, pour les circonstances, affirmée, éloquente, et émue par un je-ne-sais-quoi qui traversait les pages — envahie à la lecture par une émotion qui n'était ni la tristesse, ni l'espérance, mais qui tenait autant de l'une que de l'autre, comme si, chaque passage terminé, il me semblait éprouver à répétition la fin des choses et leur naissance imminente, sans qu'aucune des deux sentences ne prenne le dessus sur cette troublante oscillation des possibles.

Il était clair que cette autoattribution, face aux questions des voisins, d'un domaine d'études aussi spécifique ne prenait source que dans cette mémoire récente, mais j'avais reçu mon mensonge impulsif comme une révélation — comme si le seul fait que mon cerveau, dans un acte d'improvisation pure, ai jeté son dévolu sur la réminiscence de ma lecture suffisait à insinuer qu'il y avait peut-être, au cœur de l'écriture touffue de Marcelle Doyon, quelque chose qui m'avait véritablement touchée, alors que j'avais toujours cru n'y chercher qu'une distraction pour combler mes nuits d'insomnie. Dans la cour ensoleillée, je souriais, tendais la joue pour recevoir la bise — mais je me faisais à chaque changement de partenaire un peu plus distraite. J'étais en pensée braquée sur ces textes qui me revenait par bribes alors que je m'efforçais d'y retrouver ce point infime qui avait pu m'échapper mais que ma conscience avait retenu, et qui, d'un éclat vif, m'aurait signifié la nature de ma fascination inconsciente pour la religieuse. J'en oubliais mon propre corps, les liquides et les aliments que j'ingérais, les voix que j'entendais, les mots, mêmes, que vraisemblablement je prononçais. J'avais beau baisser les yeux vers mes orteils, visibles entre les lanières de mes sandales, sentir l'herbe vert jaune de la cour en titiller les extrémités, je me savais absente — quelque part entre les murs de ce couvent d'un autre siècle que toute une mythologie bien assimilée du Québec d'autrefois ne pouvait que me faire imaginer trop froid, trop grand, peuplé de femmes prostrées défilant dans les corridors, dans un tel silence que l'on aurait dit qu'elles flottaient, que leurs souliers vernis ne faisaient qu'effleurer le parquet de bois rude.

Naviguant dans un rêve éveillé entre les rangs serrés du peloton de robes sombres, je scrutais les visages pour reconnaître — ou concevoir — celui de Sœur Marguerite, et, en

filigrane de ce décor imaginé, j'avais aperçu Esther, debout en plein soleil, au coude à coude avec quatre femmes portant des lunettes noires, saisissant du bout des doigts la paille rouge de son thé glacé et la faisant, dans une cadence stricte, percuter les cubes de glace — le son grésillant me rappelant celui des pas s'enfonçant dans la neige dure. J'avais vu Esther, ses lèvres recourbées en un sourire sublime qui révélait ses dents et la brèche étroite entre ses deux incisives, et lorsque, l'espace de ce qui m'a semblé être à peine une seconde, ses traits s'étaient relâchés, son visage s'était superposé dans mon esprit à un de ceux, éteints, que je m'imaginai entre les voiles des religieuses. À l'imaginer vêtue de l'uniforme de couventine, ses traits auréolés à la fois de l'austérité qui caractérisait l'habit et des atours célestes de la fonction, j'avais été prise d'un étourdissement. Prétendant une faiblesse due à la chaleur, j'avais rejoint le bord de la piscine et j'avais couvert à trois reprises mon visage et ma nuque d'eau chlorée. Je m'étais assise en indien, mes mains posées de part et d'autre de mon corps, contre le béton brûlant. Leur tremblement était léger, mais perceptible.

Pour ce qui restait du BBQ, j'avais essayé de m'ancrer dans le moment présent, de rire aux blagues des invités, de m'intéresser à la qualité de la cuisson de la viande servie — et surtout d'éviter de regarder trop fixement Esther. J'avais réussi à garder la tête froide, jusqu'à ce qu'on se retrouve seule à seule, dans la cuisine.

J'ai pris deux autres gorgées de bière et je suis descendue du balcon. J'ai marché entre les groupes jusqu'à rejoindre Étienne, en pleine discussion avec cinq ou six voisins. Le soir se glissait progressivement au-dessus de la cour, enjambant depuis l'extérieur les haies de cèdres. On avait allumé les lumières sous-marines de la piscine creusée et l'ampoule qui surmontait la porte patio, dont la lumière vive suffisait à couvrir toute la cour d'un halo doré, à dessiner sur la pelouse les ombres difformes des enfants dispersés, des adultes gesticulants. Je tentais de suivre la conversation, de chasser de ma tête la sensation des doigts fins d'Esther se glissant contre le dos de ma main, l'image de sa robe à pois rouge dont je faisais sans cesse en pensée fondre les couleurs et les motifs, se transformer les tissus, jusqu'à ce que les formes de son corps se perdent dans le noir et le blanc d'un ample uniforme de religieuse et que ses longs cheveux noirs disparaissent sous la coiffe — et Esther, ainsi dans ma tête accoutrée, me semblait d'une beauté plus pure que je ne l'aurais cru possible.

J'ai fini d'un trait la Coors Light et j'ai voulu me mettre au diapason des convives devant moi — voisins formant un ovale serré, verre ou bouteille à la main, chemises ou robes colorées enfilées par-dessus des maillots de bain —, dont les propos enchevêtrés trahissaient une discussion tendue. J'ai entendu une femme parler avec émotion de son chat disparu — j'ai compris après quelques phrases qu'elle le devinait mort —, tandis qu'un homme renchérisait à propos de son bichon maltais, lui aussi introuvable, mais dont des taches de sang retrouvées sur sa terrasse arrière laissaient entrevoir le sort. Il disait ses enfants inconsolables. Étienne écoutait attentivement, hochait par moment la tête avec gravité. C'est lui qui a pris le relais lorsque l'homme s'est tu. « D'après moi, il faudrait penser à en parler directement à Alain. Ça commence à faire pas mal d'accidents. » Quelqu'un lui a répondu avec agacement. « Ton hypothèse a des lacunes. Comment voudrais-tu que son chien soit arrivé à entrer dans la cour ? En escaladant les clôtures ? » Quelqu'un avait renchéri : « Un chien, surtout, ça vire pas prédateur du jour au lendemain. C'est pas assez sauvage pour ça. » L'assemblée approuvait — même Étienne, s'il haussait les épaules, paraissait admettre la faible plausibilité de son intuition. Il a soupiré longuement. « Anyway. »

Me voyant intégrer le cercle, il a sauté sur l'occasion de faire dévier la conversation. « Ça te change de la grande ville, hein ? Ici, la barbarie est à nos portes — c'est le Far West. » La boutade a provoqué un rire généralisé et Étienne a croisé les bras, apparemment satisfait d'avoir repris le dessus. Je me suis contentée, devinant qu'il attendait une réaction de ma part, de rire poliment, un peu à rebours. Les regards s'étaient braqués sur moi, et j'ai senti une chaleur vive traverser mon corps jusqu'à mes joues — non pas que l'attention dont je faisais l'objet m'intimidait, mais, me rappelant le moment que je venais de vivre dans la cuisine avec Esther et le trouble qu'il m'avait causé, j'ai été prise d'angoisse, comme si le fait de me retrouver ainsi scrutée pouvait mettre à jour ces sentiments que je me gardais de désigner par leur nom. Mes mains moites se tordaient contre la bouteille de bière vide, et, pour me délivrer du moment, je l'ai agitée, faisant résonner la dernière goutte de liquide contre les parois de verre. « Je t'en rapporte une ? » Quittant le cercle des voisins, j'ai entendu la voix grave d'Étienne qui parlait de la ville de banlieue où nous avions grandi, tout près.

Le corps tourné en direction du balcon et de la porte-patio menant à la cuisine, j'ai hésité un temps, redoutant de confronter à nouveau Esther en aparté — Esther et son indifférence

impénétrable qui me bouleversait au moins autant que l'aura dont je l'affublais en imagination. Je l'ai vue assise au bord de la piscine, dans un maillot de bain bleu marine qu'elle devait avoir porté sous sa robe, ses deux jambes s'agitant dans l'eau claire. Des enfants jouaient tout près — se chamaillaient à coup de spaghettis arc-en-ciel, plongeaient les uns après les autres. Leurs jeux éclaboussaient Esther par moment, mais son visage était impassible, n'affichant ni attendrissement ni contrariété.

Je suis montée sur le balcon. J'ai vu, sur un coin de la table, la robe à pois rouge, soigneusement repliée. Reposée sur le tissu, probablement retirée pour lui éviter le contact du chlore, une petite médaille argentée détonait. Je n'aurais pu à ce moment nommer avec précision la figure qui s'y trouvait représentée en miniature, entourée de rayons dorés comme si elle constituait le noyau d'un soleil — bien qu'un fond d'éducation catholique me permettait d'identifier sans équivoque la Vierge Marie, si ce n'est que sa peau, plutôt que la blancheur typiquement occidentale que l'on conférait habituellement à ces icônes, avait le teint sombre d'une Sud-Américaine, ou d'une Orientale. J'ai voulu toucher la médaille du bout du doigt, mais quelque chose m'en a empêchée. Je me suis contentée de frôler l'étoffe de la robe, puis la chaîne du pendentif, traçant des cercles invisibles autour de l'objet, scrupuleuse comme s'il s'agissait d'une relique. J'ai relevé la tête. Sur le dos d'Esther, la coupe de son maillot dessinait une pyramide inversée, au milieu de laquelle glissaient, entre les omoplates, ses longs cheveux noirs. Au fond de la cour, dont la clarté reposait désormais sur l'éclairage artificiel, mon regard a croisé celui d'Étienne. Il l'a soutenu de longues secondes, et je me suis demandé s'il avait pu, au fond de mes pupilles, percevoir le soupçon d'une anomalie, en reconnaître les traces sans la comprendre. Son attention s'est détournée et je suis rentrée dans la cuisine.

L'air climatisé m'a enveloppée, mais la fraîcheur m'a paru plus rude que confortable. J'ai avancé la paume de ma main près de mon visage, comme pour capter les fragments du parfum d'Esther que j'aurais pu, en effleurant de ses vêtements, inscrire superficiellement au bout de mes doigts. Je n'ai reconnu que l'odeur évanescence d'un savon à main, voilant toute autre empreinte.

*

« Tu sais ce qui est drôle ? »

Le bruit du moteur, aussitôt éteint, avait été ravalé par le silence du dimanche matin, une tranquillité si étouffante qu'il en était difficile de croire au vacarme qui l'avait précédée d'à peine une ou deux secondes. Étienne s'appuyait sur le guidon de la tondeuse, le souffle court. Le haut de son t-shirt était assombri d'une grande auréole de sueur. Esther et moi, assises sur le balcon, elle recourbée sur une tasse de café et moi sur le journal, avions toutes deux redressé la tête, mais j'ai vu que c'était moi qu'il regardait.

« Qu'est-ce qui est drôle ? »

Étienne a passé la main dans ses cheveux. Fixant pensivement l'eau calme et chimiquement limpide de la piscine creusée, il souriait en montrant les dents — et je reconnaissais la posture de mon frère lorsqu'il considérait détenir une bonne histoire, et qu'il se permettait un peu de silence pour faire durer le suspense.

« Qu'est-ce qui est drôle, Étienne ? »

— Tu sais qu'on est déjà venu ici, il y a longtemps ? Avec nos vélos, quand on était petit. Tu devais avoir 7 ou 8 ans. Ça vient juste de me revenir. On avait suivi longtemps la piste cyclable derrière la polyvalente. Elle s'enfonçait dans le bois, et à partir d'une couple de kilomètres, il y avait plus d'asphalte, juste du gravier, et, plus loin encore, il y avait plus rien. Un petit sentier de terre. Il fallait se faufiler entre les troncs des arbres, rouler sur les racines, dévaler des pentes raides. On avait trouvé un petit ruisseau et on avait passé l'après-midi là, à ne rien faire. Juste à regarder le ruisseau couler. Tu te souviens ? »

La scène me revenait sans difficulté — lancés, au milieu des vacances d'été, dans une promenade qui, dans nos têtes d'enfants, prenait les proportions d'une expédition, et de laquelle nous revenions à la maison au moins aussi épuisés qu'excités par la brusque incursion du sauvage dans notre quotidien. Je me rappelais suffisamment des détails de la journée pour savoir qu'Étienne n'avait pas tout dit sur notre excursion. Marchant de long en large du ruisseau, nous avions repéré un nuage de mouches noires, dense comme un cumulonimbus chargé de pluie, flottant au-dessus d'une masse sombre qui ondulait, presque imperceptiblement, dans le courant ténu. Étienne avait insisté pour qu'on s'approche — il avait au passage déniché au sol une branche cassée et, sur la pointe des pieds, tentait de toucher avec

l'extrémité le corps à moitié immergé. Je demeurais en retrait, mais j'avais reconnu suffisamment d'éléments — la queue, les pattes disloquées, la petite oreille triangulaire, rabattue, le museau — pour m'imaginer que ce qui se trouvait devant nous, à moitié grugé par les insectes, avait dû auparavant japper, lécher et courir après les balles comme le faisait Tom, le Labrador de mon oncle Clément. J'avais beau crier à Étienne de le laisser tranquille, j'observais, fasciné, tandis que mon frère continuait de piquer l'abdomen du chien mort avec le bâton, jusqu'à ce qu'un son répugnant — à la fois déchirure et suction — nous fasse reculer d'un bond. Écarquillant les yeux, nous avons regardé la bandelette qui pendouillait au bout de la branche — et qui n'était probablement que le lambeau érodé d'une plante que charriait le ruisseau, mais qui, pour moi, était, il n'en faisait aucun doute, un extrait des viscères du pauvre animal — intestin, peau arrachée, ou encore pire, organe atrophié.

Si le souvenir m'était aussi limpide, c'était que, longtemps, pendant les nuits chaudes de mes vacances, j'avais fait des cauchemars où je me rejouais la même scène, mais où le chien, ainsi perturbé, reprenait soudainement vie, nous pourchassait sans répit dans la forêt, labyrinthe horrifiant — confuse, entortillée dans les draps humides de ma propre sueur, il me semblait sentir contre mon visage le souffle infect du monstre, sur mes tibias, la pression de ses crocs. Pour ce qui restait de l'été, j'avais pris soin d'éviter les bois, me contentant, perchée sur mon vélo, d'aller et venir inlassablement dans le quadrilatère où se trouvait notre maison. Au moins, rien ne pouvait plus me surprendre dans ces façades dont j'aurais pu décrire par cœur la disposition des fenêtres, le nombre de marches menant à la porte principale, la couleur et la texture des parois.

Je m'attendais à ce qu'Étienne poursuive l'anecdote, mais, muet, il s'est contenté de me regarder en souriant, attendant une réaction pour livrer la révélation finale.

« Pourquoi tu me parles de ça ? »

— Cette forêt, elle devait pas être bien loin. Si ça se trouve, le ruisseau où on s'est arrêté passait juste ici, sur le terrain qui a été rasé pour construire notre maison. C'est drôle, non ? Si j'avais su que cet espace deviendrait plus tard aussi important dans ma vie. Que ce serait là où elle commencerait. »

Je me suis demandé si Étienne omettait volontairement de parler du chien, ou s'il avait véritablement oublié cette partie du récit. Il m'est apparu que je confondais peut-être mes propres cauchemars d'enfance avec mes souvenirs réels, qu'il n'y avait peut-être eu ni cadavre ni dissection — seulement un ruisseau tranquille, creusant entre les sentiers le lit où mon frère bercerait plus tard sa petite famille, un après-midi bucolique où le garçon avait posé, inconsciemment, les assises des racines qui l'uniraient plus tard à ce même sol. « C'est vrai que c'est drôle. »

J'ai regardé Esther, qui, elle, s'attardait à la pelouse fraîchement tondue. Je crois, sachant ce que je sais aujourd'hui, qu'à ce moment elle avait déjà fait la connaissance du Coyote.

*

J'avais vu la petite médaille qui reposait sur la robe d'Esther et j'étais retournée — cette fois seule — dans la cuisine. Ouvrant le réfrigérateur pour y prendre une bière pour moi et une pour mon frère, j'ai vu sur la tablette inférieure un contenant de plastique au couvercle rouge. J'ai reconnu le récipient dans lequel Esther avait, l'après-midi, accumulé les tomates de son potager, tranchées pour l'occasion. Le contenant était toujours plein — vraisemblablement, personne, pas même Esther, n'y avait touché. Elle avait dû changer d'idée, choisir de les réserver pour une autre occasion. J'ai failli céder à la tentation de rabattre le couvercle et d'avaler furtivement une tranche du fruit. Je ne sais pas pourquoi j'ai renoncé. J'ai pris deux bouteilles et je suis sortie.

La cour s'est vidée des invités et de leurs enfants épuisés — autant par l'heure tardive que par leurs jeux frénétiques —, les conversations au sujet d'animaux morts ou disparus se sont éteintes et j'ai vidé ma dernière bière.

J'ai compris bien vite qu'il me faudrait pour survivre investir la nuit. Rien dans mon existence — toute une vie passée entre les ombres compactes d'arbres familiers, n'étant heurté que par un soleil morcelé — ne m'avait préparé à tout ce que le jour, dans la forêt après la forêt, avait de brûlant.

J'avais atteint la lumière — celle-là même qui, se faufilant dans l'obscurité jusqu'au plus profond des bois, m'avait détaché du tout compact de la forêt pour me projeter dans la conscience. Ici, elle se dilatait sans contrainte autre que celles de la terre et de la voûte céleste. Je me trouvais à son origine. J'ai posé les pattes pour la première fois hors ma forêt — l'herbe était piquante sous mes doigts, et un vent sec effleurait le bout de mes oreilles —, et je l'ai sentie m'envelopper tout à fait, déchaîner contre chacun de mes pores des gerbes de stimulus. J'ai senti mon champ de vision être traversé d'un torrent blanc, plus pur qu'une neige fraîche ou qu'un ciel dégagé, pénétrant par mes globes oculaires et se glissant en moi, et, l'espace d'un instant, j'ai cru avoir perdu la faculté de voir, tant mes habitudes d'appréhension du monde se sont trouvées renversées par la fulgurance du contact.

J'ai su qu'il me fallait prendre le temps d'accoutumer mes sens. Mon corps saurait s'adapter, lentement mais sans conteste : je devais demeurer patient, même si, vivifié par les douleurs que me procuraient toujours la faim et la déshydratation, mon instinct me pressait de quitter cette forêt, où les ressources s'amenuisaient, pour voir ce qu'avait à offrir ce pays inconnu.

J'ai commencé par m'immerger chaque jour dans la lumière, par plonges ponctuels, atténuant chaque fois le choc en me repliant à l'orée du bois, où la persistante noirceur agissait comme un baume sur ma peau gorgée de clarté. À force, l'âpreté de la lumière crue s'est faite moins blessante. Je pouvais prolonger sans peine mes périodes d'exposition, même si un inconfort résistait à mes efforts. Je sentais que je ne trouverais jamais, en ce territoire,

l'aisance qui m'avait porté jusqu'alors sur les sentiers de ma forêt. J'étais persévérant, mais conscient que le dynamisme de l'ensemble — un monde comme une immense clairière, à la merci du ciel, comme un grand œil qui ne se fermait jamais — me resterait probablement à jamais hermétique.

Je m'interrogeais sur un bruit persistant qui me parvenait en échos depuis les terres aux alentours — un ensemble de bruits, plutôt, certains me rappelant le sourd retentissement du tonnerre, d'autres le frottement granuleux de griffes contre l'écorce. Je me méfiais — d'autant que me trouvant déjà en position de déséquilibre — de ce tumulte et de la menace qu'il pouvait signifier. Lorsque réfugié dans la pénombre de la végétation, je scrutais le paysage à l'affût du moindre mouvement. L'espace restait vide, du moins, pour ce que j'arrivais à en voir depuis ma cachette.

Il y avait heureusement la nuit. Avec le déclin de la lumière, le vacarme du lieu, que j'associais à l'agitation invisible des êtres qui la peuplaient, perdait de son intensité. Dans l'obscurité renouvelée — bien qu'elle soit relative : j'arrivais, lorsque la lune était bien haute, à apercevoir au loin des lueurs brillantes, orangées ou jaunâtres, flottant au-dessus des terres, signe que cette forêt, dans son système bien à elle, ne concédait jamais à la nuit une pleine autorité —, mes sens retrouvaient un peu de leur aplomb naturel, et je me permettais de quitter la sécurité de la lisière pour explorer les environs. J'avais toujours vive dans ma mémoire l'image de cette créature qui, depuis les visions qui traversaient mon sommeil, s'était incrustée à l'intérieur de mon crâne, et sur la piste de laquelle je m'étais lancé. Mon être entier se braquait vers elle — la puissance de son appel, vibration qui excitait ma chair, m'avait donné la force de survivre jusqu'ici. Désormais, elle suffisait à me conférer la confiance de me lancer sur le territoire nouveau.

Mes premières incursions ont été brèves. Réfractaire à ce que je ne maîtrisais pas, je cherchais à éviter d'être pris de court, vulnérable et sans repère au milieu d'une terre nue, par le lever du jour. Les environs qui bordaient ma forêt avaient bien peu à offrir à mes explorations, sinon quelques bosquets et arbustes épars, et un large sentier rocailleux que je voyais s'enfoncer hors de ma vue, le long d'une pente douce. J'ai fini par m'y engager, suivant une odeur qui m'était connue mais qui se déclinait dans de nouveaux accents — odeur de bois sèche, dépouillée de ses tons résineux. Le sentier m'a mené sur des sols sablonneux, ponctués

de monticules et de crevasses inégales, où se tenait une grande structure érigée de troncs écorcés et taillés, dont certains flancs étaient recouverts de toiles que les rafales du vent faisaient ponctuellement claquer. J'ai cru y reconnaître les masses qui ponctuaient l'immense clairière de mes rêves — ce que j'avais pris pour des carcasses mais qui, je le voyais sans équivoque, me glissant par les ouvertures de la charpente et marchant précautionneusement entre ses sombres alvéoles, ne portait pas d'empreinte présente du vivant. J'ai pensé aux terriers que creusent les renards ou les lapins, aux nids que fabriquent les oiseaux à la cime des arbres.

J'ai passé des nuits à m'attarder à ces armatures désertes — non loin de la première que j'avais repérée se trouvait une seconde, puis une troisième, et toutes étaient à des niveaux de parachèvements différents. Certaines, qu'on avait refermées sur elles-mêmes, offraient une protection face à l'environnement, alors que d'autres n'étaient que pourtours anguleux, leurs cavités délimitées mais demeurant ouvertes sur l'extérieur. Explorant l'une d'entre elles, j'ai mis la patte sur un couple de mulots, que j'ai poursuivi et dévoré avec avidité — il y avait longtemps que je n'avais pas eu l'occasion d'exercer mon rôle de prédateur, et l'activité, même si épuisante, a rasséréiné mon organisme désaxé. La nuit suivante, humant les masses qui jonchaient une partie d'un terrain défriché, j'ai trouvé, dans un réservoir où l'on avait entassé des objets divers et sans fonction apparente, ce qui m'a apparu comme les résidus d'un cadavre — peu importait, quelque chose de suffisant pour calmer ma faim. Les deux trouvailles m'ont rassuré sur les possibilités de gibier qu'offrait la forêt inconnue. Pour ce qui était des créatures qui la dominaient, et à qui devaient se destiner ces abris ouverts sur la grande clairière, je ne pouvais que supposer qu'elles restaient dissimulées tant que la lumière ne reparaisait pas au-dessus de leurs têtes.

Si j'avais l'habitude de retourner, dès que la nuit me semblait sur le point de disparaître, aux abords de ma forêt, où je retrouvais le confort de la dense végétation, la découverte de nourriture m'a poussé à tenter un premier jour hors de ses frontières — il le fallait bien : je savais que ma survie ne dépendait à présent plus d'elle, mais de ce qui m'attendait au-delà.

Seul un refuge temporaire, déniché quelque part dans la clairière, rendrait possible une expédition en deux temps, qui me permettrait un plus long voyage. Je craignais d'investir les abris : abandonnés la nuit, je les supposais grouillants dès le lever du soleil. Errant entre les

structures à la lueur d'un croissant de lune, j'ai jeté mon dévolu sur un bocage ténu, mais dont les arbres grêles recourbaient suffisamment leur branchage contre la terre pour permettre une zone d'ombre où me camoufler. J'ai attendu, pattes repliées, abdomen et museau au ras du sol.

Le jour se levait à peine quand le vent a charrié jusqu'à moi les premières odeurs — étonnamment familières, puisque ne me renvoyant qu'aux habituelles émanations des mammifères, trahissant l'action de glandes et la circulation des humeurs. Puis je les ai vus, bipèdes s'affairant autour des charpentes et faisant résonner dans l'immense clairière une clameur constante, et j'ai compris que j'avais vu juste — que leur animation n'était pas dissemblable à celle du renard travaillant le sol pour aménager son terrier, sinon que, si celui-ci était poussé par l'imminente arrivée de prédateurs ou de prochaines intempéries, le calme que je percevais chez ces créatures étrangères laissait présager une motivation extérieure à la mécanique de la survie. À mesure que s'exécutait la circonvolution du soleil, je m'assurais de rester dissimulé, mais je n'étais pas inquiet. Je me contentais, sans pour l'instant de rôle à jouer, d'observer le mouvement des corps, la flexion des membres, la contraction des muscles. Ni proie ni prédateur, je restais immobile et je m'instruisais.

Le soleil a atteint un point spécifique à l'extrême orient et la clairière s'est vidée de nouveau. J'ai attendu que le silence et la noirceur suivent le départ des créatures et j'ai fureté autour du terrain, collectant — j'en avais pris l'habitude — des parcelles de nourriture parmi les rebuts. Puis j'ai repris le sentier par lequel j'étais arrivé et j'ai descendu la côte.

La terre à peu près vide sur laquelle j'avais débouché en quittant ma forêt se transformait radicalement à mesure que le chemin, d'abord poussiéreux et fait de pierres concassées, s'élargissait et gagnait en consistance. La clairière se densifiait. De nouveaux terriers, plus larges, s'élevaient autour de moi, dispersés entre les taillis et les petites friches. J'avais vraisemblablement débouché sur une colonie d'une quelconque nature — j'ai pensé à une forme de rucher aux proportions démesurées. Frôlant les surfaces — bois, roc, terre, sable, et d'autres qui m'étaient tout à fait inédites — du bout de mon museau ou bien y posant les pattes, j'inspectais les substances enchâssées dans l'espace, striées à la manière d'un morceau d'écorce dont j'aurais parcouru l'épiderme, mais dont chacune des crevasses aurait correspondu à une espèce distincte. J'aurais pu, face à une telle diversité des matières, me

rappeler la densité de ma forêt, si la plupart des odeurs ne m'avaient, elles, semblé aussi ternes.

Si de prime abord le territoire m'apparaissait atrocement ouvert — il me suffisait à tout moment de lever la tête pour voir les étoiles, tandis que devant moi s'étendait, vide et limpide, l'horizon —, je me heurtais sans cesse, si l'envie me prenait de me frayer un chemin hors des sentiers consacrés, à des espaces clos, qu'il s'agisse des structures opaques et inviolables des terriers, ou de leurs environs immédiats, dissimulés par des remparts touffus qui, par bosquets, émergeaient de la terre — conifères au branchage si serré qu'il m'était impossible de m'y glisser. La vastitude de l'espace encourageait un libre mouvement que ses clivages ponctuels pourtant frustraient. Je n'ai pu que me rabattre sur l'unique parcours, trottant, seul et confus, au milieu de rangées équidistantes de terriers.

La nuit, sinon pour les hullements distants de rapaces dérobés, était paisible, malgré l'ampleur de l'habitat que j'explorais. Les seuls mouvements, légers que je sentais perturber l'immobilité me semblaient provenir des terriers — il m'arrivait cette fois d'entrevoir par certaines ouvertures dans les façades le déplacement de silhouettes — et je m'assurais d'en rester éloigné, tout comme j'évitais les halos de lumière qui punctuaient mon trajet, bondissant, furtif, d'une zone d'ombre à l'autre. Le sentier descendait toujours, jusqu'à atteindre un plateau, où il se séparait en deux trajectoires opposées. J'ai freiné ma progression et j'ai cherché, le museau en l'air, un repère qui m'indiquerait une trajectoire à suivre. J'ai cru distinguer à proximité des odeurs moites et familières, distinctes au milieu des autres nuances ternes, que j'associais à un étang ou à un marais. J'ai suivi la courbe qu'empruntait le chemin.

Avant même d'émerger d'entre les remparts que formaient les terriers agglomérés pour poser les yeux sur l'étendue d'eau, j'ai senti que le point vers lequel mon museau me dirigeait constituait le noyau de cette forêt, là d'où le vivant émergeait, se déployait dans toute sa véhémence. Je me suis avancé au bord de l'étang — sa superficie était plus grande que tout espace que j'avais pu fouler au cours de mes voyages, et ses berges, étrangement surélevées et entourées d'une rambarde, comme si on voulait y restreindre l'accès. Même à cette distance, j'arriver à humer tout un monde grouillant aux alentours et sous la surface. Je sentais les insectes qui frétilaient non loin d'où j'avais posé les pattes — fourmis, araignées d'eau, moustiques —, les micros-organismes qui, sous l'eau, évoluaient en essaims, les animaux qui

s'agglutinaient au lieu, attirés par ses richesses organiques — couleuvres, écureuils, mulots, goélands. Le contraste était frappant avec le reste du territoire, où tout restait stagnant, comme en jachère. J'ai su qu'il me faudrait commencer par ici.

J'ai fait le tour de l'étang, m'attardant méticuleusement à ses abords jusqu'à trouver un point d'accès — un endroit où les berges escarpées formaient un angle droit, au centre duquel se trouvait une pente descendante, tout juste assez large pour que je puisse y marcher. J'ai pu me glisser sous les rambardes, tête baissée et ventre raclant le sol de pierre, et, atteignant la surface de l'eau, j'y ai soulagé ma soif à petites lampées, puis j'ai pris un temps pour lisser mon pelage flétri. La pente débouchait sur une ouverture dans la paroi — espace réduit et arqué duquel jaillissant un cylindre métallique, se déversant à faible débit dans l'étang. J'y ai trouvé une surface suffisante pour m'y glisser. Le noir y était total. Brusquement rattrapé par la fatigue de la dernière étape de mon voyage, je me suis couché et j'ai fermé les yeux. J'entendais, entre le léger clapotis de l'étang, le grésillement d'un grillon, le distant chuintement du vent. Pour la première fois depuis que j'avais quitté ma forêt, je sentais se calmer dans ma chair les pulsations du danger, mes muscles et mes membres se détendre, ma respiration se réguler — mon corps s'abandonner sans ambages à ses réflexes. Apaisé, je me suis endormi.

*

Il m'a fallu nombre d'errances — des nuits de solitude à me heurter aux obstacles du territoire, à chercher les failles ou les interstices qui me permettraient de pénétrer ses recoins interdits, de faire tomber ses résistances, de révéler ce qui, quelque part dans ses strates les plus profondes, assurait sa mystérieuse cohésion. J'avais consolidé mon habitat temporaire dans la cavité en bordure de l'étang, petit espace sous la surface dont la fraîcheur et la pénombre, même lorsque le soleil plombait les terres, me plaisaient. Le milieu immédiat, quant à lui, suffisait à me nourrir : quand je ne trouvais pas aux alentours quelque petit rongeur à me mettre sous la dent, je pouvais me rassasier sans trop de peine de ce que je dénichais parmi les rejets des créatures — ensembles hétéroclites qui s'accumulaient dans des récipients en bordure de l'étang, parmi lesquels j'arrivais à tirer des éléments comestibles, carnés ou non. À de rares occasions, j'ai pu débusquer du gibier au hasard de mes déambulations, alors que je me faufilais entre les terriers — des félins noctambules, rapides, mais trop faibles pour offrir

une réelle résistance à un prédateur aguerris. Par peur que l'odeur de chair fraîche n'ameute à l'intérieur de leurs abris les êtres au repos, je traînais ces proies d'exception jusqu'à ma cachette et y dégustais lentement leur viande riche et grasse.

Je subsistais confortablement, j'avais accès à une source d'eau qui s'annonçait intarissable. J'aurais pu, malgré l'étrangeté du lieu, me satisfaire de cette existence où mes besoins primaires se trouvaient enfin comblés, après de longs vagabondages minés par la carence. Mais mon corps répondait désormais à des impulsions autres que celle, pourtant naturellement souveraine, de la survie — chaque fibre de mes nerfs restait imprégnée des images que mes rêves me renvoyaient toujours et qui se précisaient d'un sommeil à l'autre. Il s'agissait d'une chasse dont, exceptionnellement, je ne pouvais déterminer l'issue — dont l'objet était une proie dont je ne pouvais prévoir les réactions. Mon voyage ne s'était pas conclu en entrant dans la lumière : il s'était simplement transformé.

Ainsi je m'élançais, dès la pénombre suffisamment enracinée, sur les sentiers rectilignes. Tous, si ce n'était de leur orientation dans l'espace, étaient à peu près semblables, tout comme l'étaient les paysages qui les bordaient — alignements équivalents de bouleaux ou de frênes chétifs, entre lesquelles saillaient parfois des parterres de fleurs saisonnières. Leurs corolles odorantes détonnaient à travers la monotonie olfactive environnante, et, malgré la peur qui avec force stimuli me dictait de rester à distance des terriers, je ne pouvais m'empêcher de m'avancer pour inspirer les sécrétions des plantes, d'aller fouiller la terre noire de mes pattes antérieures, et alors s'ajoutait à l'ensemble, comme réveillée de l'emprise du sol par le labourage amorcé, toute une palette d'effluves organiques. L'exercice me rappelait avec plaisir l'atmosphère de ma forêt, que mes sens, en dépit de mon adaptation au milieu, réclamaient parfois par sursauts.

J'avais risqué des incursions en plein jour, où, de nouveau, j'avais profité des zones d'ombres pour me faire observateur invisible. Des créatures de cette forêt, je ne savais que penser. Je demeurais précautionneux à leur égard, même si j'avais senti qu'elles ne m'étaient définitivement pas des prédateurs — en quel cas mes entreprises de dissimulation, dans ce milieu étranger où je demeurais vulnérable, auraient depuis longtemps été mises à jour, et mon corps de Coyote, dépecé sans plus de cérémonie sous le soleil brûlant. Rien non plus ne me le posait d'emblée comme de possibles proies — leur comportement m'était de toute façon trop

imprévisible et leur nombre, trop impressionnant, pour que, même potentiellement à court de nourriture, je sois tenté de risquer la confrontation. Je sentais entre nous un antagonisme naturel, mais il demeurait que la relation entre nos deux espèces se déclinait à travers un dynamisme autre que celui, dyadique, de la chasse.

J'avais cru leur demeurer supérieur. N'avais-je pas été, au cœur ma forêt, une créature insurpassable, qu'aucune résistance n'avait pu freiner — n'avais-je pas, enfin, su infiltrer subrepticement le territoire dont ils étaient les maîtres ? Désormais, ma perception se complexifiait : il m'apparaissait que, bien au-delà de tout rapport de suprématie, nous appartenions à des sphères trop différentes pour que quelque dialogisme — encore moins tout rapprochement — soit possible. Mais peu importaient ces inflexions que se permettait ma pensée, ou encore la fatigue qui parfois m'alourdissait et me faisait douter de la voie qui d'instinct m'était tracée — mon parcours s'était métamorphosé, mais je demeurais Coyote, et je ne pouvais que suivre inlassablement les dictats abstraits que me formulaient mes pulsions.

C'est une stimulation de cette nature qui m'a un jour poussé à quitter, au moment où la lumière avait à peine achevé sa lente éclipse et que l'obscurité demeurait fragile, la sécurité de mon abri, moi qui avais l'habitude d'attendre la quasi totale dissolution des odeurs et du vacarme qui signifiait la suspension de l'activité des bipèdes avant de risquer mon museau à la surface. J'avais été saisi au sortir de mon repos par une odeur particulière, distante mais marquée — odeur terreuse qu'il m'était déjà arrivé de capter, particulièrement à cette période où la frontière entre le jour et la nuit en était à son point le plus trouble, mais qui à cet instant est parvenue jusqu'à mes glandes avec une netteté nouvelle.

J'ai gravi la pente qui me ramenait à la surface, ai scruté les environs de l'étang. Deux silhouettes remontaient lentement le sentier principal — j'ai attendu qu'elles disparaissent derrière les terriers en périphérie de l'étang et, la posture basse et le pas appliqué, j'ai contourné le plan d'eau pour me mettre à leur suite. Le territoire n'était pas encore endormi : j'entendais par saccades des voix fortes, aiguës, les sons de matières s'entrechoquant, de corps en mouvements. Je sentais mes sens se hérissier, mon rythme cardiaque s'accélérer. Un vent léger, soufflant depuis l'étang, rafraichissait pauvrement le climat, accablant malgré la chute de la lumière — il y avait quelque temps déjà que je sentais s'accroître la température de cette forêt, suivant la prolongation du temps d'ensoleillement. J'évoluais méthodiquement entre les

terriers, recherchant les pans d'herbes qui atténuaient le bruit de mes pattes, rasant de près les masses de conifères taillés et les remparts de bois écorcé le long des sentiers ou encore les bosquets disséminés, avide de protection contre l'espace ouvert, contre les lumières surnaturelles qui, comme à chaque coucher du soleil, se dressaient pour prévenir l'obscurité totale. J'étais sollicité de part et d'autre par des odeurs parasites qui me faisaient saliver — promesses de nourriture que mon corps se serait normalement empressé de suivre —, mais mon cerveau, se désencombrant spontanément de ces distractions, me gardait fixé sur l'émanation qui m'avait d'abord tiré hors de mon abri.

Je l'ai filée jusqu'à atteindre un endroit où le sentier adoptait une courbe prononcée pour revenir sur lui-même — un cercle, que les terriers ceinturaient comme des arbres auraient cerné une clairière. Au centre se trouvait un noyau restreint de terre et de pelouse, soubresaut de végétation. Je me suis arrêté face à l'espace dégagé, pris comme à mes premières explorations d'une sensation de danger — mais les bruits s'étaient atténués, la forêt s'était figée à nouveau : la voie était libre. J'ai levé la tête, fixé la dizaine d'étoiles qui pendait au-dessus de moi, et j'ai inspiré profondément. L'odeur, de plus en plus vive, me semblait provenir de l'extrémité opposée du cercle, où se dressait un terrier comme les autres, si ce n'était qu'il ne projetait pas la moindre lumière — que sa façade n'offrait qu'une noirceur homogène qui en voilait les diverses surfaces.

J'ai couru, traversé le cercle en ligne droite, et j'ai profité des ombres pour m'approcher du terrier, suffisamment pour toucher du bout de mon museau ses parois pierreuses et m'assurer que l'odeur, si elle englobait ses murs, ne prenait pas source à l'intérieur. Flairant le sol, j'ai suivi les empreintes de l'effluve jusqu'à contourner la structure et atteindre un point où deux plantations de cèdres, anormalement anguleuses, freinaient toute progression. J'avais suffisamment d'expérience avec les configurations de cette forêt pour ne pas être dérouté par un tel obstacle, si ce n'était qu'une brèche — sous la forme d'une cloison de bois entrebâillée — cette fois s'ouvrait sur l'espace d'ordinaire clos qui se déclinait derrière le terrier. Je n'ai pas hésité, me suis glissé dans la faille.

Le lieu était empreint d'une lumière volatile, peu intense mais complexe — sans rompre la noirceur, elle la criblait d'éclats ondoyants qui, mis ensemble, me donnaient l'impression d'une nuée d'insectes volants. Cherchant sa provenance, j'ai posé les yeux sur un étang — qui

avait bien peu, que ce soit en matière de superficie ou d'essence, à voir avec celui où j'avais établi mon habitat temporaire —, et il m'est apparu — fait étrange — que la lumière jaillissait depuis ses profondeurs mêmes, et donc devait pour atteindre la surface traverser l'entièreté du bassin, épousant dans l'ascension le mouvement, onduleux, de l'eau. Je suis resté fasciné par la manifestation, et puis mon museau a capté le signe d'une autre présence animale aux alentours — elle était là, tout près, agenouillée dans l'herbe, au pied d'un cèdre taillé, dos à moi et au reste de l'espace. Je me suis approché et j'ai vu qu'elle était inclinée sur une bande de terre, où des plantes diverses poussaient, dispersées autour d'un espace laissé vierge, et j'ai vu ses mains qui travaillaient le sol — plutôt, qui s'enfonçaient puis se dégageaient de l'humus, et le mouvement ne me semblait pas avoir d'autre but que d'en remuer les éléments, que d'établir un lien physique entre le corps et la terre. Un acte sans fonction apparente, si ce n'est qu'il faisait s'élever dans l'air l'odeur, foisonnante de richesses souterraines, que précisément j'avais suivie.

Je ne sais pas si j'avais, par mes mouvements, dévoilé ma présence, mais ses gestes se sont figés, sa tête s'est relevée, et tout son corps, dans un même mouvement fluide, s'est redressé. Elle m'a fait face. J'ai vu ses yeux noirs se braquer sur les miens, détailler ma physiologie, et j'ai fait de même — scrutant sa peau nue et sombre, ses bras et ses jambes raides, ses mains et ses doigts parsemés de terre noire, ses traits qui, sans que je ne puisse l'expliquer, m'ont paru à la fois fragiles et stricts. La nuit était pleine et nous sommes restés à nous examiner, et quelque chose dans son regard s'est dissipé, comme un brouillard brusquement balayé. J'ai su qu'elle m'avait reconnu. Le contact s'est établi simplement — et j'ai eu le sentiment, satisfaisant mais inexplicable, qu'à partir de cet instant je ne serais plus seul.

J'ai dit : Je te cherchais. Elle m'a dit : Oui.

Quelque part dans la nuit a retenti le bruissement des ailes d'un oiseau prenant son envol, mais ni elle ni moi n'y avons fait attention.

Une semaine a passé, les ordures ont été disposées le long des rues et jetées dans les bennes métalliques des camions, les gicleurs ont balayé d'eau fraîche la pelouse jaunie par la sécheresse. Ce qu'il me restait d'impressions — la pression légère de la main d'Esther sur la mienne, la fièvre, la médaille déposée sur le tissu de la robe — se dissipait. J'ai voulu me convaincre que mon émoi de la fête de la Confédération n'avait été dû, du moins en grande partie, qu'à un dérapage de mon imagination, encouragé, peut-être, par l'alcool. Le blâme naïf m'était crédible, même s'il ne suffisait pas à me faire retrouver face à Esther une attitude normale, à repousser les sentiments qui en sa présence m'envahissaient et ramenait à la surface de ma conscience l'image pure de notre face-à-face au premier matin, au bord de la piscine.

En proie à la dérive, j'ai cherché de quoi me recentrer. J'avais repensé — seule réminiscence de la soirée qui ne me faisait pas rougir — à l'impulsion qui m'avait fait m'affubler du rôle d'historienne des congrégations religieuses. Ce qui avait constitué un simple mensonge utilitaire s'était dans ma tête transformé en fantasme — puis la révélation présumément providentielle m'était apparue comme un aveu intellectuel : je m'expliquais le réflexe en me disant que mon intérêt pour les écrits de Marcelle Doyon — Sœur Marguerite — était plus sérieux que je ne me l'étais admise au premier abord. J'en étais venue à croire qu'il y avait peut-être dans cet intérêt un remède à la nonchalance avec laquelle je traversais mon cursus universitaire. Je m'étais de nouveau penchée sur les correspondances de la couventine, en avais fait pour la première fois, moi qui m'étais auparavant contentée d'en suivre la surface, une lecture en profondeur. En l'espace de deux soirées passées à disposer les pages photocopiées autour de moi, dans le lit de camp au sous-sol, encerclant, soulignant, annotant avec assiduité, je m'en étais fait une meilleure idée.

Les zones d'ombres étaient nombreuses, mais je m'efforçais à dégager de la calligraphie baroque et des propositions foisonnantes un récit plus ou moins linéaire, un paysage cohérent.

La jeune religieuse solitaire que j'y trouvais portraiturée avait quelque chose d'une mystique, disait avoir assisté à une manifestation surnaturelle, mais son témoignage, qui, même s'il en empruntait souvent les termes et les figures, n'était pas vraiment solvable dans le canon judéo-chrétien — ce qui la préoccupait, je le ressentais sans arriver à y accoler un terme, résonnait ailleurs, concernait une expérience d'un autre ordre. J'étais autrement fascinée par son correspondant, son frère Anatole, prêtre assigné à une paroisse isolée dont les propos finissaient par s'isoler de ceux de Marcelle à mesure que celle-ci s'enfonçait plus profondément dans ses obsessions labyrinthiques, entremêlant ses visions et ses souvenirs d'enfance. En résultait un dialogue de sourds, une correspondance qui n'en avait que la forme et la prétention, puisque la communication s'était, quelque part en court de route, rompue. S'il y avait un point où frère et sœur se rejoignaient, c'était dans leurs références, constantes, à la terre de leur enfance dans le village de Lac-Brûlé — l'observation d'une carte routière, prise dans le coffre à gants de la voiture d'Étienne, m'a permis de le repérer tout juste à la limite nord de la Mauricie, un point qui bordait un affluent de la rivière Saint-Maurice —, une région qui, de nombreuses allusions l'indiquaient, en était au début du siècle à ses premières tentatives de peuplement. Je me rendais compte, au fil de ma lecture, que les passages des lettres que je marquais spontanément de mon stylo tendaient à relever de cette appropriation d'un territoire nouveau, et, une fois les pages désormais balafrees d'encre rouge remises en ordre et reposées, je m'étais convaincue que le sens du récit se trouvait quelque part dans cette idée de fondation, que les révélations de Sœur Marguerite ne pouvaient être comprises — ne pouvaient prendre sens — qu'à travers cette colonisation dont elle avait été la fille légitime. Je n'aurais pu expliquer mon intuition.

Je n'arrive pas aujourd'hui à décrire précisément la posture que m'avait inspirée le texte après cette première lecture méticuleuse sans y mêler les sentiments et les réflexions qui ne me sont venues que plus tard. Je ne sais pas si les liens me sont apparus aussi facilement, si cette terre inconnue au nord de la Mauricie — l'imaginaire de circonstances me faisait me figurer un champ coincé entre de grands conifères où un groupe d'hommes s'acharnait, avec l'aide de leurs vieilles bêtes, à arracher les dernières souches encore agrippées au sol — s'est tout de suite superposée dans ma tête au quartier d'Étienne et d'Esther, et à la première vision que j'en avais eu — les maisons et les rues qui semblaient surgir d'entre les arbres, le trou béant que l'on changerait bientôt en lac, la machinerie qui autour veillait, en attente de poursuivre son travail d'excavation. Je ne sais pas non plus si je me suis d'emblée reconnue dans la voix de

Marcelle, si j'ai perçu dans le trouble que sans cesse elle s'efforçait de décrire sans jamais y parvenir tout à fait le reflet de mon propre bouleversement, inexplicable, face à Esther — mais sans doute cette lucidité ne m'était pas encore acquise.

Ce que je peux dire, c'est que j'ai relu avec attention les correspondances, que j'ai cru y dénicher, même si mon analyse était fragile, de quoi chasser momentanément mon apathie. Un projet dans lequel m'investir. J'avais rédigé à l'ordinateur d'Étienne un courriel à expédier à ma professeure, où je lui mentionnais la perspective que j'envisageais sommairement — un courriel que j'avais rédigé le plus posément possible, sous forme de questions plutôt que d'affirmations, bien que, déjà, j'échafaudais en esprit mon retour à Montréal, j'imaginai des travaux divers, emballée par une ambition que je n'espérais plus. Peut-être ne me serais-je plus intéressée à Esther, peut-être les mystères qui l'entouraient seraient demeurés entiers, si une opportunité ne s'était pas un matin présentée d'elle-même.

*

La tasse m'a glissé des mains et s'est fracassée sur une latte de bois verni, répandant des éclats de céramiques et de café sur le plancher de la cuisine. Esther m'a devancée. « Bouge pas, je m'en occupe. » Elle s'est penchée sur le gâchis, un porte-poussière et une petite brosse à la main, et, sous l'action de la gravité, la petite médaille s'est un instant glissée par le col de son t-shirt et est restée suspendue dans l'espace, comme un pendule. Esther l'a mécaniquement saisie du bout des doigts pour la rabattre sous le coton synthétique. « Je t'en prépare un autre, si tu veux. — Désolée pour la tasse. — C'est rien. » Sa voix ne trahissait ni l'agacement ni déception — pas plus qu'elle ne se faisait vraiment rassurante. Je comprendrais plus tard que pour Esther, les différents aléas du quotidien n'étaient effectivement « rien ». Son esprit, constamment, était ailleurs.

Je l'ai regardée faire chuter les éclats dans la poubelle et ouvrir l'armoire où se trouvait alignée la vaste sélection de tasses à café de la maison, pour la plupart à l'effigie de lieux touristiques étasuniens — j'ai vu le phare de Cape Cod, la Statue de la Liberté, le mont Rushmore — ou de resorts sud-américains — j'ai reconnu les noms de Cancún, Varadero, Cuba qui s'y trouvaient encerclés d'illustrations peu inspirées de soleils jaune moutarde ou de mariachis.

« Qu'est-ce que c'est, ton pendentif ? » Mon interrogation a freiné son geste à mi-chemin. Elle m'a regardé une fraction de seconde, dubitative, dans une posture presque ridicule — le bras toujours levé, la main agrippant l'anse d'une tasse sur laquelle j'arrivais à voir inscrit « San Francisco », l'« o » remplacé par un logo peace and love violet. J'ai cru devoir ajouter : « Je veux pas être indiscreète. » De sa main libre, elle a extrait la médaille en tirant sur la chaîne qu'elle portait au cou et y a brièvement posé les yeux, sans manifester plus d'émotion que lorsqu'elle avait parcouru la rangée de tasses souvenirs. « J'ai passé les deux premières années de ma vie dans un orphelinat dirigé par des sœurs. Mes parents disent que c'est un cadeau qu'elles m'ont fait quand ils m'ont adoptée pour m'emmener vivre au Québec. Ça représente la Vierge Marie. Tu vois ? » Elle l'a tendue en ma direction — le temps que je reconnaisse la figure lumineuse à la peau sombre qui s'y trouvait engravée — et, la faisant de nouveau disparaître sous ses vêtements, elle a poursuivi : « Pas que je me considère croyante. Avec le temps, c'est devenu une sorte de porte-bonheur. Un peu païen, hein ? » Elle s'est mise à rire, et je l'ai imitée, sans vraiment savoir ce qu'il me fallait trouver drôle — son athéisme ou son détournement de l'icône religieuse en amulette folklorique.

Nos voix se sont éteintes et nous sommes restées à écouter le bourdonnement de la machine à café — l'eau chaude coulant à haute pression à travers le café moulu jusqu'à remplir la tasse californienne sur laquelle Esther avait pour moi jeté son dévolu. Je l'ai remerciée et j'ai bu le liquide brûlant à petites gorgées devant la fenêtre qui donnait sur la cour. J'essayais de m'imaginer l'enfance d'Esther auprès de ces religieuses sans visage, quelque part au sud du continent; puis je la figurais traverser par avion terres et océans jusqu'à la péninsule gaspésienne, toute petite dans les bras de sa mère adoptive, ses yeux noirs perdus dans les nuages de l'autre côté du hublot, ou encore jouant avec la chaîne de la petite médaille que déjà on lui avait passée au cou, quand me sont revenus en tête des fragments des lettres de Marcelle Doyon, des passages où il était aussi question du Sud — un Sud indéterminé, nébuleux — et d'une colline au sommet de laquelle était apparue la Vierge Marie. Me tournant vers Esther, j'ai eu envie de poursuivre la conversation, de lui demander où se situait cet orphelinat et le pays de sa naissance — mais j'ai eu le brusque sentiment que devant moi Esther n'était pas la femme que je connaissais mais une étrangère, venue d'un ailleurs trop lointain, héritière d'un passé trop lourd et trop complexe pour qu'une communication entre nous soit possible, que tout en moi — ce que j'avais été, ce que présentement j'étais, ce que j'aspirais à être — était

trop pauvre et trop fragile pour que je puisse recevoir et comprendre la moindre de ses paroles, et j'ai été prise d'un vertige qui m'a laissée coite.

J'ai laissé mon café à moitié plein et encore fumant sur le comptoir. Nous n'avons pas reparlé de ces bonnes sœurs anonymes qui l'avaient vu grandir ni de l'effigie mariale qu'elle gardait, avec une apparente désinvolture, jour et nuit contre sa poitrine.

Le soir même, Étienne a voulu savoir combien de temps j'avais l'intention de passer parmi eux. « Tu sais que tu peux rester aussi longtemps que tu veux. » Je n'ai pas su quoi lui répondre. Plus tard, j'ai consulté ma boîte courriel et j'ai supprimé le brouillon de la lettre que je destinais à ma professeure. Je me suis replongée dans les lettres de Marcelle, bien que je n'y cherchais plus la même chose. À partir de là, tout est allé très vite.

*

J'avais toujours considéré que le mois de juillet, en Amérique du Nord, avait sa cruauté propre, dans sa manière de forcer le monde dans une période d'anticipation monomaniaque — une suspension consensuelle de l'habitude où chacun, grisé par la chaleur nouvelle, se mettait à espérer le moment d'apothéose qu'il considérait mériter après avoir traversé l'hiver.

Le mois des vacances. Je comprenais le phénomène pour l'avoir constaté autour de moi à chacun des petits emplois que j'avais occupés depuis mes 16 ans, jusqu'au cabinet de dentistes où j'avais échoué des années plus tard dans le rôle de la réceptionniste : le small talk de mise entre collègues ou avec les clients de passage se trouvait remplacé par des conversations animées où primaient les questions de congés payés, de repos mérité — des envolées où l'on décrivait des palmiers et des plages de sable blanc, même lorsqu'il était apparemment question de destinations où il ne s'en trouvait pas. Il est vrai que l'extase attendue ne se présentait, même étendu au bord de la mer, à peu près jamais, mais heureusement, les distractions générées par sa recherche active permettaient, à l'arrivée du mois d'août, de ne pas faire grand cas de son absence. Du moins c'était la stratégie qu'au cours des dernières années j'avais adoptée : il avait ainsi généralement suffi d'une poignée de soirées à m'égosiller sur des terrasses du centre-ville avec des amies, d'une fin de semaine en camping avec François — quelque part à proximité de la frontière américaine — pour que les trente jours de ce mois

ardent s'écoulaient en douce et que l'imminent refroidissement du climat me replonge, sans déception excessive, dans la sobriété de mise dans toute société de survivance telle que la mienne.

Peut-être était-ce parce que ma vie se trouvait exceptionnellement en jachère que j'avais cet été-là été épargnée de toute agitation estivale. Je ne pouvais qu'en devenir une plus attentive observatrice du mal dont les racines, dans l'enclave montérégienne où je me trouvais, étaient profondes : tout dans les rues du quartier — les adolescentes en bikini étendues sur les terrains défraîchis devant leurs bungalows, leurs lunettes soleil comme de grandes ocelles noires buvant la lumière, les adultes passant des heures à faire shiner la carrosserie de leur voiture au son de musiques atrocement dansantes, laissant le long des trottoirs des rigoles d'eau savonneuse et cireuse, les cyclistes, les enfants qui traversaient en trombe, sur leurs vélos ou leur planche à roulettes, la circonférence du lac ou encore gravissaient la colline qui menait aux derniers chantiers du développement immobilier et presque à la lisière de la forêt, où l'on trouvait assez de terrain vague pour y courir jusqu'à épuisement — signifiait l'optimisme fébrile de la saison salvatrice. Insensible au tumulte, j'y errais comme un fantôme coincé au pays des vivants.

Dérangée par ce déphasage — peut-être parce que chaque fragment d'exubérance estivale me faisait m'imaginer les champs de cerises ensoleillés de la Colombie-Britannique pour lesquels François m'avait délaissée et où il devait prendre part à l'effervescence —, j'avais délaissé mes habitudes de promenade pour passer plus de temps au bungalow, où, au moins, je n'étais pas seule à subir les longs après-midis de juillet. Esther ne travaillait pas. Étienne disait qu'elle avait pu, après être tombée enceinte, non seulement réduire la quantité de ses contrats, mais aussi les exécuter depuis la maison — elle était employée dans une agence offrant des services de traduction. Pourtant, je n'avais jamais vu Esther plancher sur quelque document que ce soit ni décrocher le téléphone pour recevoir les directives de collègues ou de clients. J'ai compris, à force de lier ma solitude à la sienne, que son emploi du temps se déclinait en deux activités : s'occuper de son potager et contempler le vide.

Elle passait ce qui m'apparaissait de longues heures agenouillée devant la plate-bande au fond de la cour, les mains dans la terre, ses cheveux noirs ramenés en chignon au-dessus de sa tête, sa nuque découverte — le temps était propice au travail extérieur : je n'avais pas depuis

mon arrivée connu une seule journée pluvieuse, ni de température qui ne frisait pas les 30 degrés. Elle gardait près d'elle une carafe de plastique pleine d'eau, qu'elle utilisait pour humidifier les sols. Je m'installais sur le balcon avec un livre, une section du journal ou un simple verre de thé glacé — peu importe l'activité de façade qui me permettait des coups d'œil indiscrets par-delà la piscine creusée, en direction de la silhouette arquée d'Ester. Je demeurais trop loin pour détailler avec précision ses gestes et mouvements et comprendre à quoi elle pouvait s'affairer, mais, sans m'y connaître en botanique, j'arrivais difficilement à comprendre comment un jardin de modestes proportions pouvait nécessiter des soins aussi attentifs. Je ne pouvais que supposer qu'il y avait dans le geste quelque chose qui échappait à toute fonctionnalité. Quelque chose qui tenait plus du rituel que de la culture maraîchère.

Quoiqu'il en était, elle tirait du potager d'impressionnantes quantités de légumes que cependant elle ne récupérait jamais — je la voyais parfois jeter ses récoltes directement dans le bac posé contre la façade est du bungalow où elles alimentaient le compost dont elle se servait comme engrais. Elle avait fait de même, le lendemain du barbecue du premier juillet, avec les tomates qu'elle avait pourtant soigneusement tranchées à l'intention des invités. Lorsque j'avais fait remarquer l'étrangeté du geste à Étienne, il m'avait expliqué qu'Esther se montrait toujours insatisfaite de ce qu'elle arrivait à faire pousser, cherchait à atteindre une perfection dont elle repoussait sans cesse les limites. Que malgré sa propre insistance à goûter les fruits de son passe-temps, il n'avait jamais pu la convaincre. Le soir de la fête de quartier avait constitué le moment où elle était passée le plus près de faire connaître son art, mais quelque chose lui avait fait changer d'idée à la dernière minute. J'étais restée incrédule. « Elle jette tout ? Chaque fois ? — C'est son obsession, elle lui appartient. J'ai arrêté depuis longtemps de lui poser des questions. Sens-toi libre d'essayer. »

Lorsqu'elle n'était pas occupée à son potager, il lui arrivait de se joindre à moi. Elle ne prenait jamais la peine de se trouver une occupation, ne serait-ce que, comme je le faisais moi-même, pour se donner une contenance. Ce n'était pas un choix : je pense que la chose ne lui avait pas traversé l'esprit. Elle s'asseyait, immobile, ses deux paumes posées à plat sur ses cuisses, ses sandales bien campées sur le bois teint de la terrasse, les pupilles baignant dans le vide. J'avais au départ vainement cherché à dissiper le malaise, à rompre le silence en entamant des conversations sur la maison, sur Étienne, sur la grossesse, sur n'importe quoi — vainement,

parce qu'il n'y avait pas de malaise. Un seul geste parfois brisait l'inertie : sa main droite se détachait de sa cuisse pour se poser contre son ventre, où avait commencé à se profiler une rondeur, pour l'instant discrète, à mesure que l'été avançait. Les après-midis ainsi s'étiraient, et je finissais par tomber involontairement, contaminée par la pesanteur ambiante, dans une semblable catatonie, délaissant peu importe l'activité qui m'occupait pour regarder, rêveuse, les spaghettis en mousse se déplacer lentement à la surface de la piscine creusée, comme imitant les variations des ombres causées par la circonvolution du soleil à l'horizon.

L'impassibilité physique et émotionnelle d'Esther ne se dissipait qu'à l'approche du soir, lorsque Étienne rentrait au bungalow et qu'entre les murs de briques rouges reprenait le jeu de la dynamique familiale. Alors elle s'efforçait, s'alignant sur la mécanique précise que constituait la soirée, d'adopter des émotions simples, d'atteindre un stade minimal d'activité — elle arrivait à paraître à peu près normale, même si, en observatrice attentive, j'arrivais à voir, comme s'immiscant malgré elle entre ses pantomimes, de brefs instants où son regard à nouveau se vidait, où ses traits étaient ramenés à leur degré zéro.

Enfin, la noirceur tombée, la chorégraphie exécutée, elle convergeait vers la télévision. Qu'Étienne ou moi l'y accompagnions ou non, elle s'asseyait face à l'écran, muette, un sourire laminé aux lèvres, alors que se succédaient sans distinction les téléromans, les émissions d'affaires publiques, les publicités, jusqu'à ce qu'aux alentours de vers vingt-deux heures, les époux montaient à l'étage, et qu'à mon tour je descende au sous-sol. Je ne crois pas qu'Étienne percevait quoi que ce soit de particulier chez sa femme, si ce n'est une réserve qu'il devait se féliciter de respecter en occupant pour le bien du couple la part volubile — et je devine aujourd'hui que c'est ce maintien de l'équilibre qu'Esther devait rechercher en jouant ainsi l'ordinaire, qu'il devait lui paraître nécessaire, pour accomplir la sphère secrète de son existence, de préserver de la moindre fêlure celle qui demeurait visible. Ce qui devait lui importer, c'était l'étanchéité de la façade qu'elle présentait à Étienne, la cohérence du décor — elle en prenait soin comme elle s'occupait des pousses de son potager, s'assurant de leur croissance impeccable.

J'ai écrit d'Esther qu'elle passait ses journées dans la contemplation, mais ce n'est pas la bonne façon d'en parler. Esther ne contemplait rien, elle attendait simplement, comme en hibernation. Je veux dire qu'elle attendait la nuit.

*

Esther m'avait parlé de la médaille de la Vierge Marie qu'elle portait au cou, avait évoqué son enfance orpheline en un pays éloigné — et j'ai beau savoir que c'est ce bref échange qui m'ont éventuellement permis de raccorder les trajectoires qui, depuis le début de l'été, s'éparpillaient devant moi, je peine à retracer mentalement les étapes du processus.

J'ai conservé pourtant — je l'ai posée devant moi alors que j'écris ces lignes — la page arrachée de mon cahier sur laquelle j'avais fini par inscrire, à un point ou à un autre du mois de juillet, en majuscules et à l'encre rouge mon propre nom, celui d'Esther, celui de Marcelle, et ce mot générique, « L'Indien », puisé à même les lettres de Marcelle Doyon, qu'éventuellement j'ai raturé pour le remplacer par « Juan Diego » — le nom d'Esther au centre, les trois autres dispersés autour, reliés ensemble par des droites. L'esquisse est fragmentaire, mais j'y vois (ainsi que dans les autres pages, touffues de notes, restées reliées à l'intérieur du cahier) une preuve que les conclusions auxquelles j'ai fini par aboutir ont été précédées de réflexions, de recherches — d'un travail attentif. Une assurance qu'elles ne sont pas simples constructions de mon imagination, ni fantasmes. Les détails de la méthode, simplement, me sont flous.

Je sais qu'il y avait au commencement cette intuition indéfinissable qui s'intensifiait au fil des après-midis d'immobilité passés à observer, dans la chaleur pesante, le minutieux et répétitif travail jardinier d'Esther. Intuition que quelque chose résonnait entre ce que j'expérimentais et ce que Marcelle décrivait dans ses lettres — que malgré les cent années et les kilomètres qui les séparaient, nos expériences étaient liées : ne ressentais-je pas comme elle, sans arriver à l'expliquer, ce mélange de trouble et d'extase lié à l'impression d'avoir brusquement reconnu le sens dissimulé qui maintenait le monde en cadence, impression qui m'avait frappée avec violence dès ma première vision matinale d'Esther ? La nuit, quand la maison et le quartier entier étaient endormis, je persistais à éplucher les textes de Sœur Marguerite à la recherche du chaînon manquant, du détail concret qui confirmerait ce qui n'était encore qu'une pensée fugitive, dissipée à l'intérieur de mon crâne.

Les jours des dernières semaines de juillet sont dans ma mémoire enchâssés dans une même séquence ininterrompue. Oscillant du matin au soir, je ne faisais que revivre les mêmes

états seconds — le jour, mon cerveau perdu dans la brume caniculaire et, après le coucher du soleil, endolori à force de creuser les mots de la religieuse, dans le sous-sol climatisé et à la lumière d'une lampe unique.

Il demeure que c'est plongée dans l'un ou l'autre de ces états que j'ai fini par acquérir la certitude qu'une des clés devait résider dans l'identité de cet Indien, celui que Marcelle Doyon mentionnait sans cesse dans les lettres à son frère et dont l'histoire écrite en langue étrangère lui avait été traduite et l'avait profondément marquée — cet Indien qu'elle avait presque reconnu comme son semblable et qui, comme Esther, venait du Sud.

Je ne connaissais pas grand-chose de lui, si ce n'était sa rencontre avec la Vierge Marie, un jour d'hiver, quelque part sous un ciel du continent américain, comme le rapportait la religieuse. Je sais que j'ai fini par délaissier les photocopies des correspondances, et que c'est à force de recherches nocturnes d'abord contingentes, recourbée à l'écran de l'ordinateur d'Étienne, au sous-sol, que j'ai appris que celui que Marcelle appelait l'« Indien » ne pouvait que correspondre à Juan Diego Cuauhtlatoatzin, Aztèque converti au christianisme après la conquête par les Espagnols, témoin confirmé d'une apparition mariale qu'on nommait la Virgen de Guadalupe — figure surnaturelle l'ayant rejoint ce matin de décembre de l'année 1531, pour qui on avait érigé une église tout en haut du Tepeyac, accident de terrain à proximité de la capitale de l'empire méso-américain. Une ville qu'on appelait alors Tenochtitlán et qu'on appelle aujourd'hui le District fédéral de Mexico.

J'ai appris que le nom Cuauhtlatoatzin signifiait « l'aigle qui parle », mais je n'avais pu trouver ni l'origine ni le sens exact du mot « Guadalupe », même si j'avais pu circonscrire des hypothèses répandues. Je sais qu'on avait cru y voir une déformation d'un mot en nahuatl, la langue maternelle de Juan Diego et celle du peuple mexica, ou encore une référence au village espagnol du même nom et au monastère qui s'y trouve, où Christophe Colomb, revenu triomphant de ses premiers voyages, fit un pèlerinage pour remercier la Vierge de l'avoir mis sur la voie maritime du Nouveau Monde. C'était le même village qui avait inspiré à Colomb le nom de l'île caribéenne de la Guadeloupe, et c'est cette région que devait m'avoir avant tout évoqué le nom, sans doute parce que j'y avais déjà passé des vacances avec mes parents pour mes 18 ans, dans un resort tout inclus destiné aux touristes occidentaux — j'arrivais à me revoir, assise sur le sable d'une plage surpeuplée, mon corps rouge de coups de soleil palpitant

de tous ses pores, une margarita dans la main droite, et devant moi l'horizon vide et pâle de la mer des Caraïbes, me reposant peut-être à l'endroit même (c'était drôle d'y penser) où Christophe Colomb avait posé les pieds, au tournant du Moyen-Âge, mené providentiellement d'une terre ferme à une autre par sa Vierge Marie européenne.

J'ai compris aussi que Juan Diego, devenant au seuil du XX^e siècle le premier autochtone américain à être honoré d'une canonisation, s'est fait symbole du syncrétisme des cultures aztèques et catholiques — qu'il signifie à sa manière, étant passé de participants aux rituels quotidiens de Tenochtitlán à fervent adorateur de Jésus-Christ, la naissance du Mexique, et peut-être de tout le continent latino-américain. Que la Vierge qui l'a choisi comme témoin occupe comme lui une posture limitrophe, la même fonction génératrice, à mi-chemin entre le Nouveau et l'Ancien Monde, entre les traditions de ceux que les Européens ont conquis et celles qu'ils ont tenté d'enraciner sur le continent pour eux inédit.

Ces détails, j'arrive à les décliner aujourd'hui puisque je les retrouve consignés à l'encre rouge, entre les pages de mon cahier de notes. En vérité, des quelques nuits de recherche où j'ai pu les accumuler, je ne me souviens que des images éparses que, luttant contre la fatigue, je faisais inlassablement défiler sur l'écran : des photographies non datées sur lesquelles des pèlerins se massaient dans les rues de la capitale mexicaine, se hissaient jusqu'à une Basilique située au sommet d'une colline pour y chercher la bénédiction de l'Impératrice des Amériques — masse compacte et bariolée (enfants, adultes, vieillards) brandissant effigies cernées de couronnes de fleurs, drapeaux nationaux, cierges; des représentations de Tenochtitlán, telle qu'elle devait être avant se trouver réduite en ruines — pyramides aux escaliers escarpés, chemin de pierres voyageant entre les canaux; des facsimilés de codex aztèques — illustrations où se trouvaient décrits ces hommes et ces femmes d'un autre temps, où se succédaient les prêtres aux costumes complexes et chamarrés, quand il ne s'agissait pas de corps ensanglantés et disloqués, dispersés le long des temples ou se débattant dans la gueule de serpents géants.

Ces mêmes images m'accompagnaient jusque dans mes rêves. Elles me captivaient — jamais autant, cependant, que l'icône consacrée de la Virgen de Guadalupe sur laquelle bien vite j'étais tombée : une Marie de Nazareth nimbée d'or, aux robes brunies (et non bleues et blanches comme le voulait la tradition picturale) comme si elle avait surgi de terre, au visage sombre. L'exacte figure qu'Esther Desrosiers, dans sa banlieue québécoise, l'été de

l'année 2006, portait à son cou sans connaître le nom ni la nature, comme une trace subconsciente de ce Sud qui l'avait vu naître.

Je sais, enfin que, lorsque je voyais Esther se redresser dans le soleil de l'après-midi, les mains et les genoux tachés de la terre de son potager, le visage dégagé, il me semblait par moment que la Vierge de la médaille et la femme qui la portait se superposaient avec perfection.

*

J'avais noté, entre maints détails factuels, un adage tiré de je ne sais où qui disait que certains Mexicains étaient catholiques, d'autres non, mais que tous, peu importe, étaient guadalupéens — que tous, peu importe leur allégeance religieuse, savaient que la Vierge de Juan Diego Cuauhtlatoatzin veillait sur eux. Je ne sais pas pourquoi la phrase m'avait marquée.

*

J'ai su à la fin du mois de juillet qu'Esther attendait la nuit. C'est alors qu'elle se transformait — enfilait son uniforme de cheerleader, sortait à la dérobée. Chaque fois, je montais pieds nus au rez-de-chaussée et je voyais, par la fenêtre du salon, Esther et le chien se rejoindre au milieu du rond-point. Je les observais jusqu'à ce que la bande ainsi constituée, une ombre emboîtant le pas à l'autre, fuie dans la banlieue endormie. Nuit après nuit, la scène se répétait, identique — mêmes postures, mêmes gestes, même fluidité chorégraphique dans la fugue —, sans que je n'arrive à me figurer les raisons qui motivaient l'escapade. Je supposais seul un rapprochement entre le compagnon canin de la cheerleader et le chien frappeur, supposé mais jamais observé, qu'Étienne croyait responsable de semer du désordre dans le quartier, de s'attaquer aux animaux de compagnie plus petits que lui-même — mon frère y revenait sans cesse, manifestant une part d'obsession pour ce détail qu'il n'arrivait pas à saisir et qui parasitait depuis l'intérieur ces rues et ces terres qui étaient toutes à leur manière les siennes. Je n'en savais pas plus, mais déjà je comprenais que ce qui se tramait à la tombée du jour, à l'insu du voisinage, menaçait, d'une façon nébuleuse, l'intégrité du quartier. Surtout qu'il m'était vite apparu clair que l'animal qui partageait les nuits d'Esther n'avait rien d'un chien domestique.

Chaque nouvelle strate exhumée me rendait Esther plus hors de portée, plus surnaturelle — renforçait la fascination qu'elle exerçait sur moi. Je n'avais pas su la questionner sur la Vierge de Guadalupe à la première occasion, et j'ai fini par croire que je ne trouverais jamais le courage de le faire à même notre quotidien routinier qui rendait inconcevable toute torsion de l'ordinaire. J'ai décidé que je ne pouvais qu'accepter l'étanchéité respective de ses existences parallèles : si j'espérais arriver à la confronter, je devrais la rejoindre sur le terrain de la nuit.

Pour mettre toutes les chances de mon côté et éviter de flancher, j'avais élaboré un plan simple qui limitait mes actions : rester debout au salon jusqu'à ce qu'elle passe la porte du bungalow au petit matin et que nous nous retrouvions face à face — alors j'aurais prétexté peut-être une insomnie qui m'aurait tirée hors du lit, ou peu importe. Je ne me serais pas commise, me serais contentée de lui imposer ma présence muette. Je l'aurais laissée réagir la première, ne serait venue à elle que pour mieux la laisser venir à moi.

J'ai comme à mon habitude observé les premiers mouvements du duo et j'ai attendu face à la fenêtre, suffisamment pour m'assurer que les rues étaient de nouveau inertes et le resteraient, du moins pour un temps. Je me suis assise sur un des fauteuils du salon et j'ai allumé la télévision, mis le volume à zéro. Fixant avec plus ou moins d'attention les figures qui s'animaient à l'écran, j'ai patienté, guettant, surtout, le moindre bruit, à l'extérieur ou encore à l'étage, d'où me provenait, étouffé, le ronflement de mon frère. J'essayais de vider ma tête, de calmer mon cœur qui se débattait à la pensée de voir Esther, de la voir dans ce qu'elle avait de plus vrai — ni dans l'attente qui la laissait impassible des après-midis durant ni dans le rôle qu'elle s'imposait face à Étienne et au reste du voisinage. La voir habillée de l'uniforme de cheerleader, dans cette facette de sa réalité qui n'existait que pour elle-même, et à laquelle j'allais moi seule avoir droit. J'ai pensé à mon frère, et je me suis demandé si je ne le trahissais pas en omettant de lui confier ce que je savais, si je n'étais pas en train de briser tout ce que nous avons su construire entre nous au cours des années et dont il me faisait plus que jamais la preuve cet été — cette idée qu'il nous fallait passer outre nos différends, prendre soin de l'un et de l'autre, honorer nos liens familiaux, peu importe ce que la chose impliquait. Je savais quelque chose qu'il ne soupçonnait pas, je connaissais un secret qui l'isolait de la femme avec qui il croyait consolider les solides fondations d'un avenir commun, pour qui il

s'était établi ici, entre les murs de briques rouges, entre les hautes haies de cèdres, ici où auparavant il n'y avait rien, rien d'autre qu'une forêt où des enfants, les après-midis d'été, venaient admirer le flot tranquille des ruisseaux et le vol des insectes. J'avais vu la brèche, mais je ne disais rien, et je me rendais compte de la satisfaction que m'apportait l'exclusivité — comme si je sentais que ce savoir m'éloignait du reste des humains ordinaires, de mon frère, de ses voisins, de leurs animaux morts ou de leurs véhicules utilitaires sport, et me rapprochait d'Esther, me faisait prendre part à son mystère. Je voulais qu'elle me voie et qu'elle sache que je savais, qu'elle comprenne que j'étais la seule à lui ressembler, à être digne d'elle et de sa pureté.

J'étais assise à l'attendre, et puis les lumières orange des lampadaires que je voyais filtrer au travers des stores rabattus se sont serties graduellement d'un indigo blême. Le jour se levait. Il était près de quatre heures du matin et Esther n'était toujours pas rentrée. Mes yeux commençaient à se fermer d'eux-mêmes, mais j'étais réticente à abandonner. Je ne savais pas si j'arriverais à convoquer pour une seconde nuit le courage nécessaire. Je me suis levée et je suis sortie dans la cour.

Il faisait tout juste assez clair pour que je distingue le contour des choses — mais, de loin, les détails voilés, l'eau de la piscine paraissait noire et les plantes du potager, desséchées. Il m'était étrange de m'y retrouver seule, et à un instant aussi hors du temps, comme si, sans l'activité humaine diurne, sans la présence d'Esther ni celle d'Étienne, le lieu avait perdu toute fonctionnalité, ne demeurait qu'en relique précieuse. J'avais l'impression d'y pénétrer en intruse, de violer quelque interdit — et la sensation m'embarrassait au moins autant qu'elle m'exaltait. J'ai traversé le balcon, posé les pieds dans l'herbe humide et j'ai marché jusqu'au jardin d'Esther. Du bout des doigts, j'ai effleuré la surface des tomates, pendues en grappe. Instinctivement, je me suis agenouillée devant la plate-bande, comme j'avais si souvent vu Esther le faire, à cet endroit du potager où rien n'avait encore germé hors du sol. J'ai posé ma main contre la terre — elle était froide —, puis j'ai enfoncé lentement mes doigts sous la surface, creusé de mes phalanges le sol humide jusqu'à frôler rameaux, racines, jusqu'à sentir se glisser sous mes ongles le sable et les minéraux granuleux. J'ai poursuivi le mouvement et j'ai senti contre ma paume une texture qui m'a surprise — quelque chose de consistant, de visqueux, aussi. J'ai commencé à creuser à l'aide de mes deux mains, ramenant la terre vers

moi jusqu'à former devant mes genoux un petit monticule noir, et au-delà, un trou de quelques centimètres.

Peut-être était-ce la noirceur encore persistante qui m'a empêchée d'abord de reconnaître la forme, ou peut-être était-ce l'incrédulité qui freinait mon jugement. J'avais pourtant fini par dégager tous les traits qui permettaient d'identifier le corps : les oreilles triangulaires, le museau, les pattes, la queue — le chat avait beau être disloqué, son crâne anormalement courbé vers l'arrière, son torse distordu, son poil avait beau être d'un gris jaunâtre et être traversé de minuscules vers blancs, je n'avais aucune difficulté à m'imaginer l'animal vivant, parcourant d'une démarche franche les rues du quartier ou la pelouse verte des terrains qui les bordaient. L'odeur était forte. J'ai étouffé une exclamation et j'ai repoussé de mes paumes la terre par-dessus le corps — même lorsque ma fouille a été complètement dissimulée, j'ai continué d'accentuer la distance entre le cadavre et la surface, ramenant avec mes avant-bras la terre tout autour vers le centre, puis appuyant de tout mon poids pour amoindrir la butte que dans mon agitation j'avais créée sur la plate-bande. Je me suis levée brusquement, je suis rentrée dans la maison et j'ai lavé mes mains, mes bras et mon visage pendant de longues minutes dans la salle de bain du sous-sol — peiné à dégager la terre incrustée sous mes ongles. Je me suis étendue dans mon lit de camp. Mes membres tremblaient, mon souffle était court, mais je crois que je me suis endormie — chose certaine, je n'ai pas entendu Esther franchir la porte du bungalow.

Je ne me souviens plus si c'était le matin même ou le soir qu'elle a lancé à Étienne et moi, au détour d'une conversation, qu'elle avait trouvé à son réveil la télévision toujours ouverte, qu'un de nous deux avait dû oublier de l'éteindre avant d'aller dormir. J'ai eu la vague impression qu'en parlant, c'était moi qu'elle regardait.

Je me suis dit qu'il me fallait la nuit suivante suivre le même plan, être cette fois suffisamment patiente. Mais, entendant depuis le sous-sol l'habituelle percussion étouffée des pas d'Esther contre les marches de l'escalier, j'ai repensé au cadavre du chat qui croupissait entre les plants de tomates et j'ai senti mes entrailles se serrer. Je suis restée couchée, retenue par une frayeur que je ne m'expliquais pas.

*

Par cette esquisse à l'encre rouge, griffonnée sur une petite feuille au bord déchiré, j'avais illustré sans équivoque cette certitude : nous nous trouvions, Esther, Marcelle Doyon, Juan Diego Cuauhtlatotzin et moi, circonscrits dans le même espace anachronique, assemblé comme dans une constellation — comme ces étoiles que l'on sait situées à des années-lumière, mais que l'on s'efforce de rapprocher dans une même configuration imaginaire, pour forcer les éléments épars de l'univers dans une forme connue et espérer maîtriser ce qui semble ne pas pouvoir l'être. Nous nous trouvions tous liés, tandis qu'Esther gravitait au centre, comme le noyau de la formation, vers lequel tout convergeait. Je faisais partie de ces témoins, tandis qu'elle correspondait à ces apparitions — appartenait à un monde que je ne pouvais qu'espérer effleurer par son entremise, comme l'avait fait Juan Diego, dialoguant sur la colline du Tepeyac avec une incarnation qu'il avait identifiée comme la Vierge Marie — comme Marcelle, trouvant au milieu de sa terre une apparition féminine éthérée qui lui avait indiqué un chemin à travers la forêt.

Tout avait conflué jusqu'à l'ici maintenant : cet été caniculaire de l'année 2006, cet endroit sur la rive sud du Saint-Laurent où l'on avait coincé entre les arbres un concentré de civilisation nord-américaine, où ma présence apparemment fortuite se faisait de plus en plus de plus en plus providentielle — essentielle. N'était-ce pas moi, après tout, qui avais traversé le fleuve jusqu'à la piscine creusée, avait porté les mots de Sœur Marguerite jusqu'à Esther, jusqu'à lieu précis où les choses, enfin, prenaient sens ?

Malgré la confiance que j'acquerrais alors que l'été s'étirait, il arrivait que je m'égare. Alors je me mettais à voir la tristesse immanente qui émanait des récits de Juan Diego et de Marcelle — un présage, peut-être, de mon propre sort. Je percevais la Vierge Guadalupe comme le dernier clou dans le cercueil de la civilisation aztèque — l'amorce d'un processus qui a mené à l'effacement du nom Cuauhtlatotzin dans le patronyme du saint mexicain, comme si sa propre illumination s'était retournée contre lui, l'avait transformé en quelque chose qu'il n'était pas —, et l'apparition de Marcelle comme la cause directe de sa mort, loin de ceux qu'elle aimait, entre les draps glacés de son grabat. Je me suis demandée — et je me suis souvenu qu'une pensée semblable avait traversé Marcelle, dans la dernière lettre qu'elle avait transmise à son frère avant que le mal qui la rongait ne la fasse taire — si Esther m'avait attendu, le premier matin, pour me transmettre, comme je m'étais mise à le croire, une vérité

essentielle, ou si elle avait voulu me mener à ma perte, me lancer dans un labyrinthe qu'elle savait sans issu, me faire subir le même sort que mes prédécesseurs — ravalés après une lente agonie, effacés de l'histoire.

Et cependant je pensais à la médaille de la Guadalupe, qu'elle portait comme un porte-bonheur, je pensais à sa main effilée, pure, qui dans ses moments d'absence se posait contre son ventre, pour rejoindre l'enfant qu'elle allait mettre au monde — la même main qu'elle avait posée contre la mienne l'espace d'un instant ni assez long pour que je saisisse le sens du geste ni assez court pour que j'oublie la douceur de sa paume — et je n'arrivais à voir chez elle autre chose que de la bienveillance.

Je pensais à la main d'Esther et il m'était difficile de croire qu'elle avait empoigné le cou fragile d'un petit animal, qu'elle l'avait serré, tordu, jusqu'à ce que cesse le battement du cœur et le souffle s'exhalant du museau, ignorant ses gémissements de souffrance, le tressaillement des pattes alors que la bête tentait de rompre l'étreinte. Il m'était difficile de le croire, même je voyais sans cesse la scène, en rêve comme à l'état d'éveil — vision qui persistaient à métisser d'angoisse le désir et le ravissement que j'éprouvais pour Esther.

J'ai décidé, malgré la ferveur qui montait en moi, d'attendre. De laisser s'écouler les après-midis d'absence et les nuits de fugue d'Esther, de ne rien provoquer. Je me disais que Juan Diego et Marcelle s'étaient précipités, avaient laissé leurs émotions dicter leurs réactions, et je me persuadais que sur ce point je n'étais pas comme eux — je patienterais, j'observerais et j'attendrais de connaître avant d'agir.

À un certain point, j'ai quand même dû prendre un peu de distance des écrits de Marcelle et de son frère, parce que la lecture me rendait trop mélancolique.

*

Je suis à ce stade de mon récit consciente qu'on pourrait croire mes intuitions invraisemblables, me reprocher d'avoir succombé à un délire quelconque, d'avoir abusé de fantasmes pour pallier mes déceptions et échecs. Me rappeler que les étoiles brillantes que l'on observe depuis la Terre et que l'on relie au-dessus de nos têtes en constellations, comme je l'ai

fait avec nos trois existences lointaines, sont en vérité mortes depuis longtemps — rien d'autre que des carcasses célestes.

Je suis lucide quant aux failles possibles à mon témoignage — mais je reste, même à distance de l'ensemble comme je le suis aujourd'hui, même loin de la maison de briques rouges, loin de la main d'Esther, convaincue qu'une fois démêlée par l'écriture, la vérité de mon expérience de l'été apparaîtra, limpide, et que s'en trouveront enfin rassemblés les bouts cassés de ces récits que tout oppose. J'irai jusqu'au bout.

Louiseville, 20 janvier 1907

Cher Anatole,

J'aurais pu me contenter de ton silence, et sans peine voir dans ton absence ton accord tacite pour te prêter au jeu de ma confession. Ces derniers jours, je me suis consacré sans considération à l'écriture, mais, moi qui avait tant de facilité au tout début de nos échanges, je constate que les mots aujourd'hui ne me viennent qu'avec douleur, comme si je devais, pour mettre mes pensées au monde, les arracher une à une à même la surface de ma peau.

Il m'est devenu presque impossible de réprimer mes souffrances, même si je n'arrive pas à cerner ce qui les cause. Hier, à la cuisine, ma vue s'est sans avertissement voilée et je me suis écroulée sur le sol, face la première (c'est ce que Sœur Marie-Marthe m'a dit, les circonstances sont pour moi floues jusqu'au moment où j'ai ouvert les yeux sur elle, penchée sur moi, sa main contre ma joue brûlante). On a voulu me mettre au repos, mais j'ai craint de ne pas arriver au bout de ma lettre, si je devais me retrouver alitée et sous surveillance constante. J'ai feint la santé, mis mon évanouissement sur le compte d'une simple fatigue, parlé de ma dévotion aux pénitences. Mère Séraphine m'a fait des reproches. Elle m'a parlé d'humilité, d'un orgueil qu'elle dit mal placé. Puis elle m'a enjointe à une retraite de quelques jours, a longuement insisté sur les vertus de la solitude et du silence, mais j'ai décliné sa prescription. Je n'ai pas mentionné les fièvres qui me prennent de plus en plus fréquemment, et qui la nuit me procurent des rêves tordus que je n'oserais même te raconter à toi, mon confident muet, tant ils me font frémir ; qui le jour s'imposent entre le monde et moi, emplissent ma tête d'éclats colorés, difformes, qui engourdissent mes mouvements et mon esprit. Je te l'avoue, il m'est arrivé de croire que le Père Choquette voyait juste, lorsqu'il m'expliquait que je subissais les assauts de

force démoniaques — si vraiment tel est le cas, je sens que mon combat est perdu d'avance, peu importe toutes ces prières que j'adresse au Ciel.

J'essaie de penser à la maladie qui a ravagé notre mère. Je compare en pensée ma condition avec les souvenirs que je garde de son dernier été. J'essaie de me revoir auprès d'elle, à l'étage, dans la pièce emplie de sa respiration profonde et cahoteuse, contemplant son visage, rougi à la fois par la fièvre et le temps brûlant, avec au moins autant d'horreur que d'amour. Je me souviens de mes bras recouverts de piqûres de maringouins sur lesquels je baissais les yeux pour ne plus reconnaître dans cette forme fantomatique la femme que j'avais connue (son corps si décharné qu'on pouvait voir les os saillir sous la membrane fragile de sa peau). On m'envoyait chercher un peu d'eau fraîche à la pompe, dont on imbibait des linges que l'on posait sur sa peau, mais, une fois dehors, je tuais le temps autant que je le pouvais, pourchassant les mulots, errant dans les champs et en bordure de la forêt (mais je ne pouvais me détacher de l'odeur qui flottait dans la chambre où elle reposait, odeur forte de sueur que, naïvement, j'associais au fait que le corps de la malade fondait sous la chaleur, qu'elle se changeait, approchant de la mort, en eau nauséabonde qui bientôt imbiberait les draps, le lit et s'écoulerait sur le plancher). Repensant à cette saison difficile, où le sol s'asséchait et les semences brûlaient, je me dis que c'est quelque chose de terrible que de passer toute une vie à osciller entre l'été accablant et l'hiver glacial, sans se faire à l'un ou à l'autre. Une existence tout entière sous le signe de la résistance. Je repense à notre mère, et la pensée m'effleure que je suis peut-être en train de souffrir par hérédité du même mal qui l'a frappée, comme une malédiction qui s'attaquerait à toutes les femmes de notre famille. Souvent, je prie pour notre Rosanna, notre petite sœur, afin qu'elle soit exemptée de cette plaie qui paraît voyager dans notre sang.

Ton silence, je te le dis, m'aurait suffi. Mais j'ai reçu ce matin ta lettre, que je n'attendais pas. Non pas qu'elle diffère du reste des écrits concis que tu me fais parvenir depuis quelques semaines, en lieu et place du véritable échange que nous avons autrefois connu (qu'il est loin, le temps où nous étions comme les deux faces d'une même pièce, si opposés de caractère mais étroitement liés de nature). Cette fois, seulement, parcourant fiévreusement la lettre, j'ai pu voir, à travers tes propos laconiques, ce que tu cherchais à me signifier. J'ai pu voir la page froissée pour ce qu'elle était : non pas l'objet transmettant le message, mais le message lui-même. J'ai compris que tu ne m'envoies le vide que pour me permettre de l'occuper, que tu

m'urges d'investir l'espace laissé par ta voix discrète. Tu invites à la fin du secret. Anatole, en recevant la lettre, j'ai su qu'écrire était la voie à suivre, et ma souffrance s'en est vue presque miraculeusement endormie (et, même si maintenant, traçant de ma main tremblante les derniers mots que, peut-être, nous échangerons, je sens la douleur me reprendre, elle m'est enfin douce, comme la fatigue pouvait l'être à la fin d'une rude journée de travail, prouvant l'étendue des efforts accomplis et préparant le corps au repos). Les pages suivantes, j'aime penser que je les ai noircies par dévotion, pour nous deux, pour notre famille, pour toutes les terres du pays et pour tous ceux qui comme nous y ont espéré un salut, quelque part entre les racines et les pierres, au cœur du sol refroidi qui s'effrite lorsque le poing s'y referme. Pour qu'enfin tous sachent ce que j'ai vu, comprennent que tout n'est pas perdu.

J'ai parfois songé depuis mon arrivée au couvent qu'il aurait été mieux pour moi que vous ne me trouviez jamais, ce jour-là, que vous me laissiez nez et bouche plongés dans la neige, cheveux de givre, peau éraflée, et peut-être aurais-je là atteint ce que la dame fantôme m'avait envoyé chercher, peut-être que le goût de la glace sur ma langue, l'emprise du froid et de la forêt m'auraient changé en oiseau, en lièvre, en cerf, et alors j'aurais pu m'enfoncer entre les arbres sans crainte et sans remord, escalader les montagnes que je n'avais jusque-là qu'effleurées du regard, sur la pointe des pieds depuis le perron de notre maison, m'échapper du nord, du sud et des autres pôles qui se jouent de notre condition comme les saisons, dans un va-et-vient insoluble, figent puis délivrent la surface d'un lac. Mais vous m'avez vue. Vous m'avez temporairement préservée de la mort. Désormais, je m'efface. J'échappe à la main de Dieu et même à mon propre corps, mais j'ai au moins le soulagement d'avoir tout écrit, d'avoir tout dit, et j'aimerais me reposer, fermer les yeux, non pas pour rester attentive à la voix de l'Esprit-Saint, non pas pour me recueillir et ordonner dans ma tête les choses qui la pèsent, mais pour dormir, simplement, à l'abri des influences, m'étendre et me laisser bercer par la lumière des cierges jusqu'à ce qu'ils ne redeviennent que ce qu'ils sont, feu, mèche de coton, cire, et moi, je ne serai que chair, os, cartilages, muette sous la coiffe et la robe, je serai Sœur Marguerite et j'assumerai mon rôle en entier, sachant que Marcelle est, enfin, tout entière entre tes mains.

(...)

Je veux commencer par parler du matin. C'était un matin comme autant d'autres à Lac-Brûlé, un matin au ciel bleu et muet, comme il y a eu, j'en suis certaine, sur toutes les terres canadiennes et comme il y doit y en avoir encore. C'était un matin où il faisait encore un peu nuit, parce qu'il était tôt, aux alentours de quatre heures, et j'entendais les oiseaux et le crépitements du feu, les ronflements d'Ephrem et de Papa derrière la cloison, et j'entendais aussi les expirations courtes de Rosanna, qui allait se réveiller bientôt pour préparer le thé. Je me souviens qu'il y avait un vent d'hiver qui faisait frémir la maison entière, un vent froid que j'arrivais à sentir doucement, parce qu'il se faufilait par les interstices des murs, entre les mailles de mes draps épais et de mes vêtements, hérissant mes jambes, mon bras de frissons légers. J'aurais eu envie de me rendormir, mais je me suis levée, j'ai contourné précautionneusement Rosanna et je suis descendue. J'ai enfilé mon manteau, pris le seau de fer et je suis sortie. C'était le matin, et il n'y avait d'autre bruit que celui de mes pieds s'enfonçant dans la neige dure et du noroît hululant dans la distance, d'autres présences que la mienne et celle de mes exhalations, se matérialisant devant moi en petits nuages de vapeur blanche.

Il y avait une lumière, qui n'était pas assez vive pour ébranler d'elle-même les dernières noirceurs de la nuit, une faible étincelle ondulant sur la neige, juste devant moi. J'ai descendu les marches du perron et j'ai entendu le cri d'une corneille, et levant la tête, je l'ai vue, perchée sur le toit de la grange, son plumage se fondant presque totalement dans l'obscurité. Je l'ai vue parce qu'elle a déployé ses ailes, et j'ai discerné leur contour, se découpant sur le paysage opaque, alors qu'elles s'élançaient vers le ciel puis se rabattaient contre le corps de l'oiseau, gestes répétés dans une seule séquence fluide, et je ne sais pourquoi, mais j'ai pensé à l'eau d'une rivière, à son courant puissant mais paisible, comme celui de la Saint-Maurice. Je veux dire que regardant la corneille amorcer son envol, il m'a semblé ressentir, pendant un instant presque trop bref pour que l'impression me soit consciente, le mouvement du monde, comme un affluent s'écoulant à travers les plumes de l'oiseau et par mon propre corps et, immobilisée soudain, au milieu du chemin de neige, j'ai cru que les éléments du territoire, auparavant dispersés au hasard tout autour (les arbres, les animaux, la maison, la grange, l'étable, et moi-même et la famille, tous couchés et endormis), avaient à cet instant retrouvé leur point d'origine, s'étaient rangés dans l'ordre qui leur avait été désigné, et j'en ai été envahie d'une quiétude béate. La corneille s'est envolée, a plané au-dessus de la terre, sans bruit, et a disparu au-delà, vers la forêt. J'ai perdu sa trace, mais j'avais l'impression de toujours entendre son cri

(plutôt mille reprises de ce cri, cette fois adouci, lent, se succédant sans interruption à l'intérieur de mon crâne).

Peut-être n'avais-je pas vu la lumière d'abord, seulement la corneille, et que c'est en suivant son vol que j'ai perçu la brèche au milieu des ombres. Je n'ai pas retenu la succession des choses. Je sais qu'avant tout, j'ai vu à mes pieds le seau que je tenais plus tôt, au quart enfoncé dans la neige, j'ai vu ma paume entrouverte, pendante, et je ne savais pas pourquoi j'avais ainsi lâché prise et j'ignorais de même pourquoi je me tenais seule, hors de la maison et ne me dirigeant nulle part, seulement là, aussi statique que tout le pays qui m'entourait, masse parmi les masses. Je restais immobile et je regardais la lumière, et elle s'est atténuée à mesure que, dans ma tête, décroissaient les cris de la corneille, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que des échos ténus. Au milieu du champ, là où le halo s'étiolait, j'ai vu un loup, ses quatre pattes fichées dans la neige fraîche, ses yeux fixés sur moi — un loup de petite taille, je me souviens l'avoir remarqué, mais dont la présence, à quelques pieds de moi, n'en était pas moins menaçante. J'ai ouvert la bouche pour hurler, mais le loup a fui dans la direction opposée à la mienne, révélant une silhouette derrière lui.

D'instinct, j'ai pensé que c'était notre mère décédée qui m'apparaissait, parce qu'on m'avait enseigné que les morts ne nous quittaient jamais véritablement, qu'ils veillaient sans arrêt sur nous, puisque la vie des hommes et des femmes de bonne volonté était éternelle. J'ai pensé que c'était elle qui nous revenait du Paradis en voyageuse solitaire, mais la femme qui était devant moi ne lui ressemblait pas (ne ressemblait, en fait, à aucune femme que j'avais pu rencontrer au cours de ma courte vie). Elle me regardait, une couronne de lumière flottant derrière sa nuque, le corps dissimulé sous des robes entrecroisées (bleues, blanches, ocre). Je ne sais combien de temps s'est écoulé avant que je ne pense à l'icône de la Vierge Marie qui surplombait le rez-de-chaussée de notre maison, dont j'aurais reconnu la figure aussi facilement que celles de mes frères et de ma sœur, puisque je portais mon regard sur elle chaque matin, lorsque je passais des chambres à l'étage à la cuisine, et le soir, lorsqu'agenouillée entre le poêle et la table à manger, sur les lattes rugueuses du parquet, je me récitais le Je vous salue Marie, ou du moins penchais la tête, joignais mes mains froides et me recueillis quelque part en moi-même où la mère de Dieu s'imprimait en filigrane de mes pensées. J'ai pensé à la Sainte Vierge, mais j'ai vu que la femme qui me faisait face avait quelque chose qui la distinguait de

l'image pieuse dans ma mémoire. J'ai regardé les yeux sombres, presque opaques, le nez, la bouche, j'ai regardé les mèches de cheveux noirs qui dépassaient du voile. J'ai regardé le visage et les mains posées de chaque côté du corps, j'ai regardé la peau brunie, et j'ai revu en pensée ces voyageurs indiens qu'auparavant j'avais entraperçus le long des routes, là où seulement nos chemins respectifs pouvaient se croiser. J'ai regardé la femme, ses atours augustes et ses traits d'Indienne, et, avant d'être soufflée par sa voix, je me suis demandée (la réflexion me paraît étrange, mais elle m'est venue à ce moment de façon naturelle) si je ne me trouvais pas, non pas devant la Vierge Marie, mère de Jésus, mais face à celle qui, dans la religion de ces gens que je n'avais toujours qu'entrevis, occupait une place semblable, comme une Mère supérieure, une matriarche. Et je me suis demandé si vraiment il nous fallait distinguer ces figures. Si, au Ciel, les saints, les anges ou les dieux se souciaient vraiment des noms que les hommes, sur la terre, choisissaient de leur donner les uns les autres.

Et puis je n'ai plus rien pensé, j'ai seulement su les choses. Elles s'éveillaient en moi, doucement, tout comme la voix, la voix qui parlait dans une langue qui n'était ni le français, ni l'anglais, ni le latin que j'entendais à la messe, une langue faite de mots longs, secs, qui s'entortillait comme la laine lorsque l'on tricote, les syllabes formant des mailles qui se succédaient dans une cadence harmonieuse, et je sentais les sons rouler sur ma langue, comme si je les prononçais à mesure qu'ils me parvenaient. Je n'aurais pas su ce que les mots voulaient dire, et pourtant leur sens s'inscrivait en moi. La femme me parlait. Elle me disait de ne pas avoir peur. Elle me disait que tout était à refaire. Elle me disait que nous avions creusé, ébranché, écorcé, mangé la terre, mâché les racines, avalé la pluie, bu la boue et la neige, et pourtant nos empreintes s'effaçaient des sols où nous les inscrivions, et pourtant les os de nos mères et nos pères, reposant sous le sol, s'effritaient et se perdaient parmi la poussière et le limon. J'écoutais. Elle me disait d'aller dans la forêt, d'avancer encore plus profondément dans les terres (tout était à refaire), qu'il y avait là-bas, tapie entre les ombres des conifères, une clairière où la neige était vierge du contact des hommes et des animaux, que je saurais la reconnaître parce que sa vision m'émouvrait aux larmes, fera frémir mon sang et mes humeurs, et il me faudrait m'y agenouiller, y prier, et me soumettre tout entière à elle. C'est ce qu'elle m'a dit. Me soumettre à sa parole et me laisser fondre dans la terre. Elle m'a dit qu'alors je serais la première d'entre toutes, m'a dit que je serais Ève, je serais Marie de Nazareth (elle a prononcé toute une série d'autres noms que je n'avais jamais entendus, mais je comprenais

qu'il s'agissait de noms de femmes). Que ce serait le début d'une ère nouvelle, belle, vraie. La femme m'a dit « Pars », et je suis partie.

Ce que j'ai fait. J'ai couru. Je ne sais plus si c'était vers le nord, vers l'est, vers l'ouest ou vers le sud. J'ai couru au travers des champs, j'ai couru sur des dizaines d'arpents jusqu'à me retrouver sous les arbres pesants de glace, et j'ai couru encore, parce que la forêt exerçait soudainement sur moi une attraction douloureuse, comme si chaque seconde passée à la lumière des terres nues me perçait la peau d'épingles acérées. Je courais, je me souviens que j'avançais difficilement, mes pieds se prenaient dans la neige, mes cheveux dans les branches, et le soleil se levait, je le sentais creuser les sommets des conifères, me brûler le dessus de la tête, mais je m'enfonçais dans l'obscurité, et on aurait dit que chaque pan d'ombre agissait sur ma peau comme une compresse froide, pénétrait entre les fibres de mon manteau pour calmer mes blessures. Je courais, les muscles de mes jambes m'élançaient, le souffle me manquait, mais je courais, j'ai couru je ne sais pas pour combien de milles, parce que les arbres se ressemblaient tous entre eux, parce que la neige partout avait la même blancheur inaltérée, parce les corneilles croassaient et les couleuvres sifflaient toutes de la même façon. Je me suis demandé si j'allais arriver à la rencontre du loup qui avait posé sur moi ses yeux jaunes, déjà tapi quelque part entre la végétation boréale. J'ai couru jusqu'à ne plus rien voir (je ne sais si c'était ma vision qui se rétrécissait, si c'était ma tête qui me faisait défaut, sonnée par la violence de mes mouvements, ou si j'avais atteint le point le plus creux de la forêt, là où il n'y a que les animaux et les fantômes, là où on ne sait plus si l'on est encore à l'air libre ou si l'on s'est enfoncé loin de la surface du monde), et je ne me souviens plus très bien lorsque ma course a cessé, mais je me souviens m'être demandée si la femme à la voix puissante m'avait piégée, m'avait envoyée mourir de froid et de faim loin de ma famille et de ma terre, mais je ne pouvais pas y croire, je ne voulais pas y croire, alors je me disais que j'avais échoué à la tâche qu'elle m'avait confiée, que je ne serais jamais la première de quoi que ce soit, et je crois qu'avant d'abandonner et de me coucher dans la neige et sous les branches, j'ai revu le visage livide de ma mère, et j'ai senti, je ne sais pas pourquoi, qu'elle était morte une seconde fois. Enfin je pense que j'ai prié.

*

Lac-Brûlé, 17 avril 1907

Ma Sœur,

Ce paquet que je vous destine renferme la correspondance reçue de Sœur Marguerite (qui, avec moi, signait toujours de son nom de baptême) entre mars 1906, mois de son arrivée à Louiseville, et janvier 1907, quelques semaines avant sa mort. Vous trouverez certaines de ses lettres toujours cachetées. Si j'ai écrit à ma sœur jusqu'à la fin, j'ai cessé de la lire depuis un moment.

Vous me parlez de inquiétudes (je reprends votre expression) dont Sœur Marguerite se serait trouvée affectée. Il est vrai que ma sœur a toujours été victime de sa grande sensibilité. Un rien pouvait la préoccuper pendant des jours. Je me souviens que ma mère, plus que quiconque, savait la ramener sur Terre. Suite à son décès, la constante agitation, la tendance à la divagation de Marcelle se sont accentuées. Je sentais que grandissait en elle une folie dont la nature nous échappait. C'est assurément cette folie, poussée à un nouvel extrême, qui a causé, l'hiver dernier, sa fuite inexplicable de la maison familiale. Nous ne l'avons retrouvée que deux jours plus tard, perdue en forêt, presque morte de froid.

Les jours suivants ont été éprouvants, autant pour elle que pour nous qui restions à son chevet. Dans sa fièvre, elle nous adressait des paroles insensées, quand elle ne laissait pas simplement échapper des sons rauques et discordants, comme si elle parlait un langage qui n'existait pas. Son état nous effrayait, d'autant plus que sa confusion a perduré, même à mesure qu'elle recouvrait une certaine stabilité. Elle parlait sans cesse d'une figure fantomatique venue à elle au matin de sa disparition. Elle disait souvent qu'il s'agissait de la Sainte Vierge ; à d'autres moments, elle décrivait une déesse à moitié indienne, à moitié louve, enveloppée de lumière. Peut-être avons-nous cru pour un instant voir dans son état l'empreinte du Démon (je crois que mon père est resté convaincu jusqu'à la fin de l'hypothèse d'une possession). Mais je connaissais ma sœur. Nous étions depuis l'enfance très proches. Ayant depuis longtemps saisi son caractère instable, je cherchais à rester près d'elle, à prendre soin d'elle, à la protéger, plus que je ne le faisais avec mes autres frères et sœur. Je comprenais pour cette raison que cette crise nouvelle qui l'affectait ne pouvait que constituer le point culminant de sa maladie de l'esprit depuis longtemps en dormance.

Peu importe la fermeté des liens qui unissent une famille comme la nôtre, les moyens, en nos communautés reculées, restent limités, et ceux qui s'y enracinent avec peine et misère ne peuvent souvent se permettre de soutenir les éléments plus faibles. Il vous faut comprendre, en outre, que le déséquilibre dont souffrait ma sœur, plus que la pitié, suscitait la méfiance, que ce soit au village ou entre les murs mêmes de notre maison. Notre plus jeune frère, lors des derniers jours de Marcelle à Lac-Brûlé, refusait encore de se trouver en sa présence. Les autres ne la côtoyait qu'avec une réticence apparente. Sa place n'était plus parmi nous.

J'ai parlé à mon père du couvent de Louiseville. J'ai dit qu'une vie régulée, loin de Lac-Brûlé, contribuerait à tempérer sa folie, qu'un quotidien consacré à la prière et à l'adoration du Seigneur pourrait chasser sa désillusion et calmer son agitation. Mère Séraphine (que je connaissais, ayant fait mon insertion pastorale à Louiseville) a été mise au courant des affections de ma sœur, et elle l'a, à ma demande, accueillie de bonne grâce. J'ai initié entre Marcelle et moi une correspondance. Je croyais qu'une communication régulière me permettrait, même à distance, de guider ma sœur jusqu'à l'apaisement. Il m'apparaît limpide aujourd'hui que Marcelle avait besoin de soins particuliers, qu'elle aurait bénéficié d'être confiée aux Sœurs de la Charité, à Québec. Peut-être le savais-je déjà alors. Je ne pouvais pourtant me résoudre à imaginer ma sœur perdue parmi les aliénés, loin de cette région qu'elle aimait. J'ai l'impression que sa mort aurait pu être évitée, si j'avais eu l'humilité de voir que je ne pouvais ni contrôler, ni enrayer seul sa maladie. J'ai agi par présomption, et c'est une faute que je tenterai pour toujours d'expier.

Les dernières lettres que j'ai lues sont datées de la fin de l'année dernière. Les propos qu'y tenait ma sœur me troublaient. J'essayais en vain de la ramener vers la prière, de la persuader de mettre sa confiance entre les mains de Dieu, de ses Sœurs, de se concentrer sur les tâches quotidiennes, mais je voyais qu'elle était reprise des extravagances qui l'avaient déjà affectée à Lac-Brûlé, et qui avait failli lui causer la mort, loin de la maison. J'ai cru que l'isoler dans ses propres divagations lui en ferait voir l'incohérence, ou alors que, sans reconnaissance du monde extérieur, elles s'évanouiraient paisiblement en elle. J'ai eu tort.

Le courage me manque pour lire ses dernières lettres. Ce serait de toute façon inutile. Ce que je sais, c'est que sa mort est un rappel que Dieu est seul maître de nos existences, qu'il nous faut être attentifs à Sa volonté, et nous y plier sans compromis, sans tenter de modifier le

cours du monde. Nous resterons pour toujours impuissants, et il est faux et arrogant de croire qu'il peut en être autrement. Je vous prie à présent d'accepter cette lettre comme un gage de mes fautes avouées, comme une demande de pardon, à Marcelle, au Seigneur, et à vous. Je regarde vers l'avant, je travaille dur pour ma paroisse, pour ma patrie, et je retrouve dans mon humble mission un peu de paix et de sérénité. Vous en ferez, je le souhaite, de même.

Soyez bénie,

Anatole Doyon

Il me faut parler d'une chose.

Tout est arrivé vite. C'était le soir, un mercredi, je crois. Les jours se répétaient presque sans variation — même soleil brûlant perché au-dessus des terres, miroitant d'un même éclat vaporeux à la surface du lac artificiel, même grondement de machinerie se déversant sur le quartier depuis les chantiers plus haut sur la colline, tandis que se poursuivait, invisibles aux habitants au-deçà, le méthodique ravalement du paysage. Décor que je connaissais par cœur, ambiance sonore que je ne remarquais presque plus, tant elle m'était devenue aussi familière que ne me l'aurait été, à Montréal, celle du trafic sur les artères principales, de la voix des voisins à travers les murs de plâtre d'un appartement. J'ai écrit que c'était le soir. Esther et moi étions assises au salon. Étienne s'était levé une demi-heure plus tôt, s'était excusé — avait parlé d'une semaine chargée, de sa journée du lendemain qui le serait tout autant — et était monté à l'étage. Je lui avais trouvé les traits émaciés, la démarche pesante. Le mois de juillet s'était terminé. Même mon frère savait qu'il ne restait plus de l'été que le dernier droit. Que l'imminence de la réclusion hivernale viendrait, dès les premiers jours de septembre, contaminer les dernières semaines de chaleur et en parasiter les pensées heureuses.

Nous étions restées seules avec la télé ouverte et l'air climatisé sifflant depuis la cuisine. Les stores étaient fermés. Je sentais un frisson monter le long de mon mollet, et je me souviens avoir pensé au fait qu'il était absurde d'ainsi contrecarrer la canicule en rendant l'air intérieur aussi artificiellement glacial — absurde d'autant forcer les extrêmes. Je me suis demandé si Esther ressentait le même inconfort, et j'ai risqué un regard de biais vers sa jambe gauche découverte, croisée par-dessus la droite, en ai scruté la peau pour voir le hérissément du duvet.

Je ne pourrais dire comment les choses se sont succédé — je sais que nos yeux se sont croisés, que j'ai rougi à la pensée qu'elle m'avait surprise à la détailler inconsidérément, et j'ai ouvert la bouche sans pourtant avoir en tête quoi que ce soit à dire. Je ne sais pas qui d'elle ou

de moi a d'abord incliné le torse vers l'autre, je ne sais pas si j'ai senti sa main contre la peau de mon cou, se glissant entre mes cheveux jusqu'à toucher ma nuque, avant que ses lèvres ne se courbent contre les miennes, que ne s'y imprime la tiédeur de ses expirations, la saveur acidulée de son baume à lèvres — je sais que je me suis penchée sur elle sans réfléchir, puisque de toute façon trop étourdie par les sensations qui m'assaillaient pour voir clair, que je n'ai pu que remarquer du bout de mes doigts tremblants les saillies qui jalonnaient la chair grelottante de sa cuisse, que toucher sur ses clavicules le métal tiède de la chaînette qui retenaient la médaille de Notre Dame de Guadalupe, avant qu'Esther n'interrompe le rapprochement, se redresse sur le divan et pose sur moi ses pupilles noires, dilatées mais vides. Mes lèvres étaient restées entrouvertes, comme toujours en attente de la parole qui précédemment ne m'était pas venue. Esther s'est levée. Je ne me suis pas retournée, n'ai fait qu'écouter ses pas claquer alors qu'elle montait à l'étage

Nous n'en avons jamais parlé. Je sais que le moment a existé. Je n'arrive pas tout à fait à en extraire le sens, mais je sais que c'est arrivé.

*

Étienne avait cherché à être seul avec moi. Profitant de l'immobilisme d'un samedi après-midi, il m'avait emmenée hors du quartier. L'idée était d'aller recharger les deux bonbonnes de métal rouillé qui contenaient le propane nécessaire à chauffer son barbecue et que son abus estival de viande rouge, à ses dires, empêchait de faire durer beaucoup plus tard que les vacances de la construction. Nous les avons rangées dans le coffre du VUS. La quincaillerie se trouvait à l'extérieur du quartier, près du centre-ville — une sorte de centre-commercial à ciel ouvert s'étant aménagé presque instantanément aux confluent d'agglomérations semblables, suivant l'enracinement des citoyens et les conclusions d'études de marché. Étienne a conduit la voiture au travers de la forêt, le long du chemin de campagne jusqu'à rejoindre un boulevard coincé entre deux échangeurs autoroutiers. Aux intersections, entre les tuyaux d'échappement des voitures freinées par les feux rouges, il m'arrivait de voir l'air chaud et chargé d'émanations pétrolifères se troubler, conférer aux passants qui se glissaient au milieu de l'embouteillage des allures spectrales.

De chaque côté de la voie double qui formait le boulevard se déclinèrent des stationnements aux trois quarts bondés. À leurs extrémités s'élevaient les structures titaniques et rectangulaires des magasins, parant le soleil aux clients qui s'agglutinaient à leurs abords. Sur le siège passager, sollicitée de toute part, je me suis mise à penser à Tenochtitlán, la capitale de l'empire aztèque — rebaptisée Mexico après que les ravages des troupes des Espagnols n'en firent la reconstruction —, à ces images que j'avais vues se décliner sur l'écran de l'ordinateur, où l'on avait représenté paysans, commerçants et nobles se pressant autour des pyramides de pierres, entre les cours d'eau et les plantations, sous un ciel azur — c'était dans cette métropole qu'avait grandi Juan Diego Cuauhtlatoatzin, et je me disais, alors qu'Étienne manœuvrait entre la circulation dense, que les dissemblances étaient moindres par rapport à la ville où j'avais moi-même passé mon adolescence, sous les façades des centres commerciaux et des mégas-entrepôts, traînant comme les autres mon lot de sacs de plastique d'un tintement de caisse enregistreuse à un autre, si ce n'était que les sacrifices nécessaires à la gloire de l'empire nord-américain, s'ils avaient pu être aussi sanglants que ceux qu'avaient perpétrés il y a des siècles les prêtres aztèques au nom du dieu-soleil, n'avaient jamais été exécutés sous mes yeux, mais à une époque lointaine que l'on ne m'évoquait jamais, ou alors dans des pays de misère dont on ne m'avait pas appris les noms. La violence était restée sous-jacente, quelque part dans les souterrains, continuant d'alimenter les racines de ce qui, à la surface des stationnements, fleurissait été comme hiver.

La voiture rangée entre deux autres véhicules à la carrosserie au moins aussi imposante et chatoyante que la nôtre, nous avons chacun empoigné une des bonbonnes de gaz. La poignée de métal était coupante contre ma paume. Nous avons traversé le stationnement, entre les paniers que poussaient les couples ou les familles et dont les roulettes se prenaient sans cesse dans les crevasses et les lézardes de la surface asphaltée, récente — je le voyais à sa teinte, noire comme une flaque de goudron — mais déjà éprouvée par ses premiers hivers. Je regardais les fronts, les épaules, les bras suintants, les dos arqués sous l'effort. J'ai déposé mon fardeau près de l'enseigne de la quincaillerie, où des clients attendaient en file indienne devant un employé reconnaissable à son polo jaune qui se chargeait de fixer les tuyaux aux embouchures des récipients et de tourner les valves. Le gaz sifflait en voyageant d'un réservoir à l'autre, mais je n'aurais su dire s'il fallait lier l'odeur de combustible qui flottait au-dessus de nos têtes aux transactions de carburant, aux moteurs à explosion qui tournaient par centaines ou aux

émanations qu'exsudaient les peaux dénudées. Nous avons rejoint la file. Au milieu des autres citoyens en attente, perdue entre les autres corps luisants, mon statut d'étrangère aurait passé inaperçu à un observateur extérieur.

J'étais face à Étienne. J'ai vu mon reflet dédoublé dans ses lunettes de soleil. Des mèches de mes cheveux gorgés de sueur serpentaient contre mes joues. Je les ai rabattues derrière mes oreilles et, d'une main libre, j'ai secoué l'arrière de mon t-shirt, qui se collait à mon dos humide.

Étienne a parlé en détournant la tête. « Je me demandais si tu avais des plans pour ce mois-ci. » La question m'a prise de court — pas autant dans ce qu'elle voulait signifier que par le contexte de son expression, en plein épice de l'activité banlieusarde, sous un soleil trop suffocant pour gaspiller sa salive en phrases creuses. « Qu'est-ce que tu veux dire? » Il a retiré ses lunettes, a frotté ses yeux avec la paume de sa main, passé ses doigts dans ses cheveux courts. « Je m'excuse de te dire ça. Si ça tenait juste à moi, on te garderait à la maison jusqu'à l'automne. C'est Esther, je pense qu'elle va pas bien. » J'ai cru un instant qu'il avait finalement vu ce que j'avais vu, qu'il savait pour les fuites nocturnes de sa femme, pour les petits animaux éviscérés qu'elle enterrait dans son jardin, pour le costume de cheerleader qui se trouvait évacué de l'obscurité de leur placard pour goûter à la lumière de la lune — puis j'ai cru qu'il avait appris pour le baiser que j'avais échangé avec sa femme, dans la maison où il m'avait recueillie sans compter peu avant le solstice, et je me suis rendue compte que, dans mon désir d'enfouir le moment hors de portée de ma conscience, je n'avais jamais pris le temps de considérer le geste pour l'infidélité qu'il constituait. Je suis restée une seconde ou deux à macérer dans une panique aiguë jusqu'à ce que je remarque l'expression d'Étienne, plus près de l'agacement que du véritable trouble, et je me suis contentée de le regarder sans répondre.

Il cherchait ses mots, trépidait sur lui-même alors que nous gravissions la file de clients, une avancée marquée à chaque pas le bruit des bonbonnes, que l'on soulevait puis déposait rudement contre le sol. « Je la trouve distante, dernièrement. Triste. J'ai lu quelque chose sur Internet, hier soir, à propos de la dépression prénatale. Il paraît que c'est quelque chose de commun. » Nous avons atteint le bout de la file. L'employé — je me suis rendu compte que c'était un adolescent de quinze ou seize ans, aux bras gonflés mais au visage juvénile, sans doute affecté à son premier emploi d'été — a saisi sans effort les deux bonbonnes, une dans chaque main. Le sifflement signifiant le transport du propane a investi le silence entre nous,

jusqu'à ce qu'Étienne reprenne : « J'ai pensé que ça nous ferait du bien de partir en vacances. De changer d'ambiance. Pour elle, surtout. Partir juste nous deux. Rien de trop compliqué, aller dans le Sud une semaine ou deux. Je lui en ai pas encore parlé, mais ça lui ferait sûrement plaisir. — Je comprends. C'est une bonne idée. »

Il a attendu que nous soyons de retour dans le VUS, assis confortablement dans les sièges de cuir, les bouches d'air climatisé braquées sur nos visages, avant de conclure. « Ce que je voulais dire, c'est que tu devras peut-être te trouver quelque part où aller. Je pense qu'il serait peut-être mieux pour le moment qu'on se retrouve juste elle et moi. » Il a dû comprendre mon silence comme une protestation. « Je sais que j'aurais dû t'en parler plus tôt. Évidemment, je te mettrai pas à la rue. C'est une demande que je te fais. » Il était évident que ce monologue morcelé constituait la raison véritable de notre virage en territoire commercial, comme s'il avait fallu s'éloigner du quartier pour aborder le sujet, du sol où se trouvaient les fondations pour en admettre les failles. Étienne voyait — mais sans en mesurer la portée — qu'Esther échappait à son contrôle, se faufilait hors des murs de briques rouges comme une eau vive qui aurait suffisamment palpité contre un barrage pour en forcer les interstices. Et il y avait l'enfant qu'elle portait, qui allait naître sur leur terre nouvelle, ne connaîtrait d'abord que sa chaleur et sa froideur successive, que sa friabilité et son odeur distinctives, comme s'il s'agissait de la seule terre qui existait au monde — rien n'importait plus que de s'assurer qu'elle soit plane, assez dense pour supporter le poids d'un corps supplémentaire, et sans la moindre brèche où il pourrait disparaître. Étienne pouvait dissimuler son désarroi en s'appuyant sur des syndromes répertoriés, fantasmer sur un voyage dans le sud qui serait salvateur, je voyais quand même ses mains trembler, j'entendais sa voix hésiter, et brusquement j'ai eu peur pour lui — je n'avais jamais ressenti pour mon frère de sentiment pareil, jamais senti que la trajectoire qu'il choisirait, peu importe ses inclinaisons, pourrait finir par bifurquer, tant l'emprise qu'il avait sur son parcours semblait indéfectible. J'aurais voulu faire quelque chose, le prévenir des dangers que je percevais se glisser jusqu'à sa maison depuis ses angles morts, mais je n'ai eu pour le rassurer que l'impulsion d'un mensonge superficiel. « En fait, je voulais justement t'en parler. J'avais déjà prévu rentrer à Montréal dans deux semaines. J'ai des trucs à faire à l'Université de toute façon. T'en fais pas. »

Nous avons traversé le boulevard. Sur la route bordée par des champs inoccupés, nous avons passé la maison qui seule se dressait au milieu des champs. Je me rappelais qu'à mon premier passage, au printemps, elle m'avait paru sinistre, abandonnée — mais l'été avait redonné aux deux grands arbres qui la cernaient leur feuillage touffu, avait densifié la pelouse au-devant, rendant la vue presque vivante. À moins, comme l'avait prévu Étienne, que s'était déjà entamée la lente transformation des terres désertes en aires habitables, et que la domestication amorcée dégageait le paysage de sa torpeur originelle et sauvage. Le VUS a pris le virage boisé et je me suis surprise à chercher par la fenêtre du côté passager, entre les arbres serrés les uns contre les autres, le lit d'un ruisseau qui aurait pu être celui de l'escapade de notre enfance, qui selon Étienne devait passer tout près de ce milieu qu'il avait désigné comme le sien, couler à même son sol désormais familier. Mais à mesure que je scrutais l'obscurité de la forêt et que ses perspectives se dérobaient à ma vision, je devenais convaincue qu'Étienne avait menti, sans savoir d'où me venait la certitude.

Étienne conduisait lentement, étirant la distance qu'il nous restait à parcourir avant de rejoindre notre point de départ. Il avait une dernière chose à me demander. « Tu passes souvent du temps avec Esther. Elle a mentionné quelque chose qui ne va pas ? » Ma réponse a été presque trop immédiate pour être réfléchie. « Non. » La voiture a émergé de la forêt, contourné le lac. J'ai entendu depuis le coffre arrière les bonbonnes tinter l'une contre l'autre. Nous atteignons le rond-point lorsque je me suis risquée : « Et Esther, elle t'a déjà parlé de moi ? » Pour atténuer ma formulation maladroite, j'ai ajouté : « Je veux dire, l'as-tu déjà entendu critiquer ma présence chez vous ? Dire que je suis de trop ? » Étienne, cette fois, a souri franchement, soulagé, peut-être, de retrouver le rôle de celui qui d'abord détient les réponses, plus qu'il ne pose les questions. « Non. Je pense qu'elle t'aime bien. » Le VUS s'est engagé dans l'entrée et il a coupé le moteur. On entendait rire les enfants des voisins, qui, en maillots de bain devant leur maison, s'amusaient à se jeter à tour de rôle dans la cascade d'un arroseur automatique. « Par contre, elle trouve que tu parles pas beaucoup. Que tu es un peu mystérieuse. »

*

Quand je me remémore le moment vécu avec Esther — et je m'efforce de limiter les occasions —, c'est souvent la sensation de sa main sur mon cou qui me revient d'abord, plus

que le goût de sa salive, plus que le contact de ses lèvres, plus que ma propre prise sur son corps. J'aime penser qu'Esther ne communiquait — ne communiait — vraiment avec les choses du monde que par le toucher, comme elle le faisait en labourant de ses doigts la terre de son jardin, comme elle le faisait en effleurant de sa paume la surface de son ventre — la membrane derrière laquelle germait l'embryon de sa fille. J'essaie de me dire que si elle s'était ainsi rapprochée de moi, c'est qu'elle avait de la même façon voulu saisir l'essence de ce que j'étais par son action tactile. Je préfère penser ainsi que de céder aux impulsions qui me laissent croire qu'elle ne faisait que vérifier la fragilité de mes vertèbres cervicales, tentée de faire de moi sa nouvelle proie, une carcasse supplémentaire qui irait rejoindre celles qu'elle enterrait entre les légumes du potager.

D'entre tous, je préfère ne pas y réfléchir du tout. Pour cette raison, je ne dirai rien d'autre à ce sujet.

Nous étions le couple alpha de notre meute exclusive. Immanquablement nous nous retrouvions à la tombée de la nuit, comme soumis à la force d'attraction de la lune et des étoiles, pour accomplir notre veille anonyme, alors qu'autour se terraient, silencieuses, les créatures de la lumière. Moi qui avais cru ma solitude naturelle, je découvrais que je n'avais jamais voyagé que vers son inéluctable fin. Mon pèlerinage avait comblé mes lacunes ataviques, m'avait fait rejoindre le point, loin du lieu de mon apparition, où s'était présenté à moi l'existence qui enfin me seyait, sous la forme d'une toute entière dévotion à autre que moi-même. Nous étions le couple alpha et je ne recherchais plus rien d'autre que sa présence auprès de moi.

Nous nous étions trouvés et je l'avais conduite en haut de la colline, jusqu'aux terrains inhabités où l'on élevait les structures de terriers en devenir. Réfugiés derrière les cloisons de bois et de toile, nous nous étions posés face à face sur le carré de terre sèche et d'herbes disséminées qu'elles circonscrivaient. C'était la première nuit et nous nous trouvions à l'abri de tout. Nous nous sommes parlé sans ambages — déjà nous nous étions reconnus, mis au diapason de vibrations communes, comme les membres d'espèces convergentes. Elle était anxieuse d'apprendre, de se dégager de ce qui dans sa forêt lui était pesant, la restreignait dans une existence en deçà des possibilités qu'elle se plaisait à envisager, lorsque, la tête tournée vers les limites de ses espaces intimes ou encore penchée vers le sol à ses pieds, elle devinait, loin de la surface des choses, les mouvements à peine perceptibles qui en influaient le cours et le devenir. Elle avait attendu longtemps et demandait désormais à connaître.

J'avais beaucoup à lui dire. Nous avions des nuits et des nuits de silence à y consacrer.

Mon impulsion avait été de lui apprendre d'abord les rudiments de la chasse, jugeant que c'était ce qu'il, à ma venue au monde dans la lumière, m'avait été transmis de plus essentiel. Je lui avais parlé de la prédation comme d'un processus angulaire dans la cohésion

du monde, le segment précis d'une mécanique plus vaste — segment qui restait tout ce que je connaissais, tout ce qu'il m'avait fallu connaître pour survivre. Elle m'écoutait.

Nous investissions la grande clairière, où ma forêt s'éclipsait pour faire place à la sienne. Nous approchions de la lisière, et je lui décrivais les herbacés, les plantes, les arbres que je savais reconnaître par leurs odeurs, par la structure de leurs tissus, repères qui m'avaient guidé toute mon existence dans l'obscurité des bois. Je découvrais qu'elle aussi possédait tout un savoir floristique, qu'elle arrivait à apposer aux organismes noms et fonctions selon la disposition de leurs tiges, la forme des bulbes, l'esquisse des limbes ou des folioles, et nous passions des nuits à échanger sur nos perceptions mutuelles — elle parlait avec élan d'un petit espace cultivé bien à elle, où elle se plaisait à entretenir les fruits, les cosses, les gousses que produisaient ses plantes potagères, et j'étais fasciné par la maîtrise que possédaient les créatures de son espèce du développement des végétaux de leur forêt. Elle, plutôt, était intéressée par l'intelligence sensorielle que je lui inculquais, parlait avec envie d'acquérir la capacité de se jeter sur les sentiers et de s'orienter, comme je l'avais fait, grâce à l'unique acuité de ses capacités extravisuelles. Elle regardait en direction de ma forêt. Je ne savais pas ce qu'elle tentait d'y distinguer. Nous n'y entrions jamais. Elle n'en faisait pas la demande.

Dans les hautes herbes, nous n'étions plus que silhouettes mates, guettant autour les petits animaux qui à leur passage faisait frémir la végétation. Je lui avais enseigné la patience et l'observation, la façon adéquate d'accumuler sa force musculaire pour mieux en user aux moments opportuns de l'affrontement, alors que les mouvements de la proie épuisée se disloquaient et qu'elle s'inclinait face à l'issue fatale de la chorégraphie. À notre premier épisode prédateur, nous avons poursuivi un lièvre sur la plaine. Je menais l'offensive, elle me suivait dans l'ombre, imitant selon ses capacités le rythme et les postures que j'adoptais dans mes déplacements. J'entendais derrière moi sa respiration retenue, ses exclamations étouffées — bien vite cependant, usée à la pratique, elle allait se faire aussi effacée que je l'étais moi-même. La bête avait tenté de nous fuir en s'engageant sur le sentier rocailleux, détalant en direction de la côte. Son pelage, réfléchissant la lumière de la lune, avait fugitivement palpité dans la nuit. Propulsé par mes pattes de derrière, j'avais facilement freiné du bout de la patte son échappée. La traque n'avait duré que quelques secondes.

Elle m'avait regardé planter mes crocs dans l'animal encore furieux, mordre le ventre jusqu'à atteindre les organes vitaux, puis arracher méthodiquement des lambeaux de chair, et lorsque je m'étais distancé de la carcasse pour la laisser à son tour profiter de la proie offerte, elle s'était penchée sur le corps, avait relevé ses manches longues et touché du bout de ses doigts la portion intacte de l'abdomen, puis le pourtour de la plaie — là où mes canines avaient rompu l'épiderme —, les entrailles découvertes, le sang frais. Ses gestes étaient lents mais assurés. Elle s'était redressée, avait tendu ses deux bras devant son torse, regardé ses mains rougies. Elle souriait, conservait la posture, debout sur le sentier, la tête haute — atrocement vulnérable, me clamait mon instinct, mais je n'ai pas réagi. Puis elle s'était assise sur le sol, m'avait laissé seul dévorer la chair.

*

Nous étions une seule et même meute, mais nous demeurions à maints niveaux dissemblables. Elle me disait que ses besoins étaient comblés autrement, suivant le cours de sa vie diurne, que son corps se reposait pour subsister sur des systèmes qui me seraient incompréhensibles. Que si peu à peu elle s'adaptait aux pratiques de la prédation, elle trouvait dans ces comportements sauvages que je lui dictais contentement autre que le mien — loin de m'émuler, elle utilisait mes apprentissages pour mieux se transformer elle-même. Peu à peu elle s'arrachait à sa propre forêt, mais, je le remarquais, sans se nouer à la mienne, demeurant déracinée. Elle trouvait congruité dans l'état de flottement.

Sachant qu'elle ne cherchait pas dans la chasse le soulagement de sa faim, il m'était impossible de comprendre la satisfaction qu'elle y trouvait. Ce que je savais, c'était que le rôle de la prédatrice lui sied à la perfection. Elle absorbait les méthodes que je lui enseignais avec facilité, si bien qu'elle avait pris peu à peu les devants dans nos quêtes de gibiers. L'ordre des choses avait basculé une nuit où, recourbés à l'ombre des grandes façades, en voie de quitter le segment de la colline occupé par les terriers et cerné de larges sentiers, nous avions repéré, tout juste en aval de notre parcours, l'ombre d'un félin au pas leste. Nous ne nous étions jamais attardés à ce type de proie, n'avions jamais été actifs ailleurs que sur les terres désertes, là où je nous savais à l'abri d'éventuelles réactions hostiles de la part des autres créatures de son espèce. Elle m'avait touché de sa main, avait posé ses yeux noirs dans les miens. Nous avions surgi de l'obscurité. Ma mâchoire avait claqué dans le vide — le félin s'était tiré de justesse

d'une morsure fatale, mais elle se trouvait au bon endroit, le ventre contre le sol, et s'était saisi du cou de l'animal. J'avais entendu, sourd mais distinct, le craquement des vertèbres, puis le souffle de ma comparse se relâchant. J'avais saisi la carcasse entre mes dents. Nous sommes montés jusqu'à nous retrouver réfugiés dans la cavité d'un des terriers inachevés. Elle s'était posée à mes côtés pendant que je grugeais le pourtour des os, glissant ses doigts entre mes poils, du creux de ma nuque jusqu'à mes oreilles, chatouillant mon épiderme. La sensation était douce.

J'avais voulu charrier le cadavre désarticulé en bordure de la forêt, pour éviter qu'il ne révèle au matin notre présence carnassière. Elle avait insisté pour s'en charger — disait qu'elle avait en tête autre chose. Elle avait saisi le corps, l'avait déposé dans le creux de son bras, qu'elle tenait replié contre sa poitrine. La tête inerte de l'animal reposait dans sa paume. Nous étions redescendus ensemble, suivant le sentier. Le ciel commençait à s'éclaircir. Des cirrus se détachaient de la voûte à mesure que l'horizon se teintait de bleu clair. Nous nous sommes séparés. La nuit suivante, elle m'a entraîné derrière les cèdres taillés qui bordaient son terrier, là où nous nous étions à l'origine retrouvés. Le petit étang, au milieu de la clairière, miroitait de la même lumière volatile que la première nuit. Elle m'a indiqué l'espace à l'extrémité du terrain où se déployaient, serrés les uns contre les autres, les plantes qu'elle désignait comme siennes. Je me suis avancé et j'ai approché mon museau du sol jusqu'à frôler la terre. Le mélange d'odeurs était complexe, mais je discernais, mêlée aux parfums des végétaux ainsi qu'aux microorganismes et aux minéraux métissés qui naturellement constituaient l'humus, les empreintes d'une putréfaction progressive — le signe de la reproduction souterraine de bactéries, du développement de champignons qui grugeaient peu à peu les tissus organiques de la victime de notre précédente veille, reposant, invisible, entre les rhizomes et les racines des végétaux potagers.

Le rituel était instauré, et nos traques nocturnes s'étaient faites à ses prémisses. Je n'en saisissais pas la fonction et n'y comptais pas. Mon rôle était défini et je l'acceptais tacitement. Je lui avais transmis comme je pouvais le savoir infus de ma forêt, l'avais dirigé vers une conscience nouvelle du monde — désormais je dépendais de ses choix, des errances qu'elle nous destinait. Le territoire de nos déambulations s'était déplacé : elle ne désirait plus que chasser à l'intérieur de ses terres, au milieu même du repos des créatures, où les halos disposés

en rangée le long des voies sans cesse faisaient lutte à l'obscurité. Le registre de nos proies se circonscrivait : félins gras, petits canidés dociles, oiseaux détritviores, éventuels rodentiens égarés, fouinant autour des terriers. Sa facilité à se mouvoir jusqu'aux moindres recoins de sa forêt, à maîtriser les obstacles qui m'avaient auparavant rebuté contribuait à compenser pour la plus grande dissémination du gibier. Grâce à elle, nous nous introduisions derrière les remparts, saisissions furtivement les bêtes au repos. C'est là, sur les terrains d'herbe touffue que l'on se dissimulait aux regards extérieurs, que nous trouvions nos proies les plus gratifiantes, par leur taille et la richesse de leur chair — j'étais attiré par la seconde qualité, mais c'est la première qui la réjouissait. Quand approchait le lever du jour, avant de me réfugier dans l'espace réduit et humide où je retrouvais le réconfort de l'obscurité, je la suivais au pas jusqu'au sentier circulaire où se trouvait son propre refuge. Alors je la regardais s'agenouiller pour répéter toujours la même opération — creuser patiemment la terre et enfouir ce qui restait de l'animal qui cette nuit était tombé sous nos griffes.

Je lui faisais confiance. Il m'avait fallu réprimer les appels à la prudence qui sans cesse, au plus profond de nos nuits, alors que d'une cache à l'autre nous évoluions à portée des regards, faisaient bondir la pulsation de mes ventricules cardiaques, agitaient mon corps en entier de tressaillements nerveux, m'exhortait même à me retrancher dans la pénombre de ma forêt, où mon corps saurait s'adapter à l'inattendu, quel qu'il soit. J'étais conscient du danger, j'en acceptais l'éventualité. Je tentais de l'appivoiser. Mon impulsion de survie devait se subordonner aux besoins de la meute — et je suivrais ses traces même s'il me fallait risquer les heurts d'une confrontation. Elle percevait ma nervosité — me disait pour me rassurer qu'elle connaissait son espèce, et que pour protéger notre meute, il suffisait de dissimuler nos motivations en faisant croire aux gestes désorganisés d'un animal inconscient. Ainsi elle insistait pour semer le désordre plus que nécessaire — arrachait parfois feuilles, pétales ou tiges entières aux plantes qu'on retrouvait au pied des sentiers, maltraitait les objets divers qui s'amoncelaient sur le territoire. Je voyais qu'elle éprouvait un plaisir à agir de la sorte, brisant le silence que nous observions habituellement pendant la chasse pour laisser échapper cris et rires vite étouffés. Je l'imitais.

Il est vrai qu'elle me changeait au moins autant que je l'avais moi-même changée. Je sentais, le long de mon squelette, se distordre le parcours des signaux électriques qui, depuis

mes récepteurs sensoriels se faufilaient jusqu'à mon cerveau — mon appréhension du monde physique se modifiait, mes actions qui jusqu'alors n'avaient qu'à se superposer aux impératifs de mes besoins immédiats se complexifiaient.

*

Au coucher du soleil, avant de la retrouver, j'avais repris l'habitude de chasser pour moi-même, comme à l'époque de ma solitude. Je cherchais dans les environs de l'étang de quoi emplir mon estomac et raviver mes réflexes. Ce préambule aux nuits de la meute était devenu nécessaire : le reste du temps d'obscurité était certes consacré à de semblables activités prédatrices, mais qui n'avaient plus rien à voir avec moi ni avec les prescriptions de mes instincts — rien à voir avec une quête d'équilibre. Ce qu'à l'inverse notre meute insufflait à cette forêt nouvelle, nuit par nuit, proie par proie, tenait du chaos — cette façon d'en forcer les frontières, d'en perturber la chaîne alimentaire, d'en dérégler la préalable syntonie. Un chaos dont je me savais l'unique origine : sans l'apparition de la lumière dans ma forêt, sans mon long voyage vers la source de ce feu à l'horizon, jamais mon savoir inné ne l'aurait atteinte, elle — et jamais elle n'aurait pu mener sa forêt jusqu'à la transfiguration que nous lui imposions en catimini.

Nous avions à une occasion suspendu nos coutumes et étions retournés à la hauteur de la grande clairière. Elle souhaitait me montrer quelque chose. Presque tout le jour avait été agité de violentes vibrations qui avaient voyagé, lourdes fréquences perturbant mon repos, jusqu'à mon abri. Aux abords de la clairière, un pan d'espace boisé avait été rasé. Nous avons regardé les résidus de pins, de bouleaux, de frênes entassés de façon désordonnée, leurs racines mêlées de terre pendantes dans l'espace, les crevasses qui marquaient l'expulsion des souches. Ne restait devant nous qu'une trouée inégale. Le sol sous mes pattes y était sec, friable. Ma forêt était peu à peu rongée par celle qui la suivait. On abattait ses fondations pour mieux laisser la lumière gagner du terrain. C'était par cette action qu'elle avait fini par pouvoir m'atteindre, élancée entre la dense formation des feuillus et des conifères. Debout face à la terre en défriche, je comprenais que le travail acharné des créatures, qui dès ma première incursion sur leur sol m'avait été révélé, était la directe cause de ma venue au monde. Il avait fallu que cette forêt creuse jusqu'à moi pour que moi-même je vienne jusqu'à elle — qu'elle

perturbe l'équilibre de mon milieu natal pour qu'à mon tour j'y apporte du désordre. Ces créatures de la lumière et moi-même faisons partie d'un même cycle.

J'avais dû fermer les yeux pour me recentrer, puisqu'il me semblait brusquement dériver, comme si mon cerveau se déréglaît, comme si mes perceptions me déjouaient — j'avais perdu un instant la conscience du monde, ne voyais plus où ma forêt s'arrêtait et où celle-ci commençait, ne pouvait plus dire dans quelles directions se déployaient le connu et l'inconnu. Jusqu'à moi convergeait un tissu enchevêtré d'odeurs et de sensations, comme une rémanence de tout ce qu'il m'avait été donné d'absorber au cours de mon existence, après et avant mon arrivée à la conscience — toutes mes connaissances emmagasinées se déversant en moi comme un courant puissant rompant les résistances d'un barrage, m'inondant de sens. J'avais perçu un contact contre mes poils hérissés et la panique s'était calmée. Elle avait posé sa paume contre mon dos. Son visage était tourné vers moi. Rien dans ses traits figés ne laissait voir qu'elle était consciente du déséquilibre que j'avais ressenti, pourtant une lueur au fond de ses yeux noirs me persuadait qu'elle en comprenait plus que moi.

Nous n'avions pas bougé du reste de la nuit. Le chaos attendrait. Elle s'était couchée dos sur la terre nue et je m'étais recroquevillé contre elle, avais posé ma tête contre son ventre. Son bras s'était recourbé contre mon flanc, et la proximité me rassurait devant le démembrement des territoires qui suivait son cours, comme il l'avait fait à mon insu depuis mon avènement à la conscience, et peut-être bien avant — une tranquille mais brutale torsion du cosmos, une opération à laquelle nous participions. Je suivais le mouvement de son diaphragme, liait ma respiration à la sienne, et je retrouvais dans le synchronisme attentif un peu de la stabilité perdue. Nous nous sommes quittés et j'ai rejoint mon abri, où, imperméable aux perturbations, persistait le flot régulier de l'étang, la circulation fluide de ses organismes. Le vacarme avait repris avec la lumière. Il ne m'affectait plus autant. Je savais que nous œuvrions à une démarche commune.

*

Si je n'avais pas les capacités pour comprendre tout à fait à quoi elle faisait se consacrer le travail de notre meute, il y avait des conséquences observables. Son potager gagnait en richesse à mesure que nous lui confions les carcasses étripées de nos proies, à croire que les

plantes, plus que de tout engrais, se nourrissaient du petit gibier. J'observais l'ensemble se densifier chaque nuit — les pétioles et les feuilles se gorger de sucs, déployer leurs coloris lustrés, les fruits, bulbes et tubercules se gonfler, se multiplier à en alourdir les longues tiges des plants. Le résultat le plus éclatant se constatait dans l'apparence des tomates, auxquels je la voyais s'attarder particulièrement. Je la prenais souvent à s'y affairer, arrosant leurs bases avec force d'assiduité — mais l'eau était bue par les sols avec une rapidité démesurée —, parfois caressant la peau des légumes brillants et surdimensionnés. Elle en faisait la récolte à un rythme effréné. Je la voyais les accumuler dans des contenants qu'elle me disait dissimuler à l'intérieur de son terrier, sans qu'elle n'admette ce qu'elle comptait en faire.

Je l'avais une nuit rejointe comme à mon habitude pour la trouver devant le jardin, les yeux au sol. À ses pieds, une tomate, en voie de mûrissement mais déjà d'une taille appréciable, s'était détachée de sa tige et avant chuté jusqu'à la pelouse, où son épiderme s'était fendu — ou peut-être était-ce le petit rongeur gisant à côté du fruit qui, trouvant l'aliment offert, y avait planté ses dents pour la dévorer. L'animal était inerte, comme subitement terrassé par le fragment juteux avalé. Elle s'était penchée, avait couvert de terre noire le corps et la tomate entamée. Moi qui pourtant percevais les propriétés des végétaux, possédait le savoir pour déterminer ce qui sustente et ce qui corrompt, je n'avais pas perçu la toxicité de ce qui croissait dans le potager — et la réalisation m'a mené à croire que c'était peut-être le régime carnassier des plantes qui avait tari leurs attributs, le fait d'absorber chaque nuit le sang, la chair et les os des victimes de nos chasses qui avait fait d'elles des prédatrices à leur tour. Il m'était difficile de déterminer à quelles proies cependant elles se destinaient.

Quoiqu'il en était, je la voyais satisfaite de sa trouvaille et, me mettant au diapason de la meute, je l'étais moi-même. Nos veilles poursuivaient et le potager continuait sa luxuriante croissance, se gonflait lentement du poison des cadavres.

*

Tout se transformait, et elle vivait en même temps, en marge du chaos, une métamorphose anatomique — les indices étaient minimes, mais je percevais au gré des nuits la légère altération de sa silhouette. J'en avais compris la cause avant qu'elle ne me confie qu'un embryon grandissait à l'intérieur d'elle-même. J'avais posé une oreille contre son

abdomen, et j'avais perçu le mouvement interne — vibrations légères qui dénotaient le développement des tissus organiques et osseux, le passage du sang de la génitrice au rejeton. Elle commençait sa gestation, en ressentait tout juste les premières conséquences physiques. Elle ne m'avait pas parlé de la conception, ni du mâle avec qui elle s'était reproduite et qui devait s'abriter comme elle dans le terrier au bout du sentier circulaire — jamais nous n'abordions les détails de sa vie diurne. Elle disait qu'elle avait hâte que son petit se joigne à notre meute, qu'à trois nous serions plus forts. Elle récoltait les fruits vénéneux et parlait de projets nouveaux.

Une soirée avait suffi pour tout régler. Étienne avait installé son ordinateur portable sur la table de la cuisine, ouvert une fenêtre de navigation sur un site Internet de voyages à rabais. Il pointait les destinations, les montants en dollars canadiens, les bannières de couleurs vives où s’alignaient les mots « Last Minute/Dernière minute », et Esther suivait docilement le parcours de ses doigts sur l’écran, souriait, acquiesçait. Étienne insistait. « Je te laisse choisir. On ira où tu veux ! » Sa main libre se posait sur celle d’Esther, leurs phalanges s’entrelaçaient. Je m’étais assise face au couple. J’essayais de me consacrer à la lecture d’un livre que j’avais pigé, dans une tentative de distraction, dans la bibliothèque restreinte de mon frère — d’entre les best-sellers étasuniens, quelques polars scandinaves et les volumes de croissance personnelle et professionnelle, j’avais trouvé l’exemplaire format poche de *Carrie* de Stephen King, dans une traduction un peu maladroite en français parisien, qui m’avait appartenu à l’adolescence et qui avait fini par atterrir pour une raison ou pour une autre dans la collection d’Étienne —, mais mon attention se détournait sans arrêt des caractères imprimés pour se fixer sur leur conversation. Esther n’arrivait pas à arrêter son choix. Son indécision prenait les apparences d’une hésitation réelle, mais je me disais que le projet ne pouvait pas l’intéresser, qu’elle devait avoir la tête ailleurs, regarder, plutôt que l’écran, le coucher du soleil et la tombée de la nuit par la porte-patio vitrée derrière moi, se voyait déjà échappée des murs contraignants de la maison, des ambitions de mon frère. Je savais qu’elle n’avait que faire de ce Sud fabriqué et des promesses qu’on lui faisait porter.

Les noms exotiques se succédaient dans la bouche d’Étienne. J’avais relevé la tête de mon livre. « Avez-vous pensé à la Guadeloupe ? J’y étais allée avec Papa et Maman pour mes dix-huit ans. » J’avais espéré une réaction d’Esther — espéré qu’elle capte l’indice que furtivement je lui transmettais, lui signifiant que, distincte des autres qui l’entouraient et qui ne s’attardaient qu’à sa superficielle persona, j’avais su aller au-delà des choses. La tentative avait quelque chose d’absurde, de désespérée. J’avais cherché son regard — les pupilles d’un noir

abyssal ne me renvoyaient rien sinon un volatile reflet du rétroéclairage de l'écran d'ordinateur. Ignorant ma remarque, elle avait à son tour posé un doigt devant l'écran. « La Jamaïque ? Ça nous changerait du continent — You name it. » La transaction avait été accomplie. On avait entendu un grondement distant signifiant la mise en marche de l'imprimante et Étienne était revenu de l'étage avec entre les mains une unique feuille blanche qui constituait la confirmation d'achat. « Dans moins de deux semaines, on va avoir les pieds dans le sable, la tête au soleil. Du repos mérité. » J'avais cru bon me joindre aux réjouissances — je savais que mon frère ne pouvait se débarrasser d'une certaine culpabilité d'avoir précipité mon départ. « Vous allez avoir du fun, en tout cas. » Esther, pour compléter le tableau, avait passé ses bras autour de sa poitrine, posé le menton sur son épaule. La scène, parfaite, aurait pu avoir lieu dans n'importe quel bungalow québécois, tant elle ne comptait pas le moindre élément pour indiquer qu'il y avait entre nous quelque secret que ce soit — tragique ou non.

Étienne avait rabattu l'écran de son laptop et, remarquant le roman que je tenais entre les mains, en avait marmonné le titre et l'auteur. « J'ai lu ça au secondaire. J'avais trouvé la dernière partie horrible. La scène du gymnase. — C'est peut-être parce que tu savais que tu te serais retrouvé parmi les premières cibles de Carrie. Moi aussi, d'ailleurs. Le garçon populaire et la cheerleader. Des victimes parfaites. » Esther avait parlé sans émotion spécifique, presque brusquement, mais la remarque avait fait rire Étienne. « C'est peut-être ça. » Il avait aimé la confirmation d'achat contre le réfrigérateur. Déjà il imaginait l'apparent désœuvrement de sa femme s'estomper avec le va-et-vient de la mer sur la berge, ses propres inquiétudes se fondre dans les cocktails sucrés et le néant turquoise de la voûte céleste — puisqu'il ne pouvait y avoir de tare ou d'angoisse imperméable au confortable immobilisme d'une semaine hors du temps, hors de l'espace. Une semaine à tenir au large les temps froids qui déjà se devinaient et à garder, dans des appareils d'éternité, l'été intact.

Il demeurait que l'évasion sur laquelle se fondait la rédemption anticipée n'allait jamais avoir lieu. Peu avant le départ, Esther disparaissait.

*

Il y avait longtemps que le Coyote se profilait en filigrane des événements, autour de nous, sans que nous en ayons conscience. Je n'avais pas à première vue constaté les occurrences

— je ne peux que me conforter en m’assurant que les lettres de Marcelle étaient denses, et qu’il aurait été miraculeux de remarquer, entre les souvenirs relatés, les languissantes plaintes et les appels au divin, la présence du canidé, animal de passage dans le dernier récit qu’avait transmis la religieuse à son frère avant que la maladie ne lui impose le silence. Il ne m’était finalement apparu que lorsque j’avais posé sur l’ensemble un regard nouveau — comme un miroir courbe posé au centre d’une anamorphose révélant ce que dissimule la déformation de l’image —, et alors les engrenages avaient effectué leurs dernières circonvolutions, le récit s’était refermé sur lui-même et j’avais fui les impasses auxquelles j’essaie maintenant de faire face.

Je m’étais convaincue d’une chose. Marcelle avait trouvé Juan Diego, de la même façon qu’à travers sa correspondance je l’avais moi-même trouvée. Il ne pouvait y avoir de concours de circonstances. Nous étions d’une façon ou d’une autre tous trois unis dans un même récit, qui s’était amorcé au milieu des vallées du centre du Mexique, cet hiver de l’année 1531 — dans cet hiver sans neige ni givre, qui avait tant fait rêver Sœur Marguerite. Il y avait cette certitude, mais autrement, je demeurais perdue — persuadée qu’il me fallait ici et maintenant jouer un rôle sans détenir suffisamment repères pour guider mes actions.

Aux abords du lac artificiel, j’essayais d’imaginer les feuilles des érables virer au rouge et au jaune, chuter et éventuellement rejoindre à la surface de l’eau les déchets domestiques, les canards, les hydromètres. Je fouillais presque sans arrêt les pages du petit cahier où j’avais frénétiquement entassé tout ce qu’il m’avait été possible d’apprendre sur Juan Diego Cuauhtlatotzin et sur l’apparition de Notre-Dame-de-Guadalupe, à la recherche d’un détail révélateur.

J’avais développé une fascination tenace pour la Vierge mexicaine. Avant de m’endormir, couchée sur le dos sur le lit de camp, je m’esquissais en esprit l’icône consacrée de la Guadalupe, comme si la seule pensée pouvait m’aider à éclaircir ma tête des obsessions qui la plombaient. « L’impératrice des Amériques », comme on l’avait consacrée, elle qu’on souhaitait voir veiller sur le continent comme une mère sur sa progéniture — la Sainte-Vierge dont la peau foncée et les traits fins me rappelait tant ceux d’Esther que moi-même, égaré dans mes élucubrations silencieuses, je me serais voulue prostrée à ses pieds, comme Juan Diego s’était incliné face à la manifestation divine, avait rompu ses genoux sur le sol de la

colline du Tepeyac. Je me serais voulue tout entière consacrée à sa volonté, prête à fuir et à me perdre dans les forêts aux alentours si elle croyait bon m'y envoyer. Il ne pouvait y avoir d'autre raison à ma présence ici. Je me surprénais à penser aux mots qu'avait adressés à Sœur Marguerite son frère Anatole, l'enjoignant à trouver dans la prière l'appui pour traverser son existence recluse, pour y trouver apaisement, et, seule au sous-sol, je me mettais moi aussi à en appeler à des instances supérieures dans l'espoir d'un éventuel salut — à quelque chose qui n'avait ni nom, ni voix, mais que je modelais à la silhouette de la Vierge, faute d'autre figure pour m'accompagner.

J'avais attendu qu'Esther vienne à moi, parce que c'est ce qu'il m'avait semblé devoir faire. Si elle était venue me chercher le premier jour aux abords de la piscine creusée, pieds nus dans le matin nouveau, au commencement de toute chose — brillante comme la dernière de ces apparitions qui se sont succédé entre Tulpetlac, Lac-Brûlé, et peut-être bien d'autres lieux du continent américain —, elle me retrouvait encore, viendrait achever ce qui s'y avait été entamé. Mais je patientais inutilement, invisible à ses yeux, immatérielle sinon pour ce qui devait participer de la mise en scène de son quotidien — salutations, au revoir et ce qui s'équilibrait entre les deux. Nous nous asseyions en silence dans la cour, dans les pièces de la maison trop grande pour nous, et, malgré ma tête qui brûlait de ce qui ne pouvait en sortir, je ne pouvais que respecter comme une prescription inébranlable le mutisme qu'elle imposait entre nous. Faute de signe prometteur, j'en venais à me demander si je pouvais avoir eu tort de tisser entre ces coïncidences d'apparentes vérités — me disais que peut-être la médaille qui pendait au cou d'Esther ne renvoyait à rien de plus qu'à son enfance de misère, que peut-être Marcelle Doyon, isolée du monde, n'avait été, comme le croyaient son frère et son entourage, que victime d'une folie douloureuse qui l'avait fait voir à tort ses obsessions reflétées dans l'histoire de Juan Diego, comme je croyais moi-même faussement me reconnaître dans la sienne.

Ma mémoire me renvoyait l'image d'Esther dans sa robe à pois rouges le soir du premier juillet, la sensation de sa main sur la mienne. Je me ressassais le désir que j'avais éprouvé en sa présence, qui encore avait la force de me faire frémir. Et il y avait eu le baiser que nous avions échangé. J'essayais de ne pas y penser, mais le doute était là : peut-être n'y avait-il à l'origine du récit que je m'efforçais de construire qu'une coupable attirance envers la femme

de mon frère, motivée par mon désœuvrement. Le doute était là, mais il m'était trop insupportable pour que je le considère. Il m'aurait fallu pour y croire admettre la banalité de ce que j'éprouvais, admettre que rien de plus profond ne justifiait les infortunes qui m'avaient conduite jusqu'à ce quartier, loin de tout ce que je m'étais crue destinée à vivre. Admettre que ce lieu même pour lequel on avait décimé les forêts, érigé des murs de briques rouges et des remparts de cèdres taillés, excavés des lacs artificiels, ne portait pas de signification plus vaste, ne faisait qu'exister pour lui-même — admettre qu'aucun motif plus complexe ne justifiait les siècles et les siècles de défrichage qui, se succédant, avaient préparé le continent à cet espace où je m'étais retrouvée le temps d'un été, face à cette femme venue de loin, ayant voyagé de son Sud inconnu jusqu'à mon Nord désarçonné. Il m'aurait fallu accepter que la mort de Sœur Marguerite, née Marcelle Doyon, dans l'excessive solitude de ses habits noirs, que la défaite de Juan Diego Cuauhtlatotzin et de ses semblables face aux Conquistadors et aux divinités européennes soient sans appel — que tous devaient rester contraints aux strates souterraines du territoire sans qu'à la surface leurs existences passées n'aient sur les vies qui s'y jouaient la moindre portée. Il me semblait que l'expérience qu'il m'était donné de vivre reposait sur trop de sacrifices pour qu'elle n'ait un sens plus grand, pour qu'elle ne débouche sur un dénouement significatif.

J'entrevois une fin précipitée : dans une semaine, Étienne emmènerait Esther hors du pays, loin de moi. Je savais que d'une façon ou d'une autre, tout ce que je sentais ici s'échafauder prendrait fin si je devais quitter le quartier avant d'avoir atteint une résolution. Tout resterait prisonnier d'un souvenir de l'été 2006, ce moment où tous ces phénomènes qu'on aurait cru étrangers les uns aux autres s'étaient retrouvés dans un alignement parfait, pour ensuite se retrouver à nouveau dispersés à jamais. Et personne, mis à part moi, n'y voyait rien.

C'était en réfléchissant à mon prochain mouvement que je m'étais aperçu à quel point l'objectif premier de mon départ de Montréal avait été acculé aux fins fonds de ma conscience. La saison s'achevait et je n'avais trouvé remède à aucune des défaites qui m'affligeaient avant le solstice d'été — n'avait trouvé dans la réclusion ni force ni inspiration. Je me demandais si François — il y avait si longtemps que je n'avais pas pensé à lui que j'avais dû réorganiser plusieurs fois dans ma tête les éléments de son visage pour dépoussiérer l'image ternie dans ma mémoire et retrouver le garçon que j'avais connu — était de retour de l'Ouest canadien, ou

s'il se trouvait à ce moment même sur la banquette d'un autobus alors que défilait à sa gauche les campagnes dorées de la Saskatchewan ou du Manitoba et que dans sa tête tournaient les souvenirs en langue seconde de son été en exil. Ou peut-être était-il toujours dans la vallée de l'Okanagan, avait-il décidé d'y rester — je le voyais, sourire béat, couché au pied de grandes montagnes toutes vertes, au soleil —, de s'y enraciner pour un temps, le temps voir si là-bas le climat n'était pas plus favorable, la terre, plus solide, les vents, plus calmes. Je ne pouvais décider si je préférais l'une ou l'autre des possibilités, ne pouvais me remémorer précisément si j'étais venue ici pour l'oublier et ne plus le revoir, ou pour trouver le courage de le convaincre de revenir vers moi. Son souvenir, quoi qu'il en soit, ne suscitait plus en moi beaucoup d'émotion, pas plus que celui de la rue Papineau et de l'appartement qui avait presque été le nôtre. Je cherchais comment résonnaient en moi ces espaces, mais ne tombais que sur le vide. À croire que face aux quadrilatères gorgés de lumière solaire et soigneusement délimités par les rues noires du quartier de banlieue, que face aux terrains que là-haut on dépouillait de leurs stratifications végétales pour y reproduire les paradigmes plus bas déjà éprouvés, les lieux bigarrés et sombres de la métropole québécoise, leur déploiement aléatoire et exubérant m'apparaissaient étranges, impropres.

J'avais téléphoné chez mes parents, avais expliqué à ma mère les circonstances. Je savais qu'elle connaissait ma situation, Étienne l'ayant à la mi-juin mise au courant avant de traverser le pont pour venir sur l'île de Montréal me sortir du cul-de-sac. Ma demande l'avait surprise — après tout je ne traversais que rarement le parc des Laurentides pour aller les visiter et, dans la distance quotidienne, ne contribuait à nos relations que minimalement —, mais elle avait accepté que je les rejoigne à Chicoutimi et que j'occupe leur chambre d'ami pour la fin de l'été, jusqu'au début de la session universitaire. Je trouvais difficile d'accepter la possibilité de figer une distance encore plus grande entre moi-même et ma propre vie, qui plus est de retrouver chez mes parents le confort d'un segment d'existence que je croyais avoir laissé derrière pour de bon. Mais j'étais encore plus réticente à rentrer à Montréal et retrouver mon parcours là où je l'avais laissé à la fin du printemps, à voir les choses remises commodément dans leur ordre préétabli, sans avoir vécu la transition que, dans l'intermittence de la saison chaude, j'étais venue chercher.

J'avais la perpétuelle impression que ce que je touchais s'évanouissait à mon contact. Je me suis réveillée une nuit en sursaut, les joues couvertes de larmes. Les aiguilles phosphorescentes de ma montre affichaient une heure du matin. Les draps étaient éparpillés tout autour de moi et les pages photocopiées des lettres de Marcelle Doyon, que je gardais empilées à mon chevet, avait été disséminées à quelques centimètres du matelas par un sommeil trop agité. Je m'étais redressée sur le lit, avais du revers de ma main séché mes yeux et mes joues humides. J'essayais de rassembler les détails du cauchemar qui avait pu m'affecter de la sorte, en vain. Je ne savais pas pourquoi j'avais pleuré. J'avais l'impression que ce n'était ni de tristesse ou de colère — peut-être simplement d'impuissance, de me savoir de plus en plus vide à mesure qu'autour de moi tout m'échappait. Ne restait qu'un vague bouleversement, la sensation d'avoir couru sans rien achever, et, alors que j'observais, le souffle court, le sous-sol plongé dans l'obscurité et les contours évanescents des objets désormais trop familiers qui le peuplaient, j'ai brutalement reçu le constat de ma propre faiblesse, l'assurance que, mise à leur place, jamais je n'aurais eu la force de traverser les obstacles qui s'étaient dressés sur le parcours de Juan Diego et de Marcelle — jamais je n'aurais eu la force de courir les steppes séparant la colline du Tepeyac de la ville de Tlatelolco, ni la volonté de me jeter dans l'inconnu de forêts froides et opaques, de la neige jusqu'aux genoux, du branchage épineux dans les cheveux. Quelque chose me faisait défaut. Une quelconque tare avait au fil de mon arbre généalogique grugé tout ce qu'il aurait pu me rester de la résistance qui leur avait, à eux, permis de venir jusqu'à moi. Je me faisais tenante d'une filiation dont j'étais indigne. J'ai soudain eu l'impression d'être hors de moi-même, de me discerner depuis une distance nouvelle, dans toute l'absurdité de ma situation — seule, les larmes aux yeux, recroquevillée dans une ville étrangère, éconduite à force de chasser les fantômes.

Pour m'occuper et chasser la sensation, j'ai allumé la lampe torchère, frotté mes paupières qui tendaient à se refermer devant le halo et j'ai entrepris de rassembler les feuilles éparses. J'ai repensé à la journée de février où je m'étais rendue à Louiseville pour rapatrier quelques-unes des archives du couvent où, cent ans plus tôt, Marcelle Doyon avait recensé de son écriture soignée sa lente disparition. J'ai revu le trajet sur la 138, la neige légère contre le pare-brise, la petite main veineuse de la vieille religieuse qui indiquaient les boîtes de carton rapatriées dans le hall de l'édifice entre les meubles éparpillés, le grand crucifix partiellement oxydé qui surplombait l'arche sous lequel il fallait passer pour atteindre l'escalier de bois

menant aux quartiers des couventines — enfin, je me suis rappelé la perspective d'ensemble du bâtiment dans le rétroviseur alors que la voiture reprenait le chemin du sud-ouest. Je me suis demandé si, depuis notre visite à la veille de sa fermeture définitive, son avenir avait été décidé. L'hiver était depuis longtemps achevé et la saison était propice aux travaux. On convertissait peut-être l'édifice en centre culturel ou communautaire, peut-être en condominiums ou en bureaux commerciaux. Son ancienne fonction garantissait peut-être, sinon à la structure, du moins à sa façade une certaine pérennité, ce qui était loin d'être le cas pour tous les dossiers qui avaient échoué entre mes mains lors de mon stage à la Ville de Montréal, pendant ma maîtrise — des pages et des pages de photographies, de cartes, de statistiques, où l'on s'efforçait de démontrer la valeur patrimoniale d'immeubles ou de maisons en mauvais état, alors qu'à l'autre extrémité du spectre, des groupes de promoteurs attendaient impatiemment le consentement institutionnel pour mettre en branle leurs bulldozers. Je ne m'étais jamais émue sur le sort éventuel des bâtisses que j'examinais. Certaines choses s'effaçaient, d'autres étaient érigées. Les espaces se vidaient puis s'encombraient tour à tour. Le cycle m'avait semblé des plus naturels. Comment après tout déterminer, d'entre ce qui reste, ce qui n'est que débris, et ce qui au contraire s'inscrit dans plus grand et plus complexe, participe au cheminement du sens depuis le passé jusqu'au présent ? J'aurais voulu pourtant avoir en moi cette force.

Les lettres de Marcelle étaient rangées et posées contre mes cuisses. J'étais saisie d'une grande fatigue, comme si la tâche avait été colossale, mais je redoutais le sommeil, sentais encore les larmes au ras de mes paupières. Je me suis penchée par réflexe sur les pages, cherchant le familier « Cher Anatole » qui ouvrait les correspondances de la sœur à son frère, mais les textes n'étaient plus ordonnés — le récit avait été réorganisé par l'incident et mon rangement bâclé. Les mots de la religieuse et du prêtre s'entremêlaient désormais, affranchi du déroulement chronologique des phénomènes, comme si les uns et les autres n'étaient pas causés par ce qui les avait précédés, mais existaient simplement, librement. Je me suis penchée sur la page du dessus et les mots étaient là, tout en haut, et on aurait pu croire à l'amorce d'une quelconque fable : « ... un loup, ses quatre pattes fichées dans la neige fraîche... »

L'échantillon de la calligraphie soignée de Sœur Marguerite s'est figé contre mes rétines et j'ai spontanément su me figurer ce loup qu'elle disait de petite taille, imaginer son corps et

sa posture, le vent froid contre son poil sombre, sa tête relevée vers Marcelle dans l'aube — et la vision éveillait en moi une intuition que je me suis empressée de vérifier, tournant les pages de mon petit cahier de notes pour retrouver cet élément que j'avais auparavant toujours repassé avec la même indifférence, sans me douter qu'il s'agissait du détail qui devait éclairer le reste : la brève mention dans le récit canonique qui relatait l'histoire de Juan Diego Cuauhtlatoatzin, spécifiant l'apparition au pèlerin d'un coyote, au sommet de la colline, au-devant de la figure de la Vierge, comme s'il la précédait. Les scènes se superposaient, le loup et le coyote s'amalgamaient. Tour à tour j'imaginai les pattes d'un canidé dans la neige puis contre le sol rocailleux du Tepeyac, puis contre l'asphalte noir, alors qu'en filigrane des deux tableaux se constituait un troisième, plus vif encore — rémanence de chacune des nuits où j'avais silencieusement gravi l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée et m'étais postée à la fenêtre pour guetter le face-à-face répété entre la cheerleader et ce que j'avais toujours perçu comme un chien, mais qui ne pouvait n'être qu'un canidé du même genre que celui qui, presque imperceptiblement, se glissait dans les récits des apparitions. Je pensais à ce coyote et je me suis trouvée persuadée qu'il devait chaque fois s'agir, lors de ces trois occurrences et lors toutes celles qui avaient pu se produire et dont je ne connaissais jamais l'existence, de la même entité, ayant traversé espace et temps pour s'incarner devant des témoins éparpillés.

Je pensais à ce coyote que je n'avais jamais confronté — cet animal, qui rôdait autour du quartier et que la cheerleader talonnait dans la nuit, je ne le connaissais que de l'extérieur. J'avais cru que ma première vision d'Esther au matin constituait l'axe central de notre récit commun, que c'est là, au bord de la piscine creusée et serrée entre les cèdres, que j'avais été saisie par la même manifestation qui avait touché Marcelle, qui avait touché Juan Diego, mais, alignant ma propre expérience aux leurs, je n'y voyais plus que l'absence du coyote, comme une faille béante. Il ne m'avait pas choisie — le terme s'imposait — comme il avait choisi mes prédécesseurs, s'interposant d'abord, posant son regard dans celui de l'autre, et enfin s'éclipsant pour le laisser se heurter à la lumière de l'apparition. Je n'arrivais à atteindre Esther que partiellement parce que — c'est ce que je supposais — notre rencontre devait, avant de se déployer dans toute sa grandeur, prendre racine au fond des yeux jaunes du coyote.

Je ne sais pas quand j'ai réussi à m'endormir à nouveau. Toutes ces réflexions, probablement, ne prenaient pas aussi nettement corps dans ma tête. Mais je sais que s'imposait,

indifférente à la confusion des impressions éparses, la certitude qu'il me restait un segment de parcours à suivre, une colline à gravir, des arpents enneigés à fouler, quelque part. Dans le néant de mes paupières closes, comme imprimée à même leur tissu cutané, la silhouette de Sainte Marie de Guadalupe se profilait — hantise, gardienne, peu importe. J'aurais cette fois peut-être prié vraiment, sincèrement, si je m'étais rappelé comment il fallait faire.

*

Le jour où Esther a disparu, il a plu du matin au soir. Je m'en souviens parce qu'il s'agissait du seul moment de tout mon été dans le quartier où l'atmosphère n'était pas dégagée — et, malgré l'exception, les averses demeuraient faibles, les nuages gris étaient criblés de brèches laissant transparaître des pans de ciel bleu, comme si le mauvais temps n'était qu'à moitié consenti. Peu importe, j'avais enfilé un coupe-vent trop grand pour moi déniché dans le garde-robe du vestibule, rabattu le capuchon sur ma tête et m'étais rendue jusqu'aux bords du lac artificiel. Je ne sais pas exactement ce que je venais y chercher — peut-être étais-je animée par le simple désir de le contempler dans le contexte nouveau d'une pluie d'été. Toute raison était bonne pour m'éloigner un moment du bungalow, retrouver un peu de calme. La température avait à peine chuté de quelques degrés. Le contraste était marqué entre la sensation tiède des gouttelettes contre mes joues et la mince couche de sueur que je sentais au fil de ma marche se former sur la peau de mon dos, étouffée par le tissu imperméable du manteau.

La vision du lac n'était pas aussi sinistre que je ne l'aurais cru. J'y ai même trouvé une beauté que je ne lui avais jamais trouvée, comme si le temps incertain seyait particulièrement à ses allures factices, justifiait son ambiguïté. Il n'y avait personne aux alentours, à croire que même la plus ténue des intempéries avait su confiner les résidents à leurs maisons de briques rouges. Je me suis approchée des rambardes. J'aurais aimé pouvoir me mirer à la surface, mais l'eau était trop trouble. Le lac était refermé sur lui-même.

*

Esther et Étienne allaient quitter le Québec dans trois jours. Le Sud était à portée. Mon frère était agité, moins en prévision des vacances que parce qu'il supportait péniblement la distance que peu à peu sa femme, de plus en plus froide et dissipée, creusait entre eux. C'est

ce que je devinais, mais j'étais moi-même trop préoccupée pour consacrer beaucoup d'attention à l'érosion progressive de leur cellule familiale — tout comme Étienne, je le remarquais, avait perdu avec moi l'attitude protectrice qu'au début de l'été il avait adoptée spontanément, ne me questionnait plus avec un regard entendu au sujet de mes humeurs et de mon avenir. Il ne s'efforçait plus que de tuer le temps d'ici à leur départ et au mien, tout entier fixé sur les eaux tranquilles qu'il voyait, au-delà de l'escapade, se déployer. Nous vivions à trois dans le bungalow, mais nous aurions tout aussi bien pu vivre à des kilomètres de distance, tant chacun entretenait sa solitude. Il n'y avait que nos corps en présence les uns des autres. Quand j'arrivais à ressentir un peu de compassion pour Étienne, je me sentais coupable, me disais qu'il me faudrait faire un effort pour briser la torpeur. J'en étais incapable. Je réalisais que l'apathie d'Esther face à mon frère me procurait une satisfaction, comme si la dégradation de leur relation ne pouvait que tendre à notre rapprochement à elle et à moi — peu importe de quelle nature il se devait d'être.

Étienne, pour pallier au malaise qui envahissait la maison, jetait son dévolu sur ce qui lui restait de problèmes tangibles — colmatait les failles qui étaient visibles à l'œil nu. Il avait un matin trouvé, devant le bungalow, les ordures qu'il avait la veille déposées pour la collecte entièrement renversées sur l'asphalte. Les sacs étaient percés et les déchets s'étendaient jusqu'à la rue. Je l'avais entendu jurer depuis l'intérieur et j'étais sortie. Étienne contemplait les dégâts, une main sur la bouche, l'autre sur la hanche. Je ne savais pas s'il se retenait de hurler ou de pleurer. Une voisine qui comme lui s'apprêtait à partir travailler l'avait rejoint, avait commenté, hochant la tête, les bras croisés, l'ampleur du désagrément. Ils s'étaient parlé quelques minutes. Je n'avais pas pu capter leur propos, mais j'avais entendu Étienne dire, en levant la main en guise d'au revoir : « Je vais téléphoner ce soir. » Il avait entrepris de redresser les poubelles de métal et d'y remettre les ordures éparpillées. Je m'étais approchée. « Laisse-moi faire. » Il était monté dans son VUS et avait démarré. J'avais regardé la voiture quitter le rond-point. Sur la pelouse, un écureuil avait entrepris de s'attaquer à des rebuts de nourriture qui y avaient été étalés. J'avais fait mine de lui donner un coup de pied et il avait détalé en direction de la maison voisine. En rentrant chercher un balai et des sacs de rechange, j'avais vu qu'Esther observait depuis la fenêtre du salon. Elle y était restée postée longtemps après que j'ai eu nettoyé de mon mieux le fatras des déchets domestiques qui tarissait le terrain d'ordinaire impeccable. Outre l'incident, la journée s'était déroulée comme toutes les autres.

Le soir, la voix d'Étienne avait résonné depuis l'étage jusqu'au rez-de-chaussée où j'étais assise avec *Carrie* entre les mains — je devais relire depuis une semaine toujours les mêmes dix pages, tant je ne faisais plus qu'effleurer des yeux les mots sur le papier sans vraiment tenter d'en décoder les signifiés. Je ne savais pas à qui il parlait, mais je l'entendais relater les méfaits qu'il croyait accomplis par l'animal invisible, décrire — j'imaginai que c'était ce dont il avait au matin été question — sa silhouette entraperçue par les enfants d'une voisine — quelque chose d'assez gros qui ressemblait à un chien, un renard peut-être, probablement pas un raton laveur. J'avais entendu le claquement du combiné déposé sur son socle. Esther était assise face à la télévision. Je savais qu'elle devait avoir entendu de la conversation au moins autant de détails que moi, pourtant son visage n'avait pas changé, ses traits demeuraient statiques. Ses yeux suivaient le mouvement et les couleurs à l'écran et ses deux paumes étaient posées contre ses cuisses. J'avais voulu voir dans la rigidité de la posture le signe d'une quelconque tension, mais la vérité était que rien ne transparaissait de son corps immobile. J'avais fini par jeter le roman sur la table à café et descendre au sous-sol. De toute façon, je connaissais déjà la fin.

Le coup de téléphone avait visiblement aidé mon frère à retrouver une apparence de contrôle sur la situation. Il avait invité des voisins à prendre un verre avant la tombée du jour. Un cercle s'était formé au bord de la piscine. Je regardais le reflet du soleil dans l'eau chlorée en écoutant la voix d'Étienne, qui résumait sa discussion de la veille avec un trappeur licencié faisant son affaire de s'occuper des animaux sauvages inopportuns s'attardant trop près des zones d'habitations urbaines — je ne pouvais m'empêcher d'imaginer un personnage à la pilosité hirsute, portant chapeau en poil de castor et manteau du même genre, mais la trappe au XXI^e siècle devait avoir atteint le stade d'organisation de n'importe quelle entreprise moderne, et il était probablement plus juste de le figurer en complet-cravate et au volant d'une voiture comme celle d'Étienne, si ce n'est que sur la banquette arrière devaient s'amonceler pièges, appâts et fusils de chasse. L'homme avait pensé, superposant les descriptions sommaires à ses propres connaissances fauniques, à un coyote, peut-être même un loup. Bientôt, il poserait quelques trappes dans les forêts aux alentours. Étienne évoquait un « contrôle de la population », même si j'avais l'impression que l'expression n'était pas particulièrement appropriée au contexte. Lorsqu'il a été question de pièges — « des collets », avait précisé mon frère —, d'autres voix ont interrompu le monologue. On trouvait la mesure inquiétante, on

s'interrogeait sur sa légalité. Étienne se montrait rassurant. « Ce sera à bonne distance, c'est certain. Dans la forêt. Il va falloir empêcher les enfants d'aller jouer là. Tout ça reste préférable à avoir un potentiel prédateur à proximité, qui met le désordre et attaque nos animaux de compagnie. »

Je buvais à petite gorgée la sangria qu'on m'avait servie — la boisson, qui m'avait pourtant été offerte tout l'été, irritait cette fois ma langue, mon œsophage, me donnait des haut-le-cœur. Je regardais Esther, le bras que son mari avait passé autour d'elle, la main qui caressait son bras pour l'apaiser. Elle avait fini par se dégager de l'étreinte, avait traversé la cour et poussé la porte-patio. On s'était inquiété, Étienne avait hoché la tête. « Ça la rend nerveuse. » J'étais la seule à savoir qu'elle réagissait comme l'aurait fait lui-même l'animal dont on souhaitait la mort. J'ai jeté un coup d'œil vers le potager, me suis demandée si en cette soirée même se trouvait, quelques centimètres sous la surface, la carcasse encore identifiable d'un des animaux domestiques dont on avait perdu la trace, et dont des particules de sang séchées se trouvaient peut-être toujours sous les ongles d'une voisine bien connue.

La conversation avait sans surprise dérivé vers leur départ imminent. Un des couples présents avait visité la Jamaïque pour leur voyage de noces — de bons conseils avaient été échangés, suivis de maladroites descriptions de plages et de commentaires éloquents à propos des barmans autochtones. On avait voulu m'inclure, m'avait demandé si je comptais faire partie du voyage, et j'avais menti avec une assurance, parlé de mes plans de retourner un temps chez mes parents pour travailler sur mon projet doctoral — je m'étais surprise à évoquer un intérêt récent pour les apparitions mariales dans l'histoire récente, tout en me rendant compte que la confession invalidait mon dernier mensonge, lors du barbecue du premier juillet. On avait cependant souri poliment, démontré un intérêt de surface, approuvé chacune de mes décisions, preuve que personne ne devait de toute façon avoir retenu les détails de l'identité que je m'étais alors efforcé d'élaborer, ce qui n'avait pas vraiment d'importance, puisque je n'étais pas non plus arrivée à retenir ne serait-ce qu'un seul de leurs prénoms ou de leurs occupations — tous me paraissaient identiques de corps, tous partageaient un savoir commun et homogène à propos des voyages tout inclus et de la façon dont il fallait gérer les incursions parasites en territoire conquis. Je constatais l'homogénéité du tout sans la moindre amertume, consciente que consolider une communauté nécessitait que chacun se rabatte sur des dénominateurs attitrés,

et, à voir le voisinage ainsi rassemblé, uni autour d'une même menace, à la manière de villageois dégainant fourches et flambeaux à la première rumeur de loup-garou, je ne pouvais qu'admettre que le succès était au rendez-vous. Il y a quelques années, il n'y avait que la forêt, et désormais il y avait une société et des éléments désignés comme indésirables desquels il se fallait la préserver — il y avait une taxonomie des êtres qu'on aurait pu croire millénaire.

Chacun était rentré chez soi. La lumière déclinait. Étienne et moi étions restés dans la cour. Nous avons retiré nos sandales et avons trempé nos pieds dans la piscine. Nos mouvements superposés à l'éclairage sous-marin dessinaient des ombres contre la toile turquoise. Je crois que nous avons discuté, mais je n'ai pas gardé de souvenir de notre conversation — pourtant, je le réalise maintenant, notre dernière véritable avant longtemps. Je ne me rappelle nettement que d'Étienne buvant avec lenteur sa bouteille de bière comme il le faisait toujours, les traits de son visage se détendant en prévision du dénouement — ou peut-être apaisés simplement par le fait de se retrouver au bout du jour, l'eau tiède de sa piscine creusée rafraichissant sa peau brûlée, la boisson tiède adoucissant sa gorge, apaisés parce qu'il se trouvait là où il se devait d'être, sur son domaine, délesté de tout désir sinon de celui de parler de tout et de rien jusqu'à ce qu'il fasse noir.

La porte-patio avait claqué et Esther avait traversé la cour jusqu'au jardin — je l'avais suivie des yeux et j'avais aussi vu que mon frère, se taisant, avait fait de même. Puis elle s'était assise en indien sur le béton, à l'autre extrémité de la piscine, face à nous deux. Entre ses mains, elle faisait aller et venir une petite tomate à la peau verdâtre, comme si elle avait été cueillie prématurément. Son attention tout entière restée fixée sur le déplacement du fruit d'une paume à l'autre. « Ton jardin, tu penses qu'il va finir par tenir ses promesses avant qu'il se mette à neiger ? » À la plaisanterie d'Étienne, Esther s'était immobilisée. Ses doigts pressaient contre la tomate au creux de sa paume. On aurait dit que ses ongles allaient fendre la membrane, faire couler le jus. Puis elle avait tendu le bras vers Étienne. Elle souriait. « Je te fais goûter celle-là, si tu insistes. — Je te fais des blagues. Tu gères ton territoire comme tu veux. » Il avait ajouté après un temps : « De toute façon, je ne pense pas que celle-là soit mûre. »

Je n'ai jamais su s'il avait perçu ce que j'avais trouvé un temps au fond des pupilles noires d'Esther, dans ses traits figés — quelque chose comme un éclair de mépris qui, même si je n'en étais pas l'objet, m'avait secouée, et j'avais cru qu'elle allait lui jeter la tomate au

visage, hurler, pleurer, peut-être, qu'enfin, sous une poussée émotionnelle, la façade se fracturerait et qu'elle serait pour la première fois sous nos yeux véritablement vivante. Étienne n'en avait rien vu — et je ne sais pas si j'avais moi-même imaginé l'étincelle, trompée par mon propre désespoir de voir un soubresaut de violence rompre l'affreux statisme de la maison. Les paupières d'Esther s'étaient refermées puis rouvertes, comme pour ramener l'émotion vers les souterrains, et, son sourire s'élargissant, elle s'était mise à rire. Sa bouche se tordait, sa tête se renversait, son torse s'arquait — et comme pour marquer sa sincérité, les éclats de sa voix croissaient en volume, tant qu'il me semblait que tout le quartier devait en capter les échos. Esther riait à l'intention de tous.

*

Penchée contre l'opacité du lac, je regardais la surface osciller sous la pluie légère et je pensais à ce soir-là, à mes pieds effleurant en synchronie avec ceux de mon frère l'eau de la piscine, aux mains d'Esther, à son jardin sans cesse à recommencer — surtout je pensais aux trappes qui déjà devaient se trouver disposées dans les forêts autour, gueules déployées dans l'obscurité. On avait emmuré le quartier. Il ne pouvait avoir hors de ses rues rectilignes que dangers et ravages. J'espérais que le coyote sache contourner les pièges, et que nous arrivions à nous retrouver avant qu'il ne quitte les alentours — nous retrouver lui, Esther et moi, qu'arrive le moment qu'il se devait d'arriver. Dans deux jours, je serais dans un autobus à destination du Saguenay, sillonnant la route au milieu de dizaines d'autres lacs — naturels, ceux-là, et par essence insaisissables. Se serait achevé le temps des odyssees — à condition qu'il ait existé.

Je suis rentrée au bungalow. Il n'y avait pas de trace d'Esther.

Je crois qu'ils voulaient fuir ensemble. Que le déploiement des trappes, que la menace qui pesait sur le coyote avait convaincu Esther qu'il lui fallait choisir entre ses existences diurne et nocturne — et elle ne devait avoir eu aucun mal à prendre la décision de délaisser la première pour la seconde. S'il se trouvait, en quittant le quartier pour s'enfoncer dans ce qui restait de forêt intouchée, elle ne faisait que rejoindre la terre qui l'appelait depuis déjà longtemps — ne faisait que rentrer chez elle.

*

Je suis rentrée au bungalow. J'ai fait le tour de chacune des pièces. À l'étage, la chambre et le bureau du couple étaient tous deux parfaitement ordonnés. Je suis sortie dans la cour, plus confuse qu'inquiétée par la maison vide, ai regardé le flottement hypnotisant des spaghettis dans la piscine, comme si leur mouvement aléatoire pouvait renfermer un quelconque indice de ce qui m'échappait.

Il n'y avait pas de trace d'Esther. Elle avait laissé derrière elle la télévision allumée, l'air climatisé à plein rendement dans la maison vide.

Je suis retournée à l'intérieur et je n'ai rien trouvé de mieux à faire que d'attendre. Étienne est rentré à la fin de l'après-midi, m'a trouvé seule, assise au salon. Il a composé le numéro du téléphone cellulaire d'Esther. Nous l'avons entendu vibrer sur le comptoir de la cuisine — quatre pulsations, puis Étienne a raccroché. Il est remonté dans son VUS pour aller faire le tour du quartier — peut-être avait-elle simplement fait une trop longue promenade, s'était retrouvée incommodée loin de la maison. À son retour, il était pâle. Il s'est assis à mes côtés sans rien dire, le corps rigide, a repris son téléphone et a composé le 911. J'ai posé ma main sur son épaule. J'ai dit : « C'est probablement un malentendu. » Ma voix était atrocement froide, mais c'était tout ce dont je me sentais capable.

Je sais que la conversation avec les policiers a duré près d'une heure, même si elle m'a semblé passer en un éclair. Je me souviens avoir été surprise de ne pas voir ni entendre les gyrophares à l'approche de leur voiture — pas de bleu, de rouge perçant, comme dans un film policier, plongeant le quartier dans l'état d'urgence. Le rond-point est demeuré paisible. C'était une soirée comme toutes les autres.

Ils nous ont questionnés sur les habitudes d'Esther, voulu savoir si elle s'était trouvée dernièrement dans un état particulier. La voix d'Étienne était traînante. Il manipulait nerveusement entre ses doigts son trousseau de clés. Il avait mis du temps à comprendre ce que les policiers voulaient dire, à croire qu'il n'avait encore considéré que la possibilité d'un incident dans lequel sa femme se trouverait impliquée malgré elle, puis il avait émis ses propres inquiétudes récentes, dans des mots semblables à ceux qu'il avait utilisés avec moi — il avait mentionné la « dépression prénatale », dans l'espoir que l'utilisation de termes techniques parvienne à rationaliser suffisamment l'anomalie pour qu'une solution surgisse.

Les policiers, émettant prudemment l'hypothèse d'une fugue, cherchaient à déterminer une possible destination. Étienne haussait les épaules. Ses parents habitaient la Gaspésie. Elle n'avait dans les parages ni famille, ni ami qui n'était pas au moins autant celui de son mari. Elle ne se rendait plus à son travail depuis plusieurs mois, n'avait pas en apparence de contact autre que professionnel avec ses collègues. Étienne s'est interrompu, comme sidéré par les faits qu'il se trouvait lui-même à accumuler. La solitude profonde de sa femme lui était brusquement révélée, en même temps que la possibilité que cet état ne dissimule un secret ou un mal. J'ai vu la policière qui menait l'interrogation adresser à son collègue un regard entendu. Je me suis demandé s'ils étaient souvent confrontés à des disparitions de ce type — s'ils en étaient venus, avec le temps, à s'habituer à ce que chaque portrait de famille cache quelque chose. Ils se sont tournés vers moi. Je n'ai rien cru bon ajouter. Le policier, courbé sur son calepin, a frissonné. « Pensez-vous que ce serait possible de baisser un peu l'air climatisé ? »

Ils ont quitté la maison en multipliant les formules rassurantes — je n'ai pu que constater qu'ils y mettaient la même conviction fragile que moi. Ils étaient entrés alors qu'il faisait encore jour et étaient repartis dans la nuit naissante. Étienne avait toujours ses clés entre les mains, les faisait tourner autour de l'anneau. « On va prendre l'auto. Faire le tour encore un peu. — OK. » J'avais répondu même en sachant qu'il m'aurait probablement fallu rester, au cas où Esther

réapparaîtrait — me disais que c'est ce qu'aurais voulu la procédure normale, pourtant je n'ai rien dit et Étienne non plus, comme si nous savions tous les deux que quelque chose s'était cette fois véritablement brisé, quelque chose qui ne pouvait être affronté par un acte aussi passif que l'attente. Nous sommes sortis en silence. Au grondement du moteur, des voisins s'étaient approchés des portières. Ils avaient été brièvement consultés par les policiers, disaient n'avoir rien vu. Les yeux étaient grand ouverts, les mines, consternées. « Est-ce qu'on peut faire quelque chose ? » Étienne secouait la tête, les deux mains sur le volant.

Nous roulions à moins de dix kilomètres-heure. Les phares de la voiture crevaient de larges faisceaux les rues désertes. Je n'avais jamais auparavant parcouru le quartier après les heures d'ensoleillement. J'ignorais ce qui pouvait nous y attendre. Les yeux rivés au pare-brise, je pensais à tout moment voir au-devant du capot surgir le coyote, et j'imaginai Étienne appuyer brusquement sur le frein, fixer, éberlué, les yeux jaunes de l'animal — le temps suspendu tandis que se toiseraient les adversaires. La scène ne s'est pas produite. Tous au plus avons-nous suscité une brève nervosité chez deux adolescents enlacés, accotés à une clôture de bois traité, leurs vélos négligemment posés sur le flanc à leurs pieds, que nos phares avaient inondés de lumière avec un peu trop d'insistance. Leurs bras s'étaient redressés en visières devant leur visage, leurs bouches s'étaient entrouvertes. Étienne avait attendu un temps avant de faire pivoter le VUS, rendant aux amoureux leur part d'obscurité.

Nous avons éprouvé les rues longtemps, même si nous savions que les possibilités de retrouver Esther assise sur un trottoir avec quelque chose comme une cheville foulée, soulagée d'enfin nous voir venir à son secours, étaient minces. Il n'y avait rien à y trouver. Par trois fois, nous avons passé la circonférence du lac artificiel. Je regardais Étienne de biais, son visage éclairé sporadiquement par les lampadaires. Il m'arrive de penser que cette veillée traînante passée seuls à seuls, dans l'habitacle de la voiture, a été l'unique moment de toute la saison où nous sommes retrouvés au diapason. Nos préoccupations respectives n'avaient jamais eu quoi que ce soit en commun, et pourtant elles se rejoignaient cette fois face au même cul-de-sac — nos craintes distinctes se confirmaient en même temps qu'elles nous laissaient ensemble impuissants, face à l'inconnu. Je savais que le calme dont il faisait preuve ne faisait que refléter le sentiment de fatalité qui tout autant m'habitait. Par la vitre côté passager, le lac saillait dans la nuit comme s'il en constituait le noyau atomique.

L'accès d'adrénaline qui jusqu'ici avait gardé mon corps en alerte a décliné, et, mon corps épuisé par la panique des dernières heures, j'ai fini par succomber à un sommeil sporadique. Le reste du parcours n'est parvenu à ma conscience que par fragments — visions de murs de briques ou de pans de pelouse, toutes noyées dans le halo jaunâtre des phares. J'ai à un moment ouvert les yeux pour ne trouver devant la voiture que du vide — un grand terrain vague au bout duquel se profilait la lisière sombre de la forêt. La voiture a fait marche arrière et a redescendu la colline, et l'image s'est estompée en même temps qu'était laissé derrière le fort bourdonnement des grillons, qui seul trahissait la présence de vie dans l'espace en apparence vierge.

Le VUS s'est rangé dans l'entrée du bungalow. Toutes les fenêtres des maisons du rond-point étaient noires. Debout dans le vestibule, nous avons écouté le silence intérieur, si vibrant qu'il me donnait l'impression d'être assaillie d'acouphènes. Il y avait quelque chose d'absurde de s'y trouver sans la présence du couple pour justifier son immensité. Je me suis mise à imaginer un futur où, Esther perdue pour toujours, Étienne rentrerait chaque soir seul à la grande maison voulue familiale, ferait apathiquement le tour des trop nombreuses pièces, dans le simple but de soulever la poussière s'accumulant sur les chaises où personne ne s'asseyait plus, sur les livres que personne ne consultait, sur l'écran des ordinateurs que personne n'allumait. J'ai senti les larmes monter à mes yeux enroués par le sommeil en dents de scie, et je savais qu'elles n'étaient pas causées par une empathique tristesse devant l'éventualité, mais par la colère égoïste qu'éveillait la possibilité de ne plus jamais revoir Esther, d'être ainsi laissée seule à me débattre avec de l'inachevé — avec les souvenirs de Marcelle et de Juan Diego, des échecs que je n'avais pas su racheter.

Étienne s'était endormi sur un divan du salon, couché sur le côté, et j'ai été soulagée que mon chagrin maladroitement ravalé n'ait pas été vu. Je l'ai regardé, tête posée sur l'appui-bras, genoux repliés contre lui, poings à demi refermés. Il était resté chaussé de ses souliers de course noirs, comme déjà prêt à retourner arpenter le quartier. Dans la posture, il m'a paru jeune, trop jeune pour se trouver là où il était, pour assumer la possession d'un espace tel que le sien — les murs de briques rouges, les trois paliers de plancher de bois verni, et surtout, la cour, la piscine, les cèdres dressés en piliers.

Marcelle Doyon était morte à vingt ans. J'ai cherché à me rappeler Étienne lorsqu'il avait cet âge — en vérité il avait depuis peu changé physiquement, peut-être tout juste gagné en pilosité faciale ou en musculature. J'ai pensé à l'été où il avait tout juste déménagé à Montréal, dans son premier appartement avec Esther. À la première soirée où il était passé nous revoir en banlieue, mes parents et moi. La visite était un prétexte pour nous montrer sa première voiture, achetée avec les économies qu'il faisait consciencieusement depuis son premier emploi d'été. Après le souper, nous nous étions rassemblés autour du bolide, un vieux modèle rouge en assez bon état dont je n'avais pas retenu la marque. Quelque chose de correct. Un peu de rouille au niveau des jantes, une bosse ou deux. Étienne n'en était pas moins fier. Nous l'avions félicité. Il était monté, avait fait un signe de la main par la fenêtre ouverte, et avait pris la rue. Dans mon souvenir, mes parents sourient, agitent aussi la main avec enthousiasme, bras dessus bras dessous — mais l'image est peut-être trop parfaite pour être authentique.

Pour rire, je m'étais mise à courir derrière, sprintant le long des maisons en rangées de toutes les forces de mes jambes, le regard fixé sur les caractères flous qui marquaient sa plaque d'immatriculation bleue et blanche, jusqu'à ce que la voiture s'efface, faisant à l'horizon un virage à droite. Le martèlement de mes chaussures sur le ciment avait ralenti à mesure qu'accélérait le battement de mon cœur, et j'avais fini par m'arrêter au milieu de la voie, haletante. La course y avait agité le hamburger et le Sprite ingérés une ou deux heures plus tôt, et une tension montait dans mon estomac. Sinon pour mes propres inspirations et expirations profondes, il n'y avait plus de son autour de moi. Tête baissée, je souriais toujours, mais ma joie n'était plus aussi franche, étrangement parasitée par un mélange de tristesse et de rage qui provenait de nulle part. Étienne avait vingt ans. Il avait quitté la Montérégie, mais nous nous disions qu'il allait revenir, plus fort, plus serein — il allait vivre ce qu'il lui fallait vivre, ni plus ni moins. J'avais appuyé mes paumes sur mes genoux, attendais que se régularise mon rythme cardiaque. Mes cheveux tombaient devant mes yeux. Je pense que c'est à cet instant que j'ai su que je désirais ardemment partir — et que, pour ma part, je ne savais pas si je voulais revenir. J'avais seize ans et bientôt j'allais voir un siècle se clore devant moi — cela faisait trop de possibles pour une seule personne.

Les circonstances avaient été inattendues, mais j'étais revenue. J'avais traversé le pont, vu le fleuve défiler jusqu'à laisser de nouveau place à la terre ferme. Il fallait que ce soit pour

autre chose que pour voir s'écrouler ce que mon frère avait entamé, un soir d'été, dix ans plus tôt, faisant pétarader son moteur à explosion dans les rues de son enfance comme s'il en était désormais le maître. Marcelle était morte à vingt ans, recroquevillée dans l'hiver. Étienne dormait et j'ai fermé l'air climatisé, ne serait-ce que pour éviter le moindre rappel de l'agonie de la religieuse. J'ai laissé la canicule pénétrer les murs et nous envelopper.

Je me suis agenouillée devant le fauteuil et, je ne sais pourquoi prise d'une tendresse qui n'aurait d'existence que dans ce moment clos, qui plus jamais, je le crois, ne se représenterait de cette même façon, je me suis mise à caresser du revers de la main, puis du bout des doigts les cheveux de mon frère. J'ai eu l'impulsion de chanter quelque chose d'apaisant, mais je n'arrivais plus à penser à quoi que ce soit, tant mon cerveau était au bout de ses forces — n'arrivais plus à me concentrer sur quoi que ce soit d'autre que sur le geste répétitif de ma main contre sa tête, que sur notre présence commune et matérielle. Je me suis mise à murmurer des notes au hasard, doucement, les lèvres closes, juste pour nous donner quelque chose à entendre.

*

Il y a eu les oiseaux. Je parle au pluriel, mais peut-être n'y en avait-il qu'un seul, perché devant la maison à la branche d'un bouleau, suffisamment près pour que son chant, par sa puissance, laisse croire à un chœur. Je ne dirais pas que la mélodie m'a réveillée, puisque je ne pourrais pas affirmer avec certitude que je m'étais endormie. Du moins je dirai qu'elle m'a sortie d'une torpeur certaine. J'ai levé la tête vers les fenêtres et j'ai reconnu entre les stores toujours ouverts — refermer la maison sur elle-même faisait après tout partie d'une routine qui dans les événements de la veille aurait été injustifiable — les premières lueurs du matin. Elles avaient point avec tant de délicatesse, pigment par pigment, que mes pupilles n'avaient pas perçu leur progression dans la nuit. Mais elles étaient bien là, rampant jusqu'à moi entre les lattes d'aluminium.

J'essaie de dire que c'est le chant d'oiseau, au moins autant que cette timide clarté, qui a éveillé quelque chose en moi — que la combinaison des deux stimuli, peu importe, m'a fait me redresser dans le salon, où longtemps j'étais restée immobile auprès d'Étienne, qui somnolait toujours. J'ai titubé jusqu'à la cuisine. Les chiffres verdâtres inscrits sur l'écran du micro-ondes indiquaient 4 h 29. Sans avoir un seul regard pour la cour, effleurant à peine le

corps recroquevillé de mon frère, je suis sortie par la porte du devant. Le ciel était sans soleil. La lumière prenait sa source quelque part à l'horizon, en un point si bas dans l'espace que j'aurais cru qu'elle jaillissait du sol. La lune était encore visible — un croissant pâle, filiforme. Les nuages gorgés de la pluie de la veille avaient été chassés. Ce n'était plus la nuit, ce n'était pas encore tout à fait le jour. Je me suis mise à marcher et il m'a fallu quelques minutes pour me rendre compte que j'étais pieds nus.

J'ai quitté l'enceinte du rond-point, bifurqué à gauche et je me suis engagée dans la rue qui serpentait en suivant la douce élévation de la colline. C'était samedi, et donc je savais que le silence durerait — personne ne viendrait s'activer aux chantiers, les charpentes du nouveau développement resteraient vides, dormantes. J'ai marché jusqu'à les voir se dresser devant moi, armatures de bois aux brèches recouvertes de toile. La chaussée d'asphalte noire avait brusquement laissé place à un chemin de gravier et de sable. Je me suis mise face à une de ces maisons inachevées dont j'avais souvent entendu les échos de la construction mais que je n'étais jamais venu contempler. Spontanément, j'ai imaginé les briques rouges qui couvriraient un jour ses flancs, et j'ai contourné le bâtiment jusqu'à trouver derrière le segment défriché où l'on creuserait la piscine, bâtirait une terrasse, planterait des bouleaux retenus par des tuteurs, taillerait les haies. J'ai passé la machinerie et les amas de matériaux qu'avaient laissés les ouvriers et j'ai continué sur la route — jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. J'étais revenu au terrain vague où Étienne nous avait conduits la veille, là où le quartier pour l'instant était freiné dans sa dilatation. J'ai continué à avancer, m'engageant sur le champ nu. De mes mains je repoussais les herbes hautes, refermais parfois mon poing sur les épis des graminées, arrachant dans mon ascension les fleurs que je laissais s'égrener au hasard entre mes doigts. La terre était humide sous la plante de mes pieds, de petites pierres m'écorchaient la peau, mais je n'y faisais pas attention. Des libellules faisaient des boucles autour de ma tête, grésillaient dans mes tympanes. J'avais les yeux rivés à la forêt qui prenait corps au-devant. Dans le clair-obscur, je pouvais voir le mouvement des branches, les feuilles de toutes sortes remuant dans le vent comme le pelage protéiforme d'une bête immense, avançant vers moi au moi autant que je marchais jusqu'à elle.

Elle se tenait debout dans l'ombre des arbres, presque invisible, si ce n'était des couleurs vives — le blanc, l'indigo, le bourgogne — de l'uniforme de cheerleader, qui la faisait sourdre

de la pénombre homogène des bois. Elle n'était pas surprise de me voir l'approcher — je ne l'étais pas moi-même de la retrouver. Je la voyais telle que je l'avais souvent contemplée depuis la fenêtre, dans la nuit, bien que la proximité révélait des défauts à l'ensemble — les manches du chandail étaient trop courtes, s'arrêtaient un peu en haut des poignets, et le vêtement en soi apparaissait inconfortablement serré, puisque conçu trop étroit pour contenir les seins et le ventre d'une femme enceinte de trente ans. Elle se tenait droite, ses jambes arquées, ses bras reposant contre son corps, ses mains entrouvertes. Son visage était par endroits noirci de terre. Nonobstant l'absurdité du costume, d'Esther émanait la même puissance, la même beauté que je lui avais toujours trouvée, la même qui me l'avait rendue percutante au premier jour, au moment où je l'avais rejointe au bord de la piscine — même si la vision présente, plus que l'exaltation des commencements, ne m'évoquait que la douleur de ce qui s'éteint. Il y avait beaucoup de choses que je voulais dire, que j'aurais peut-être dû dire, mais je suis restée muette, contrainte par la gravité de nos présences. J'ai plutôt baissé les yeux vers la petite médaille qui depuis la chaînette pendait contre le tissu du chandail, comme pour y chercher le réconfort d'un repère familial.

Esther m'a tendu une main. Je me suis avancée et je l'ai prise. Nous nous sommes engagées dans la forêt.

J'étais aveugle. La lumière qui hors du bois s'imposait calmement n'avait ici que peu d'assises — tout juste flottait-elle, délicate, entre les troncs des arbres. Esther me guidait entre la végétation, ses doigts refermés contre les miens dans une solide poigne. Sa paume était chaude, son pas, sûr. Je me laissais entraîner, posait selon ses mouvements mes pieds entre les racines, me courbait pour éviter les branches tendues au travers du sentier. Le sol était tiède. J'ai pensé que l'air extérieur, gonflé par la canicule répétée, rebondissait sur la voûte de la forêt comme sur le toit d'une serre. J'entendais à distance le chuintement léger d'un ruisseau — peut-être n'était-ce que le frottement de nos corps contre le feuillage qui me rappelait le fil d'un cours de l'eau sur son lit. De mon regard tournoyant dans l'obscurité, je cherchais les yeux du coyote, me disant que nous ne pouvions que marcher vers lui, et j'ai pensé à la traque qu'on lui destinait, aux pièges qu'on avait tendus et qui pouvaient nous guetter. J'ai voulu élever la voix, dire à Esther de faire attention au sol où elle posait les pieds, mais je me suis arrêtée, la bouche entrouverte, la gorge sèche. Je devinais ce qu'elle souhaitait me montrer.

La marche a cessé. Légèrement accoutumée au manque de lumière, j'ai vu l'espace où, devant Esther, le sentier s'enfonçait, étroite langue de terre entre les arbres rapprochés. Le Coyote était sur le flanc, la tête reposée contre une racine, le reste du corps au sol. J'arrivais à discerner les taches grises, blanches, rousses de sa fourrure, sur laquelle perlaient quelques lueurs qu'une mince ouverture dans le tissu feuillu au-dessus de nos têtes permettait. Ses pattes pointaient dans des directions opposées, comme s'il avait été figé en pleine course — car il était bien inerte, je n'en avais pas le moindre doute. Je me suis agenouillée et j'ai avancé une main tremblante jusqu'à frôler de mes doigts les poils, jusqu'à en sentir la douceur et la fraîcheur. Dans un mouvement continu, j'ai remonté vers le crâne de l'animal et j'ai rencontré le câble métallique du collet qui enserrait son cou, l'ai trouvé aussi froid que l'était le corps. Ma main s'est retirée brusquement. Les paupières du coyote étaient closes. Sur l'une d'elles s'est posée une mouche, qu'interdite j'ai regardée remuer.

Esther s'est inclinée à mes côtés, a imité mes gestes — mais les siens étaient précis, assurés, et je devinais qu'elle avait souvent dû les exécuter dans la même routine affectueuse, lorsque le Coyote et elle partageaient leurs nuits. Ses phalanges épousaient la forme des oreilles, parcouraient la longueur du museau. Son visage restait contraint dans une apparente indifférence — pourtant émanait du geste le même sentiment de tendresse qu'elle affichait lorsqu'au milieu des après-midis traînants, elle posait une main contre son ventre où grandissait sa fille. Je me suis éloignée du cadavre, suis restée assise dans la terre. Je n'étais plus concernée. Il n'y avait plus dans la forêt qu'Esther et le coyote — il n'y avait plus de forêt du tout, ni sol ni arbres. Il n'y avait plus d'autre mouvement que celui de sa main sur son corps, d'autres contacts possibles que celui qui partait d'elle-même pour aller vers lui, de sa propre chair à celle de l'animal. J'observais la scène en retenant ma respiration, et je pensais que, peu importait de quelle nature avait été le coyote — qu'il ait été simple bête, ou qu'il ait transcendé cette condition —, il était pour Esther l'un des siens — partageaient son essence et celle de l'enfant qu'elle portait, trois créatures liées par le sang.

Esther s'est redressée. La forêt nous a ravalées toutes entières. J'ai vu entre les ombres sa main de nouveau offerte, je l'ai reprise, et nous sommes reparties dans la direction opposée, vers le point au loin depuis lequel se glissait la lumière. J'ai tourné la tête pour jeter un dernier coup d'œil au coyote, n'ai distingué que quelques pigments de fourrure grise. C'était tout.

En émergeant de la lisière, tout m'a heurtée — le soleil, la chaleur —, mais nous ne nous sommes pas arrêtées pour accuser le coup. Esther me tenait toujours par la main, maintenait la cadence de notre avancée, nous propulsait en direction des bungalows dont les toits luisants émergeaient peu à peu de la ligne d'horizon. Ce n'est que de retour sur les rues pleines du quartier, les pieds contre l'asphalte brûlé par le jour naissant, qu'elle a ralenti. Nous étions côte à côte. J'évitais de la regarder. Juste avant d'atteindre le rond-point, j'ai lâché sa main. Elle n'a pas réagi.

La maison est entrée dans notre champ de vision — et tout ce qui en fait la distinguait en cet instant des autres était la silhouette floue d'Étienne, assis devant la porte, que j'ai vue se redresser et s'avancer jusqu'aux limites de son terrain gazonné. Il y est resté immobile, comme s'il craignait d'en quitter la protection, nous regardant traverser lentement, jusqu'à lui, cette rue qui était la sienne. J'ignore ce qu'il avait pu penser en constatant à son éveil mon absence, en trouvant sa maison plus vide qu'elle ne l'avait jamais été, tout comme j'ignore ce que notre étrange arrivée a pu chez lui susciter — moi aux côtés de sa femme, toutes deux pieds nus, elle, vêtue comme aux premiers temps de leur amour, une apparition spectrale surgissant de son adolescence. Nous n'en avons jamais parlé à ce jour, et nous n'en parlerons probablement jamais. Je ne peux que supposer qu'il se trouve certaines situations comme celle de ce matin du mois d'août, où le cerveau ne peut faire autrement que de nier avec aplomb l'existence de ce qu'il lui est et lui restera impossible à intégrer. Étienne a simplement pris Esther dans ses bras, l'a serrée avec force. Je voyais son visage se presser contre le sien, des larmes aux coins de ses paupières fermées. Esther ne rendait pas l'étreinte, ses deux bras pendaient dans le vide, et Étienne a fait un pas derrière, dérouté, a cherché le contact visuel. J'ai d'abord entendu la plainte — un cri suraigu, quelque part entre la terreur et la détresse —, ai écouté ses échos se propager dans le quartier, et ce n'est qu'en voyant Esther s'effondrer sur la pelouse — ses jambes se dérobaient d'un seul coup, ses mains à plat amortissant de justesse la chute — que j'ai compris qu'il s'agissait de sa voix. À genoux aux pieds d'Étienne, Esther hurlait un désarroi trop longtemps réprimé, et nous ne pouvions que rester à la regarder, tétanisés par la subite violence de son chagrin, regarder sa poitrine se secouer, son visage se crispier et se couvrir de larmes, de mucus, ses doigts se courber contre la terre comme pour le creuser — et le cri qui se répétait, une seule et même clameur rauque, qui pénétrait mes oreilles, ma gorge, envahissant la moindre de mes perceptions, si bien qu'il n'existait plus dans mon corps de sens qui n'était

tout entier braqué vers lui. Je voyais pour la première fois Esther agir avec vérité. Prostrée sur la pelouse soigneusement irriguée, elle pleurait la mort du coyote, et j'étais la seule à le savoir.

Ses pleurs ont cessé aussi abruptement qu'ils avaient jailli, et elle est restée ainsi sur le sol, le souffle court, encore tremblante. Étienne s'est agenouillé devant elle, a posé sa main contre sa joue — cette fois elle a levé la tête vers lui et s'est jetée dans ses bras. Sa contenance retrouvée, elle adoptait le seul rôle qui lui restait — épouse éperdue, elle réclamait le réconfort qu'on lui offrait. En retrait, je regardais les pôles reprendre leurs emplacements naturels : je croyais revivre mes premiers jours dans le quartier, redevenir l'étrangère temporairement greffée à la famille en germination, redevenir la fille perdue en marge de sa propre histoire, et j'ai réalisé avec effroi que la scène à laquelle je venais d'assister allait probablement finir par faire sens dans le récit intime du couple, que le point de rupture qui avait été frôlé servirait de prétexte à la relance de leur amour rongé par l'été, serait peut-être repris en référence des années durant lorsque celui-ci paraîtrait de nouveau périliter — un souvenir du moment où tout avait failli s'écrouler mais avait été de justesse rescapé. J'étais la seule à connaître Esther au-delà de la surface, la seule à avoir eu conscience du mouvement concentrique des siècles et des territoires qui m'avait mené jusqu'à elle. Mais tout ce que j'avais voulu exhumer se trouvait sous mes yeux violemment ravalé.

J'ai détourné mon regard vers la rue, vers les bungalows qui nous encerclaient, vers les arbres qui pointaient derrière la façade. Moi qui avais cherché à comprendre ce qu'il y avait de signifiant dans ce paysage, dans le choc des murs de briques rouges et de la forêt distante, je n'arrivais désormais qu'à voir une chose : que je n'avais pas ici ma place, qu'il me fallait fuir avant de me retrouver prise entre les trop nombreuses strates de pièges qui s'y trouvaient accumulées, et j'ai entendu ma propre voix de l'extérieur rompre les retrouvailles avant d'avoir conscience de ce que je disais. « Tu devrais l'amener à l'hôpital. Elle est visiblement sous le choc. » Je ne voulais que les voir disparaître. « Ce serait plus prudent. » Étienne a installé Esther sur le siège passager — elle se laissait faire — et, avant de prendre place côté conducteur, il a levé vers moi deux yeux grand ouverts où vibraient dans le désordre le soulagement et la confusion, et pour ma part, attendant que le VUS disparaisse derrière les maisons, je n'arrivais qu'à ressentir une lassitude lancinante.

Je suis rentrée dans la maison, je suis descendue au sous-sol. J'ai promptement rassemblé mes quelques effets, mon cahier de notes — j'ai pensé laisser les lettres de Marcelle, que j'ai finalement rapaillées puis enfouies dans mon sac négligemment. J'ai appelé un taxi avec le téléphone de la maison et je l'ai attendu au milieu de la rue, un sac dans chaque main.

Sur la banquette arrière, j'ai fermé les paupières, mais je n'ai pas dormi.

ÉPILOGUE (I)

? (?)

Tout s'est refermé paisiblement, sans heurt. La lumière est entrée en elle-même jusqu'à se dissiper. Tout ce qui autour de moi ponctuait le monde s'est rassemblé dans une même noirceur dévorante. Je m'y suis aussi trouvé mêlé, chacun des atomes de mon corps s'y agglutinant viscéralement, tandis que l'empreinte de ce que j'étais auparavant — ce qui s'était constitué en mémoire à force de voyages — s'est en moi perdue, en même temps que la connaissance de tout ce qui, par la ténébreuse phagocytose, avait cessé d'être. Il m'est maintenant étrange de considérer qu'un temps autre a précédé celui-ci, un temps où je me mouvais dans des espaces dégagés, où je me trouvais enveloppé de membranes sensibles, convoitées par des pulsations étrangères et flottantes — ardu de croire qu'il ait pu exister quoi que ce soit qui ne soit pas ici, en moi, avec moi.

Je suis dispersé, je suis complet. J'ai éclaté en une infinité de fragments de moi et plutôt que d'être affecté par la perte, j'ai atteint l'apaisement final — le sentiment d'avoir crû jusqu'à tout absorber, d'être advenu à une solitude pleine, complexe. Je me répands dans l'opacité béante autant qu'elle se répand en moi. Je ne suis ni immobile, ni en mouvement — je suis une vibration fluide et circulaire.

Il est vrai qu'il arrive que je discerne des fluctuations dans l'ombre totale dont je suis le prolongement — des failles qui se creusent, sinueuses, et qui se résorbent. Troubles minimes, et face à leurs apparitions cependant je me sens secoué, comme s'il s'ouvrait brutalement un vide dans le tissu uniforme de mon être — et alors je crois à une absence, à un manque. Je me sens chuter.

La perfection de la noirceur revient toujours, puissante, confortable. Je me demande si un jour s'achèvera son emprise. Étrange sentiment. Je sais qu'une unique rémanence, quelque chose comme une image, une sensation, éclate lorsque le monde ainsi se brouille : une main qui embrasse, qui me distingue, et qu'à mon tour je voudrais prendre ou rejoindre — et ce

n'est qu'un surgissement chancelant, mais je le fais mien. Alors je ne doute pas de rester entier. Je ne crains ni vide ni chute. Il n'y a pas de vide. Il y a toujours une forêt après la forêt — noirceur et lumière s'effondrent et s'élèvent, lent et hypnotisant ballottement des particules élémentaires.

Je me love dans la noirceur. J'existe, doucement.

ÉPILOGUE (II)

La Narratrice (Janvier 2007 — Avril 2007)

J'aurais voulu être une Narratrice infallible. J'ai menti sur une chose.

Nous étions en janvier et j'étais revenue épuisée de la maison de mes parents au Saguenay, avec l'impression de descendre de beaucoup plus haut sur la carte. Étienne m'avait conduite du terminus jusque chez lui. J'ai écrit que j'ai revu Esther, tenant sa fille contre elle, enveloppée dans la lumière, que notre rencontre, plusieurs mois et nombre de fuites après nos rapprochements équivoques, n'avait pu qu'être signifiante, n'avait pu que raviver en moi les émotions de l'été dernier et me convaincre de la justesse de tout ce qu'il m'avait été donné lors de cette saison d'éprouver, d'interpréter.

Mais à la vision je n'ai en vérité rien ressenti, ni désir ni fascination. J'ai vu Esther comme je l'avais vue des années durant — comme l'amoureuse de longue date de mon frère, comme une femme aimable, taciturne, gravitant un peu anonymement en périphérie de ma vie familiale. Ni Sainte Vierge, ni déesse américaine. Si véritablement l'été avait été porteur de quoi que ce soit, il n'en restait plus rien. J'avais regardé au-delà de la mère et de sa fille, par la porte vitrée — la cour tout entière était voilée par une couche de neige vierge. Jaillissaient seuls de la surface plane les deux bouleaux, qu'on avait couverts pour la saison froide de toile grise retenant le branchage.

Nous avons soupé, bu du café décaféiné. J'ai parlé de ma décision de prendre une pause dans mon parcours universitaire. Le couple a raconté la naissance de leur fille, au mois de décembre — le trajet jusqu'à l'hôpital, le trafic étonnamment clairsemé et le bon état des routes (« Comme si quelqu'un veillait sur nous », a dit Étienne), l'accouchement intense mais sans complication majeure. Étienne m'a mis le bébé entre les bras. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle soit si légère, si fragile — je me positionnais comme me le dictaient ses parents, mais je restais

convaincue que chacun de mes gestes pouvait lui rompre les os. Son petit visage bougeait sans cesse. Ses mains étaient paresseusement tendues vers moi, ses doigts délicats courbés comme pour enserrer des objets imaginaires. J'avais l'impression absurde qu'elle cherchait mon regard, alors même que j'essayais d'éviter le sien — enfin ils se sont croisés, et, par un étrange jeu de reflets, j'ai cru voir ses iris briller d'une fugace lueur jaunâtre, puis elle s'est mise à pleurer, Esther l'a rescapée, et j'ai dit qu'il me faudrait probablement y aller.

Étienne m'a conduite jusqu'au terminus. De faibles précipitations avaient repris. Nous sommes restés un temps sur nos sièges, dans le stationnement, à regarder les flocons fondre au contact du pare-brise. « Je suis content qu'on se soit revu. » Sa voix était chaude, assurée — la mienne avait la force d'un murmure. « Oui. Moi aussi. » J'ai attendu qu'il dise quelque chose, qu'il profite de l'occasion pour enfin me questionner sur les zones d'ombres de l'été dernier, qui ne pouvaient que l'obséder. J'ai attendu, mais je n'y croyais pas vraiment. « On se revoit bientôt ? » Nous nous sommes souri, tous deux. Je suis sortie et j'ai cherché l'autobus qui me ferait traverser jusqu'à l'île de Montréal.

*

J'avais prévenu mes parents qu'après ma visite chez Étienne et Esther, je me rendrais directement en ville. Quelques jours plus tôt, à Chicoutimi, j'avais cherché le nom de quelqu'un à contacter, quelqu'un qui serait susceptible de m'accueillir le temps de me trouver un autre appartement — pour me rendre compte que je n'avais eu aucun contact avec personne depuis des mois. J'avais parcouru plusieurs fois la liste alphabétique de mon carnet d'adresses, et j'ai fini par rappeler Marie pour lui demander si le sofa de sa pièce-débaras, où j'avais échoué l'automne dernier, était toujours disponible. À ma surprise, elle était heureuse d'avoir de mes nouvelles. Je me rendais compte que mon séjour dans son appartement, s'il était dans mes propres souvenirs enveloppés d'un brouillard opaque, avait été pour elle une période intéressante passée à héberger une amie sympathique et un peu bizarre, une fille qu'elle s'imaginait spontanée, vivant une existence un peu bohème. Elle m'avait brièvement parlé de son doctorat en cours, m'avait glissé : « Des fois, je me dis que j'aimerais ça, être comme toi. Vivre sans attaches. Toujours être en mouvement. Ce doit être tellement épanouissant. » J'avais à peine hésité une seconde avant d'accepter d'une approbation rieuse le personnage dont on me tendait la partition, tout en mentionnant que je l'appelais justement pour répondre à un

temporaire besoin d'ancrage. Marie disait qu'elle avait quitté récemment le logement de la rue Iberville et qu'elle se cherchait toujours une colocataire pour partager son nouveau quatre et demi. J'avais accepté.

J'avais consacré la majeure partie de mes premiers mois dans la ville à écrire. L'impulsion était venue presque immédiatement après que je me sois installée — un matelas posé à même le sol, un petit bureau trouvé sur le bord de la rue un jour de collecte des ordures, une valise entrouverte en guise de commode — dans la petite chambre qui m'avait été attitrée. Pour une raison quelconque, Marie avait conservé la boîte de carton qu'à l'automne, j'avais laissée par désœuvrement dans la pièce-débaras de son ancien appartement. « Je n'ai pas regardé l'intérieur, mais je me disais qu'il pouvait y avoir quelque chose que tu voudrais retrouver. » En fait, elle ne contenait rien d'intéressant, si ce n'était des photocopies des correspondances de Marcelle, le même document écorné que j'avais lu et relu tout l'été et qu'à Montréal j'avais fini par jeter dans la boîte avant de quitter pour le nord. C'est leur redécouverte qui m'a convaincue de me lancer dans la rédaction.

J'y investissais toute mon énergie, jusqu'à en saturer mon esprit — cherchais avec avidité dans l'articulation de mon passé immédiat de quoi contrecarrer le vide que j'avais ressenti en revoyant Esther, de quoi me cicatriser des souvenirs de l'été qui me submergeaient par secousses, à tout moment du jour. Lorsque je n'écrivais pas, je travaillais. Marie avait un emploi à temps partiel comme tutrice auprès d'élèves du secondaire et elle m'avait recommandée pour une position semblable. Je passais deux ou trois fins d'après-midi par semaine avec des adolescents dans une classe d'une école du quartier. La pièce sentait l'humidité, le chauffage et l'isolation étaient déficients — constamment on pouvait entendre le hullement du vent et les voix des passants près des fenêtres —, mes élèves, désabusés, mais la tâche, étonnamment, me plaisait, surtout lorsque la matière à l'étude était l'histoire du Québec. Nous parlions de Samuel de Champlain, de la Grande Paix de 1701, de la Conquête et des Rébellions, de l'Acte d'Union — j'aimais les voir transcrire les majuscules et les dates, les amener à découvrir le mouvement des rouages qu'à partir de leurs manuels de textes je m'efforçais d'agencer avec simplicité devant leurs yeux, et le soir, lorsque plongée dans ma propre histoire, perdue entre Mexico, la Mauricie et la Montérégie, j'appliquais une méthode

équivalente à la description de mes faits et gestes, de ceux d'Esther. Et j'attendais que des tangentes que je traçais jaillisse la vérité sur mon présent.

C'est en me relisant après avoir mis le point final à l'entreprise que je me suis rendu compte d'un décalage : je n'arrivais pas à me reconnaître dans la description, pourtant de ma propre main, de mon retour au quartier, de la vision d'Esther et de sa fille — cette scène n'était pas celle que j'avais vécue. Puis, fouillant mes notes, j'ai retrouvé la page où, dans un désir de schématiser, j'avais inscrit mon nom, celui de Juan Diego, celui de Marcelle, celui d'Esther — les trois premiers reliés par des droites, le dernier au centre de la structure. J'ai observé la mystérieuse esquisse et, brusquement, je ne me rappelais plus ce que j'avais essayé de dire, unissant les uns aux autres des personnages que séparaient autant le temps que la distance et dont les expériences n'avaient pas grand-chose à voir — ne me rappelais pas non plus ce que j'avais recherché en ressassant sur les pages de mon cahier à reliure spirale les événements de l'été. J'ai eu l'impression d'être face aux souvenirs d'une étrangère. Le constat m'a rendue confuse plus qu'il ne m'a heurtée.

J'ai laissé le texte sur un coin de mon bureau — chaque fois que j'entrais dans la pièce, j'y jetais un regard de biais, comme si j'espérais qu'il s'était en mon absence volatilisé de lui-même, m'exemptant de la tâche de le déchiffrer. J'ai essayé de diriger mon attention ailleurs. Comme mon emploi de tutrice me rapportait un peu, j'ai décidé de meubler adéquatement ce qu'il convenait désormais d'appeler ma chambre. J'ai acquis une base de lit, une lampe — trouvé dans une boutique spécialisée un poster représentant l'affiche du film *Carrie*, où l'on voyait accolées l'image du personnage en rayonnante reine du bal et une autre où elle était couverte de sang, avec tout en bas le slogan « If only they knew she had the power ». Marie m'a aidée à tout installer, avait trouvé le poster hilarant. Le mois de mars s'achevait mais l'hiver s'éternisait. Nous avons acheté une bouteille de vin de dépanneur, avons commandé au restaurant vietnamien qui se trouvait à quelques coins de rue et nous sommes assises en indien sur le plancher du salon, près du calorifère. Marie était une fille agréable. Pour la première fois depuis des mois, je réussissais à établir avec quelqu'un un contact simple, honnête. Je réalisais à quel point un tel rapport m'avait manqué et, l'alcool m'affranchissant de mon habituelle retenue, me suis sentie envahie d'une confiance aveugle envers cette fille qu'à vrai dire je connaissais peu. Je me suis mise à lui raconter mon été, dans un discours décousu — j'essayais

de tout dire en même temps : les découvertes dans le manuscrit photocopie de Sœur Marguerite, le Coyote, la Vierge de Guadalupe et son témoin, Esther et l'indescriptible fascination (ou peut-être avais-je parlé de désir) qu'elle avait suscitée chez moi. Je n'attendais rien de ce monologue, mais Marie ouvrait grand les yeux, hochait la tête à chacune des propositions, et mon récit se densifiait, s'articulait avec un enthousiasme grandissant devant le vif intérêt qu'elle semblait lui manifester — plus qu'intéressée, j'avais l'impression qu'elle en saisissait les ramifications profondes, qu'elle comprenait. La bouteille a été bue en entier et je me suis tue. Nous sommes restées silencieuses. Le calorifère grinçait. Enfin, elle m'a dit : « Et, avant de tomber en amour avec la femme de ton frère, tu n'avais jamais été attirée par une femme auparavant ? »

Je ne sais pas ce que j'ai répondu. J'ai désigné la bouteille vide, me suis levée, ai enfilé mon manteau et suis sortie. Le froid me mordillait les joues. J'ai enjambé les plaques de glaces et la neige brune jusqu'au dépanneur le plus proche.

*

Je veux parler d'une dernière chose. C'était dimanche. J'ai pris le métro puis l'autobus jusqu'à au chemin de la Côte-des-Neiges. Le temps s'était miraculeusement hissé au-dessus du point de congélation. J'avais la tête nue et les cheveux défaits. La neige fondait, créant des rigoles sur les trottoirs, des petits étangs au milieu des voies. Sur le boulevard, on conduisait les fenêtres ouvertes. J'ai monté les marches de l'oratoire Saint-Joseph — lentement, parce que la slush rendait les surfaces instables. Il y avait redoux mais le temps était couvert et la portion supérieure du dôme de la basilique était obscurci par la brume.

Dans le hall d'entrée, on avait installé des images d'époque pour illustrer l'évolution du sanctuaire. Je me suis attardée à l'une d'elles, datant de la fin des années 50, un plan large de la façade. Le long des escaliers et des paliers, les pèlerins se pressaient par dizaines. Le grain photographique était trop prononcé pour qu'on distingue les détails des personnages — des silhouettes noires disposées en grappes dichromatiques, des corps anonymes. Aujourd'hui, la scène était tout autre : l'endroit était à peu près désert, sinon pour des touristes asiatiques sur les terrasses et quelques figures solitaires courbées sur les prie-Dieu dans la chapelle ou encore allumant à bout de bras des cierges rouges, sous les portraits en bas-relief de Saint-Joseph. Traînant dans les corridors, j'entendais les lamentations distantes d'un orgue, une mélodie

traînante ondulant entre les piliers. Je suis montée jusqu'à la basilique, ai flâné entre les vitraux et les stations du chemin de croix. Je me suis glissée sur un banc près de l'autel. J'ai levé les yeux vers la scène de crucifixion devant moi — le Christ avait, lui, le regard baissé, et au visage une moue d'humilité, ou peut-être de résignation, je n'arrivais pas à me décider.

Je me suis mise à genoux, j'ai joint les mains, fermé les paupières. J'ai pensé aux moments passés en solitaire sur le lit de camp du sous-sol, à la fin de l'été dernier, moments où seule la conjuration de l'image de la Vierge de Guadalupe arrivait à me procurer un peu de réconfort. J'ai pensé que vu la sacralité du lieu, le recueillement me viendrait au moins aussi naturellement qu'alors, mais les secondes s'écoulaient et je m'apercevais que mon esprit dérivait sans arrêt — je m'étais involontairement mise à me remémorer les horaires d'autobus pour mon retour à la maison. J'ai rouvert les yeux. Le silence était étouffant — la basilique était vide de toute voix, humaine ou autre.

Avant de partir, je me suis arrêtée pour un café au casse-croûte de l'oratoire et, par curiosité, j'ai visité la boutique d'accessoires liturgiques — derrière la vitrine, les étalages d'objets clinquants, les croix d'argent, le tout baignant sous l'éclairage immaculé des néons, m'attiraient. Le long d'un mur s'alignaient des dizaines de compartiments contenant des médailles à l'effigie de saints ou de personnages bibliques. J'ai trouvé sans difficulté celui où s'amoncelaient les représentations de Sainte-Marie de Guadalupe — exactement la même qui pendait au cou d'Esther. Je me suis permis de les toucher, ai plongé mes doigts dans le compartiment. Les médailles étaient argentées, mais la texture, malgré une froideur métallique, rappelait surtout le plastique. Elles coûtaient deux dollars. J'en ai acheté une et j'ai pris le premier autobus qui partait vers le sud-est.

Je me suis assise à mon bureau et j'ai contemplé la petite médaille sur laquelle on avait peint la figure dont les robes bleues et ocre ponctuées de rayons d'or m'étaient désormais familières. Ainsi, je la retrouvais devant moi, entre mes mains comme si je la possédais, celle qu'on appelait l'Impératrice des Amériques, la mère du continent. J'ai eu une pensée pour Marcelle Doyon — peut-être étais-je honteuse d'avoir lié ma souffrance à la sienne, moi qui pouvais avec une telle facilité (suffisait d'une poignée de change) faire face à l'image de mes obsessions, alors qu'elle s'était laissée s'éteindre à force de se voir refuser sa présence et sa

protection. La petite médaille reposait dans ma paume moite, absurde signe d'un temps auquel je n'appartenais pas. Je l'ai rangée dans le premier tiroir et, par-dessus, j'ai jeté le cahier.

C'est plus tard au cours de la semaine que j'ai reçu un appel de François. J'ai vu son nom apparaître sur l'écran d'affichage. J'ai laissé le téléphone vibrer jusqu'à entendre sa voix, hésitante, par le haut-parleur de la boîte vocale. Il disait être de retour à Montréal depuis deux mois — il avait longtemps cherché à me rejoindre, n'avait pu avoir mon numéro qu'en contactant, à bout de ressource, mes parents. Il pensait souvent à moi, regrettait la façon dont notre histoire s'était terminée, voulait savoir s'il serait possible de me rencontrer. J'ai conservé l'enregistrement dans la boîte vocale. Je me laisse le temps d'y réfléchir. La nuit, avant de m'endormir, les yeux au plafond, je pense souvent à nos années ensemble. Il est vrai qu'avant que tout ne déraile, nous étions bien — amoureux, engagés sur un parcours satisfaisant, à l'image de tout ce à quoi depuis l'enfance je m'étais crue destinée. Je me laisse le temps d'y réfléchir, mais je sais déjà que j'ai envie de le rappeler, que j'ai envie d'aller prendre un café avec lui, de discuter tranquillement pour qu'entre nous les tensions se relâchent. J'ai envie que nous soyons ensemble à nouveau, que nous reprenions le paisible enracinement que nous avons entamé dans l'appartement de la rue Papineau. J'ai envie que nous retrouvions la stabilité, qu'ensemble nous partagions l'été qui approchait. J'ai envie que nous invitations, un soir de beau temps, Étienne, Esther et leur fille à souper, que nous riions tous les quatre, que sous la table nous ayons François et moi les mains enlacées, soudées — et peut-être dans un avenir rapproché finirions-nous par voir à l'horizon se dégager du paysage dense une terre défrichée qui deviendrait la nôtre, sur laquelle s'amoncelleraient les briques rouges jusqu'à fonder un abri, quelque chose de solide qui nous protégerait de ces pièges qui depuis le fin fond des siècles et des forêts tentent de creuser en nous leur nid de douleur et de désordre, et alors je ne penserais plus ni à Marcelle Doyon, ni à Juan Diego, ni aux coyotes, ni aux cheerleaders, ni à tous les sacrifiés dont les corps consolident le lit des rivières, ni aux promesses, fondés ou non, qu'ils tentent de faire voyager sur toute la surface du territoire, de la colline du Tepeyac aux lacs sauvages du parc des Laurentides — tous, je les rabattrais dans un recoin inaccessible de ma mémoire. Je ne penserais plus à rien et je serais heureuse.

PARTIE II

LIGNES DE FUITE, CERCLES OUVERTS

fragments de transfiguration américaine

INTRODUCTION

L'invention de l'Amérique

*cette terre-et-mer étant posée je l'occupe
jusqu'à la garde je l'occupe de mes chimères de plomb et
me réclame du froid comme un héritier du droit d'aïnesse
sans sourciller*

- Pierre Perrault, *Gélivures*¹

Je me suis toujours senti dans l'écriture accablé d'un poids — impérissable impression d'avoir « Dans la main/Le bout cassé de tous les chemins² ». La conjuration de Saint-Denys Gameau (que Jacques Ferron, dans *Le ciel de Québec*, a portraituré en Orphée désœuvré, « à bout de langage, dépossédé [...] de sa muse³ ») a beau être prévisible, elle ne m'en procure pas moins l'image la plus juste : il me semble que j'arrive aujourd'hui à l'extrémité de voies qui, devant mes pas, se sont rompues, et que debout devant la faille, je m'échine à travailler avec leurs tronçons — persistant à croire qu'il est possible de tracer avec leurs extrémités noircies quelque chose de signifiant.

*

Je suis un écrivain d'Amérique — ce terme qui, je le sais par la force des choses, ne désigne pas la terre sur laquelle je pose les pieds ou le ciel au-dessus de ma tête, pas plus qu'il ne circonscrit le phénomène géographique qu'enfant, j'ai appris à retrouver sur une carte, mémorisant le nom de ses cours d'eau, de ses chaînes de montagnes, l'emplacement des frontières qui le découpent, mais bien un lieu imaginaire, un cadre théorique qui s'est mis en

¹ Pierre Perrault, *Gélivures*, Montréal, L'Hexagone, 1977, p. 14.

² Hector Saint-Denys Gameau, « Monde irrémédiable désert », dans *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, p. 144.

³ Jacques Ferron, *Le ciel de Québec*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009 [1969], p. 397.

œuvre avec l'arrivée fracassante des explorateurs européens, et qui, gagnant au fil des siècles consistance et légitimité, a fini par travestir l'espace physique auquel on l'associe.

Je le sais, mais, en tant qu'habitant de ce lieu millénaire qu'on a appelé Nouveau Monde⁴, lieu où je fais aujourd'hui le pari d'écrire, je sais aussi que j'ai depuis longtemps intégré malgré moi ce paradigme du neuf, de la naissance, du vide qui est propre à sa fondation. Paradigme qui a façonné la culture qui est la mienne — influencé mon parcours intellectuel. L'Amérique des grands espaces, du rêve et du possible, je la fréquente depuis longtemps et la connais bien.

Que je le veuille ou non, j'ai en moi quelque chose qui tient de ce cliché, de ce désir de conquête. Je suis mué par cette impulsion désirante, typique du Nouveau Monde, d'investir cet espace, ce canevas qu'on me dit vierge, où tout est toujours à faire (tenté par le « déploiement d'un moi-univers⁵ », par « la multiplicité concrète comme seule forme possible⁶ », comme l'écrit Pierre Nepveu à propos de Walt Whitman, chanteur, s'il en est un, de cette invention de l'Amérique). Je suis en même temps, ayant constaté tout ce que ma terre d'attache comportait de factice, conscient de la violence à la fois symbolique et physique qui est derrière le *tabula rasa* ayant mis au monde ce vide structurant : de là me vient la certitude qu'il est nécessaire pour véritablement saisir l'Amérique, pour communier avec elle, de non pas me fier aveuglément à ces motifs qui m'habitent, mais, au contraire, de me faire agent de leur profonde métamorphose — me rendre moi-même disponible à une transfiguration.

*

Avant d'être écrivain, je suis citoyen d'Amérique. L'idée du neuf, du vide, influence d'abord la façon dont je conçois mon identité, et principalement mes origines. Je possède chez moi deux grands cartons blancs où sont déclinés en petits caractères les ancêtres de mes deux grands-parents paternels. En suivant les demi-cercles qui s'enchevêtrent, en passant d'un mariage à un autre, je suis capable de mettre le doigt sur le nom du premier homme, de la

⁴ Au cours de ce texte, l'expression « Nouveau Monde » sera utilisée pour désigner ce paradigme en particulier, et non pour parler de façon littérale du continent américain.

⁵ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998 p. 77.

⁶ *Ibid.*, p. 61.

première femme partageant un des patronymes de ma famille ayant traversé l'océan Atlantique jusqu'à la vallée du Saint-Laurent. C'est une spécificité que les autres habitants du continent (du moins les descendants des colonisateurs) et moi partageons : la capacité de connaître le degré zéro de notre histoire personnelle, de concevoir notre parcours comme ayant débuté avec le « Premier jardin⁷ » d'un homme et d'une femme.

Pour se dire du Nouveau Monde, il faut effectivement considérer que son récit identitaire prend source dans le vide. Il faut prendre pour prémisse qu'avant le *soi* (avant le *nous*), il n'y avait rien — qu'avant ce « jardin », il n'y avait qu'une terre en friche, attendant que des mains européennes viennent la labourer.

Le même genre de parcours a caractérisé la littérature nationale dans laquelle je m'inscris — autant de façon passive, puisque j'écris au sein de ses institutions, que de façon active, puisque je choisis de plein gré d'intégrer la filiation qu'elle me propose. Une littérature dont on peut retracer la première œuvre, comme la première fondation d'une maison (probablement parce que l'auteur l'annonçait déjà lui-même comme telle : « J'offre à mon pays le premier roman de mœurs canadiennes⁸ »). Une littérature orpheline qui se voyait comme faisant face au vide. Qui, comme les autres littératures du Nouveau Monde, s'est développée en pleine conscience de son propre parcours et de ce qui lui était nécessaire de canons, d'institutions, de motifs pour se déployer — qui s'est, par la bande, forcément élaborée dans une urgence provoquée par une position d'infériorité, puisque devant se comparer à toutes ces cultures de l'Ancien Monde, celles dont les origines étaient trop éloignées pour être circonscrites et dont le patrimoine esthétique et intellectuel ne pouvait être remis en question.

Au gré des siècles, des œuvres ont cherché à combler le vide, ont graduellement légitimé le parcours de ces nouvelles littératures. Il m'apparaît pourtant que, dans le cas de la littérature québécoise, le processus de consolidation ne semble s'être jamais achevé, tout comme ne semble jamais s'être dissipé avec les années le sentiment d'urgence. Évoquant cette

⁷ Le titre de ce roman d'Anne Hébert fait directement référence au « premier jardin » de la Nouvelle-France, qu'auraient « semé [...] avec des graines qui venaient de France » (Anne Hébert, *Le premier jardin*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2000 [1988], p. 76) Louis Hébert et Marie Rollet, comptant parmi les premiers habitants de la colonie.

⁸ Philippe Aubert de Gaspé fils, *L'influence d'un livre*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1996 [1837], p. 14.

impression, il me vient en tête le cri du cœur du journaliste Jean Éthier Blais à propos d'Hubert Aquin (« Nous le tenons, notre grand écrivain. Mon Dieu, merci⁹. ») : n'est-ce pas dire qu'il y avait, plus d'un siècle après le premier roman canadien de langue française, toujours cette même impression que la littérature québécoise était *en devenir*, toujours cette même conscience d'un vide à colmater, de structures à ériger de toute pièce (et, oui, d'urgence) ? Je pense aussi aux essais récents *Alain Grandbois est-il un écrivain québécois?* de Patrick Moreau (2012), *Le roman sans aventure* d'Isabelle Daunais (2015) : deux textes qui proposent une réflexion sur la littérature québécoise en l'abordant comme un travail *en cours*, qui veulent réfléchir à la façon dont il faudrait bâtir l'édifice plutôt que prendre du recul sur une construction déjà complétée — bref, discutent de la littérature québécoise comme si elle était toujours en processus d'élaboration, comme si ses canons, ses motifs structurants étaient toujours à instaurer, à programmer.

Le constat corrobore ce que Gérard Bouchard écrivait dans *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, à savoir que la culture québécoise, faisant figure d'exception, « n'a pas su jusqu'ici se persuader d'[...] inscrire [dans le Nouveau Monde] un destin autonome, manifeste, à l'image des nations du monde ancien, ou comme la plupart des autres collectivités neuves.¹⁰ » Si c'est le cas pour la culture, c'est peut-être que la nation québécoise dans son entièreté n'a pas su atteindre cette autonomie, cette légitimité face à elle-même et face aux autres.

On peut dire que les deux procédés (constitution d'une littérature et formation d'une collectivité sur des bases nationales) sont, dans le cas entre autres des nations du Nouveau Monde, liés. Que ces littératures récentes ont été, en même temps qu'elles se développaient en tant qu'institutions, en tant qu'esthétiques, impliquées dans l'élaboration d'un imaginaire collectif¹¹, d'un itinéraire pour ces sociétés neuves que peuplaient des déracinées et leurs

⁹ Jean Éthier Blais, « Prochain Épisode, d'Hubert Aquin », *Le Devoir*, Montréal, 13 novembre 1965, en ligne, <http://www.ledevoir.com/histoire/90ans/90_aquin.htm>, consulté le 9 août 2016.

¹⁰ Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2001 [2000], p. 82.

¹¹ « D'une façon très générale et trop vague, le concept d'imaginaire collectif renvoie souvent à l'ensemble des symboles qu'une société produit et grâce auxquels ses membres donnent sens à leur existence » (Gérard Bouchard, *Raison et déraison du mythe*, Montréal, Boréal, 2014, p. 21).

descendants¹² — que, consciemment ou non, elles tentaient de s'aligner sur leur mythe justificatif, celui qui se devait de donner sens à leurs présences anormales à cet endroit étranger qu'ils situaient à l'extrême occident de leur carte du monde¹³.

Ma bibliothèque est pleine d'œuvres qui ont dans cette optique voulu faire entrer le « destin » québécois dans une structure narrative, dans un métarécit qui paramètrerait l'expérience faite par ce peuple du continent américain. Si ce récit a connu maintes variations, on peut dire qu'il a travaillé avec à peu près les mêmes variables, relatant l'histoire d'un petit peuple homogène, rattaché à ses racines franco-européennes, ayant résisté pendant des siècles aux difficultés du continent (climat et territoire hostile, oppressions linguistiques, économiques, culturelles) par une survivance bornée, parfois glorieuse — conception avant tout linéaire, qui implique un éventuel parachèvement du parcours sacrificiel, la fin de la « Longue Marche¹⁴ » par l'arrivée sur une Terre promise¹⁵, par l'avènement de la liberté (explicitement ou implicitement, la souveraineté politique). Je ne veux pas dire que ce mythe a exclusivement préoccupé la littérature québécoise, je dis qu'il s'est profilé, comme c'était le cas partout dans le Nouveau Monde, en filigrane de son développement. En cherchant, plus ou moins explicitement, à justifier la présence « canadienne-française » en Amérique, il justifiait du même souffle l'existence de sa littérature, puisque ses écrivains en étaient redevables. C'est par ce récit que se sont comprises la nation et sa littérature, et c'est par son truchement que s'est développé l'imaginaire qui leur est propre.

¹² En excluant ou à peu près, conformément à ce qu'implique cette idée du vide, ceux qui habitaient déjà le continent.

¹³ « Une littérature nationale émerge lorsqu'une communauté dont l'existence collective est remise en question essaie de rassembler des raisons pour son existence » (« A national literature emerges when a community whose collective existence is called into question tries to put together the reasons for its existence », Édouard Glissant, cité dans Lawrence Buell, *The dream of the Great American Novel*, Cambridge, The Belknap press of Harvard University, 2014, p. 12 — je traduis).

¹⁴ « [E]t toi, Terre Québec, Mère Courage/dans ta Longue Marche, tu es grosse/de nos rêves charbonneux douloureux » (Gaston Miron, « L'octobre », dans *L'homme ripaillé*, Montréal, Typo, 1996, p. 103).

¹⁵ Maurice Lemire s'est intéressé aux occurrences importantes des mythes de la terre promise et de sa quête dans la littérature québécoise de la Conquête à la Confédération; l'un caractérisé comme « une récompense qui couronne une série d'épreuves », l'autre, comme une mission « marquée d'obstacles ou d'épreuves qui servent à prouver la valeur du héros » (Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec, 1764-1867*, Montréal, l'Hexagone, 1993, p. 58).

Si la collectivité québécoise n'a pas réussi à se consolider en « destin autonome », c'est peut-être parce que la résolution de cette marche, de ce « purgatoire » national si dramatiquement décrit, sur laquelle comptait son métarécit, n'est jamais advenue. Et si la littérature québécoise paraît ne pas avoir encore atteint la légitimité recherchée, c'est peut-être justement parce qu'elle est traversée par des illustrations de cet itinéraire qui tarde à se réaliser.

Considérons que les échecs politiques se sont accumulés dans les dernières décennies, que la perception « homogène » qu'a le « petit peuple » de lui-même se fracture (avec raison) à mesure que se complexifie ses relations avec l'Autre (un Autre qui se révèle comme étant aussi, tout compte fait, Soi) : il devient ainsi de plus en plus difficile de s'accommoder d'un récit qui n'a pas livré ses promesses. La littérature québécoise se retrouve avec des textes voulus canoniques, mais qui renvoient aux lecteurs une impression de désuétude, ou d'inadéquation. Ce métarécit qui a tant préoccupé les écrivains québécois, on croit constater aujourd'hui qu'il est inefficace pour décrire la réalité contemporaine, et on en vient à poser l'idée qu'il l'a peut-être été depuis toujours — d'autant que l'époque, hypermodernité et « fin des grands récits » obligent, est propice à la remise en question de tout ce qui est concerné par le concept de « nation ». D'où l'impression que la littérature québécoise (et l'histoire même, en fait) semble toujours à faire — et est peut-être même à recommencer¹⁶.

*

Je suis un écrivain du Nouveau Monde, je suis un écrivain québécois, et je suis un écrivain du XXI^e siècle. Le « bout cassé de tous les chemins » avec lequel je me débats, c'est cette accumulation de culs-de-sac qu'il me semble, vu l'arbre généalogique littéraire à la cime duquel je me suis institué, avoir la responsabilité de résoudre. Ou du moins, qu'il me faut tenter de démêler.

¹⁶ Un colloque a d'ailleurs eu lieu à l'automne 2014, sagement nommé, selon le titre de l'ouvrage de Gilles Marcotte : « D'une "littérature qui se fait" à une littérature qui se meurt? » (organisé par Marie-Hélène Constant, Martine-Emmanuelle Lapointe et Rachel Nadon et tenu les 2 et 3 octobre 2014 au Carrefour des arts et sciences de l'Université de Montréal). Celui-ci prenait également pour prémisses *L'écologie du réel* de Pierre Nepveu, qui, un des premiers, a parlé d'une littérature « post-québécoise » pour exprimer le dépassement par la littérature des enjeux nationaux.

Il y a ainsi ma découverte de l'« invention » de l'Amérique, qui, remettant en question l'idée du vide sur laquelle reposait la méthode convenue d'habiter le continent, incite à investir différemment l'espace. Mais comme l'identité de la nation québécoise et sa littérature avec elle sont apparemment toujours *en cours* d'élaboration, la tâche est double, puisque l'angoisse originelle (celle de se trouver déraciné en un espace de la Terre dit neuf, dominé par le vide) ayant mené à la construction d'un métarécit (celui qui aujourd'hui paraît inadéquat) est toujours valable. La problématique identitaire première n'a pas été rectifiée : la culture québécoise n'a pas su s'aligner sur un sens qui justifierait sa propre existence, qui l'enracinerait suffisamment solidement dans le continent.

Il y a donc lieu de retrouver comment la collectivité peut se re-liaer avec son propre mythe et l'imaginaire qu'il véhicule (avec, donc, sa propre expérience continentale), avant de mieux réconcilier cette fiction qu'est l'Amérique (à l'intérieur de laquelle le Québec se trouve) avec l'espace qu'il prétend constituer.

Écrire avec ce « bout cassé », tel que je l'ai imagé au départ, c'est, en Orphée polémiste et révisionniste de son propre mythe, poser un temps son regard vers l'arrière, se pencher, en pleine conscience de l'échec qui est impliqué, sur cet itinéraire justificatif — n'en déplaise à certains de mes contemporains (les écrivains de ma génération, notamment), épuisés de faire avec l'ambiguïté identitaire que suppose l'« héritage de la pauvreté »¹⁷, dont découle ce métarécit, et ainsi pressés de départir toute culture de son épithète nationale. C'est faire le pari que c'est en entreprenant, notamment par la création, une *transfiguration* des matériaux imaginaires, des motifs structurants qui s'y trouvent (et non en les reléguant aux oubliettes) qu'il est possible d'avancer dans l'écriture, de faire avancer la littérature québécoise en elle-même pour qu'enfin, plus qu'en devenir, on sache accepter qu'elle *soit*, simplement.

¹⁷ « Ni français ni américain, le Québécois francophone est le produit de cette double négation qui, en l'excluant en quelque sorte de l'histoire, ne lui a laissé aucune expérience du pouvoir et lui a légué une identité toute problématique » (Yvon Rivard, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, p. 133).

CHAPITRE I

Totalités

Jeux sur le Grand Roman américain — L'expérience cyclique

J'ai constaté que j'écrivais le même texte depuis des années — plutôt, que le texte que je *désirais* écrire, celui que j'aimais m'imaginer construire, était depuis longtemps le même. L'obsession m'était restée inconsciente, jusqu'à ce qu'en élaborant la base de ce qui deviendrait la portion création de mon mémoire de maîtrise, j'eusse cette révélation que, si je pouvais démonter mon récit pièce par pièce, comme s'il s'agissait d'un meuble, je me retrouverais avec, dispersés devant moi, les mêmes éléments qui avaient servi à mes dernières tentatives de fiction. Le constat m'est d'autant apparu comme une surprise que certains de ces textes avaient été rédigés dans le but avoué de changer de décor, de me libérer de mes motifs personnels — une tentative visiblement vaine.

Pour chaque projet d'écriture, même si détenant les mêmes matériaux, j'étais arrivé, aux termes du travail, à une forme distincte. Je suppose que je n'en avais jamais été tout à fait satisfait, ce qui me poussait à sans cesse m'exercer à la reprise — comme animé par la conviction que, si les pièces demeuraient les bonnes, il me fallait atteindre un agencement spécifique, dans lequel chacune d'entre elles, choisies d'abord pour la résonance individuelle qu'elles avaient chez moi, atteindrait sa fonction véritable. Contemplant les éléments dispersés dans mon atelier, je me mettais à rêver d'une écriture qui arriverait à les articuler en une forme qui serait *totale*, qui exprimerait, plus que la somme de ce que convoquent ses parties, une voix nouvelle, jamais auparavant cernée, ou du moins jamais tout à fait saisie.

Ces ambitions de totalité ne sont peut-être pas étrangères à mon état d'écrivain du Nouveau Monde : comme si je restais pris avec l'impression que l'entreprise littéraire devait se mettre au service de la préhension d'un réel qui nous fuit, d'un espace d'abord réfractaire¹⁸,

¹⁸ Gérard Bouchard utilise le terme d'« appropriation symbolique » : « [O]n entend un processus d'identification collective médiatisé par l'espace [...], la somme des actes et des transactions par lesquels

afin d'*inaugurer* quelque chose (un imaginaire, une esthétique, etc.) qui serait aussi neuf que *vrai*. J'étais habité par l'idée en même temps que je la savais naïve, puérile, même — conscient qu'il n'existe pas de *vérité* plus légitime qu'une autre, ou que ce concept a probablement peu à voir avec la littérature —, mais cette lucidité n'était pas suffisante pour me faire abandonner l'ambition.

*

C'est porté par ces considérations que je me suis intéressé à cette idée qui, dans la tradition littéraire étasunienne, porte le nom de « Grand Roman Américain » (*The Great American Novel*) : figure (fantasme ?) critique inaugurée au XIX^e siècle par le romancier John W. De Forest, qui rêvait d'« une œuvre qui capterait l' "âme américaine" en dépeignant les "émotions ordinaires et les manières de l'existence américaine" dans un "tableau" qui saisirait l'entière portée géographique et culturelle de la vie nationale¹⁹ » : une œuvre grandiose et, effectivement, vraie qui, par l'agencement de matériaux narratifs divers (souvent regroupés sous de grands thèmes qu'on voudrait typiquement nationaux), démontrerait la spécificité de cette collectivité neuve qu'est l'« Amérique », moins de cent ans après son accession à l'indépendance. Un texte, il me semble, spirituel, aux résonances quasi bibliques, qui serait autant réminiscence d'un passé glorieux qu'inspiration pour le présent, qu'image du futur.

Si l'idée, au fil des siècles, a connu autant de moments de gloire que de creux de vagues, je constate qu'elle demeure sincèrement ancrée dans les discours critique et populaire étasuniens. Une brève recherche Internet me renvoie à des articles récents, aux titres évocateurs : « Five reasons *Gatsby* is the Great American Novel » (7 mai 2013), « 10 Great American Novel contenders from the past decade » (7 mars 2013), « Why are we obsessed with the Great American Novel? » (13 janvier 2015) — je retiens également un « tutoriel » tiré d'une encyclopédie humoristique expliquant « How to write the Great American Novel » (25 mai 2011). Qu'elle soit abordée avec sérieux, au second degré, ou qu'elle soit ridiculisée ou

les membres d'une population ont aménagé, rêvé et nommé leur habitat » (Gérard Bouchard, *Raison et déraison du mythe*, *op. cit.*, p. 23).

¹⁹ « [A] work that would capture "the American soul" by portraying "the ordinary emotions and manners of American existence" in a "tableau" that would grasp the full geographical and cultural range of national life » (Je traduis depuis : Lawrence Buell, *op. cit.*, p. 24).

parodiée, la figure conserve une importance. Elle agglomère différents besoins, différents discours : à travers elle, on discute de l'appréciation d'œuvres, on consacre des classiques, on critique avec ironie la démesure américaine... Bref, elle offre une assise conceptuelle permettant de penser l'imaginaire étasunien, ses ambitions, ses échecs. Au cœur des conversations entourant la figure réside cette quête pour retrouver le roman qui y correspondrait le plus adéquatement (car c'est souvent ce dont il s'agit : débattre, sérieusement ou de façon ludique, jusqu'à confier le titre à une œuvre en particulier), un prétexte pour réfléchir à la « littérature nationale » et à la nation elle-même. C'est un repère utile, historique, dans le foisonnement des textes qui constitue le corpus.

C'est d'ailleurs ce que tente de démontrer la colossale étude de Lawrence Buell, professeur à l'Université de Harvard, sur le sujet²⁰. S'intéressant au *Great American Novel* (aussi appelé GAN, selon une abréviation d'Henry Miller) comme objet théorique, Buell démystifie le préjugé voulant qu'il ne constitue que l'illustration de velléités patriotiques ou d'idées de grandeur appartenant exclusivement au paradigme d'émergences des nationalités propre au XIXe siècle. Il démontre que les principaux candidats au titre, loin de célébrer la grandeur de la nation étasunienne, s'intéressent souvent au contraire à en faire ressortir les défauts, les déséquilibres ou l'avenir incertain (que l'on pense aux mégalomanes qui peuplent *Moby Dick*, *The Scarlett Letter* ou *The Great Gatsby*, à la misère — matérielle ou intellectuelle — qui plombe les protagonistes de *Grapes of Wrath* ou *Catcher in the Rye*, ou encore le fatalisme post-nucléaire du plus tardif *Gravity's Rainbow*).

Pour Buell, le Grand Roman Américain, plutôt qu'un traité politique ou qu'un ensemble de commandements, est un « field of dreams²¹ » (« champ de rêves/de possibles » — je traduis) : en somme, un espace à occuper temporairement, qui est toujours à réinvestir. Surtout, le mot « dreams » étant au pluriel, l'auteur affirme qu'il est faux de considérer que le GAN s'est voulu l'apanage d'une seule conception de l'« âme américaine » — cette « âme » même étant de toute façon une construction polymorphe intellectuelle, spirituelle, de ce discours littéraire.

²⁰ *Ibid.*, 584 p.

²¹ *Ibid.*, p. 465.

Son étude démontre entre autres une recrudescence du motif et de ce qu'il suppose de caractéristiques (texte touffu et grandiloquent, thèmes typiquement « américains », penchant pour l'historique) depuis quelques décennies, notamment suite aux attentats du 11 septembre 2001, qui ont créé une fissure dans l'imaginaire étasunien. C'est dire que le GAN serait toujours un *outil* pour les écrivains (autant qu'il le demeure pour les critiques qui s'intéressent à leurs textes), un référent formel qui permet de se positionner par rapport à des classiques du corpus américain (ceux qui se disputent le titre dans les listes dont j'ai préalablement parlé) et de s'inscrire dans une conversation au sujet de l'identité nationale.

*

Je peux paraître me contredire : j'ai parlé de la spécificité de la littérature québécoise comme étant, puisque notamment traversée par un métarécit qui n'a pas connu sa conclusion, sans cesse *en devenir*, sans cesse en cours d'élaboration — encore aujourd'hui en quête de légitimité, de canons. Ces reprises récentes, ces « tentatives » d'écriture du GAN, un mythe littéraire associé au développement préliminaire de la littérature étasunienne, ne démontrent-elles pas que celle-ci est aux prises avec une semblable fragilité, avec une nécessité de re-fondation?

Il faut faire une distinction. Le GAN, malgré le regain d'intérêt pour l'esthétique qu'il implique, demeure un titre que l'on réserve à des textes qui datent et qui sont depuis longtemps consacrés — je note qu'à peu près toutes les œuvres que Buell analyse sont contenues entre les années 1850 et 1950 et que, comme l'explique l'auteur, le GAN était déjà considéré, dès les années 20, comme une figure passée sur laquelle on pouvait détenir un recul critique. C'est dire que, lorsqu'une liste prétend avoir trouvé dix candidats potentiels au titre dans les romans publiés dans les dix dernières années, ce n'est pas que l'on considère qu'une œuvre du XXI^e siècle peut véritablement supplanter, par exemple, *Moby Dick* en termes de résonance symbolique nationale — ou qu'il est nécessaire de « remplacer » cette œuvre par une autre plus récente, plus adéquate à dépeindre la vie étasunienne. La prétention est plutôt une façon de commenter, sous le *mode du jeu*, l'œuvre récente en question, de l'intégrer dans l'histoire littéraire (et dans le métarécit qu'elle suppose) en soulignant sa filiation et, par la bande, en vantant ses qualités (puisque bien sûr on ne verra jamais de candidat au GAN qui n'ait obtenu de critiques dithyrambiques — l'« âme américaine » a quand même ses standards de qualité).

Je veux dire que le Grand Roman américain, s'il avait à être écrit, l'a déjà été. Non pas que je souhaite contredire Buell en disant qu'il existe *un seul et unique* GAN et qu'il est reconnaissable à des caractéristiques précises. Seulement, les quelques œuvres disséminées à l'intérieur d'une centaine d'années qui se qualifient pour la consécration et qui sont à la source de tout commentaire contemporain sur ce mythe littéraire ne sont pas des péripéties dans l'élaboration d'une littérature nationale étasunienne, elles en constituent les différents apex, tout dépendant les avis — et j'ajouterais que la « grandeur » de ces œuvres (je parle ici d'une qualité esthétique et non pas d'un jugement subjectif sur leur rayonnement) fait écho à celle que l'on retrouve dans le métarécit national (du moins du point de vue de l'imaginaire), c'est-à-dire que la nation étasunienne a atteint dans sa représentation d'elle-même l'envergure, la densité, la complexité que lui destinait cette littérature.

Ainsi, reprendre ou prétendre reprendre sur un mode ludique le motif, c'est se remémorer un voyage passé et considérer ses impacts possibles sur le présent, plutôt que de chercher à atteindre une destination. C'est réactualiser des paramètres mythiques connus, reprendre un chemin qui a un début et une fin définis, et conférer une nouvelle profondeur au sens qu'ils véhiculent déjà — et non pas exprimer l'inadéquation du parcours.

*

Il n'y a pas vraiment d'équivalent, dans l'histoire littéraire québécoise, de projet d'un « Grand Roman » en soi, ni du côté des écrivains ni du côté des critiques. Il faut dire que le motif implique un désir d'immensité, d'expansion. La littérature canadienne-française, contrairement aux écrits étasuniens (qui étaient animés par un important désir de rupture de la nation par rapport à leur ancienne métropole), s'élaborait dans une société du Nouveau Monde qui s'est « donné des représentations souvent incohérentes d'elle-même [...], en essayant trop souvent de plier la réalité du nouveau continent aux manières de l'ancien²² »; une société donc encouragée, malgré les « possibles » offerts par ce vide inhérent à la fiction de l'Amérique, à s'orienter « vers le statisme et le passéisme²³ », plutôt qu'à intégrer un mouvement

²² Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, op. cit., p. 177.

²³ Maurice Lemire, op. cit., p. 55.

dynamique²⁴. Il y a bien recherche par les élites canadiennes d'un « grand texte national²⁵ », mais, dans une telle ambiance, la recherche de spécificité qui, dans une plus ou moins grande mesure, a accompagné toute nation du Nouveau Monde, s'est tournée vers ce que Maurice Lemire appelle le « parti pris de perfection²⁶ », c'est-à-dire que s'est consolidé un idéal de pureté vu comme digne de l'ancienne Europe, qui contrastait avec ce qu'on percevait, en Europe moderne et principalement aux États-Unis²⁷, comme étant de la perversion morale. Le Canada, c'était la « perfection au centre », alors qu'il y avait le « désordre en périphérie²⁸ » : c'était le noyau inébranlable, devant rester barricadé pour mieux se protéger des tempêtes extérieures.

La table était mise, donc, pour une littérature s'élaborant dans la sobriété et l'humilité qui constituaient des valeurs toutes canadiennes-françaises. La grandiloquente complexité, l'expansion, la multiplicité des imaginaires qui étaient l'apanage du GAN (ou du moins selon lesquelles les critiques le qualifiaient) n'avaient pas leur place à l'intérieur d'un tel espace symbolique : non seulement étaient-elles contraires aux qualités de la nation elle-même, il était aussi nécessaire, puisqu'on avait déterminé l'essence unique de l'« âme » canadienne, de se contenter d'élaborer sur celle-ci, de se concentrer sur sa promotion.

Ce présupposé de perfection morale et d'humilité a éventuellement été déconstruit, dépassé — et on peut argumenter que, même au temps de sa souveraineté sur la vie littéraire, il s'écrivait des textes qui contournaient sa prescription²⁹. Il demeure que son emprise sur la pensée aux premiers temps de la littérature québécoise a consolidé l'impression qu'il a existé

²⁴ Je précise, pour la suite des choses, qu'on visait la continuité avec l'Europe d'avant la Révolution, associée à l'époque de la Nouvelle-France, plus qu'avec l'Europe du XVIII^e : bref, on souhaitait poursuivre en Amérique une *image* du continent, plus que le continent lui-même.

²⁵ Voir à ce sujet : Jean Morency, « Le mythe du grand roman américain et le "texte national". Convergences et interférences », dans *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Montréal, Nota bene, coll. « Terre américaine », 2012, pp. 113-130.

²⁶ *Ibid.*, p. 28.

²⁷ Voir : Yvan Lamonde, « L'américanité du Québec », dans *Allégeances et dépendances*, Montréal, Nota Bene, 2001, p. 29-135.

²⁸ *Ibid.*, p. 29.

²⁹ Au premier rang desquels se trouve peut-être, ironiquement, *L'influence d'un livre*, une « première oeuvre » plutôt foisonnante et fantasque, qui semble insister pour sans cesse désamorcer sa propre prescription de s'intéresser aux « moeurs pures [des] campagnes » (Philippe Aubert de Gaspé fils, *op. cit.*, p. 14).

et qu'il doit exister une seule façon, étroite, restreinte, de comprendre la nation. Il y a eu rupture par rapport à ce présupposé lors de la Révolution tranquille, comme nous pourrions dire qu'il y présentement « rupture face à la rupture » (c'est-à-dire un certain désaveu contemporain — encore une fois, je vise certains écrivains de ma génération — des œuvres trop directement influencées par les préceptes du néonationalisme), mais l'impression de devoir remplacer une vision *unique* par une autre qu'on croirait plus adéquate apparaît persister. Ces ruptures — considérant toujours le fait que les littératures d'Amérique se sont élaborées en même temps que les nations qui les supportent — sont reflétées dans les différentes conceptions du destin québécois qui ont au fil des siècles accaparé la pensée. Par exemple, pour un écrivain des années 60, se distancier de la littérature dite du terroir, c'était dénoncer la superposition convenue du destin des Canadiens français à celui du clergé catholique — tout comme, pour un écrivain d'aujourd'hui, se distancier de la littérature issue du néonationalisme, c'est refuser de voir la littérature soumise à la grille de lecture souverainiste, ou même, plus largement, nationaliste.

L'absence d'une recherche de totalité chez les écrivains (et l'absence d'une telle lecture des textes chez les critiques) qui découle de cette recherche polémique de la *bonne* voie à emprunter a ainsi tendu à rétrécir la portée des imaginaires véhiculés dans les œuvres, à renforcer l'impression d'exiguïté des discours qu'ils ont transmis — à limiter l'exploration, par le truchement de la littérature, de ce qui constituerait l'« expérience québécoise » (non-partisane, ai-je envie de dire, et nécessairement complexe) de l'Amérique. Par la bande, on peut croire que le constant impératif de distanciation a empêché la constitution de canons incontestés, l'accession d'un ou plusieurs textes au rang d'œuvre « sacrée », puisque, tel que mentionné, se détacher d'une vision, c'était nécessairement se détacher des textes qui y étaient rattachés. Le rapport entre l'écrivain (celui du XXI^e siècle, celui de la Révolution tranquille, celui de la modernité) et son corpus national en devient inévitablement difficile.

S'il faut voir une erreur dans la façon dont s'est déployé le métarécit québécois, elle se trouve peut-être justement dans ce fait d'avoir compris (et de toujours comprendre) le destin québécois en Amérique comme devant suivre une trajectoire linéaire prescrite, quelle qu'elle soit, et non comme se basant sur une *expérience* multiple, répétée et sans cesse enrichie des subjectivités nouvelles qui la réactualise — un cheminement cyclique, en somme. C'est ce que

je retiens de l'étude du motif du *Great American Novel* : la richesse pour un écrivain d'une relation avec un corpus et avec un imaginaire national qui n'est ni restreinte, ni défaitiste (qui ne cherche pas à départir le vrai du faux), mais qui est vivante, fondée sur une perpétuelle métamorphose que n'empêche la reconnaissance légitime de certains canons — figure qui ne guette pas sa forme fixe et adéquate, mais recherche justement sa perfection dans le mouvement.

Cette totalité, cette complexité englobante que je cherche à esquisser, à conjurer, en tant qu'écrivain du Nouveau Monde, est peut-être celle qui saurait concilier ces visions, qui ne sont irréconciliables qu'en apparence, pour peindre, à la manière du GAN (et sur un mode toujours ludique, puisqu'exercice dépourvu d'objectif à sens unique), un portrait bigarré. Il ne s'agit pas de réparer le « bout cassé » des chemins, de réagir à la défaite, mais bien de marcher de nouveau la voie qui a mené jusqu'à elle, d'en refaire l'expérience tout en y ajoutant une profondeur contemporaine. C'est-à-dire que s'il y a dans l'histoire québécoise apparence d'échecs répétés, de revirements sans fin, d'incertitude atavique, il y a peut-être lieu d'y voir (pour le meilleur ou pour le pire) un trait inhérent à la façon québécoise d'inventer l'Amérique, avec lequel il faut jongler.

Je n'ai pas à réparer les faux pas du métarécit, à faire table rase de ses désastres au profit d'une prescription nouvelle — j'ai à les réinterpréter, à les étoffer. Je n'ai pas à résoudre les obstacles qui font partie de l'expérience québécoise, j'ai à les assumer et à en comprendre la richesse. C'est peut-être, au demeurant, une des seules vérités qu'il y a à atteindre.

CHAPITRE II

Continent sacré

Sainte Marie de l'Incarnation — Sainte Kateri Tekakwitha (I) — Le mythos catholique

Plus je décortique ma fascination pour le *Great American Novel*, plus j'ai l'impression d'avoir été particulièrement saisi par ce qu'il impliquait de surnaturel : son ambition de ne pas peindre les corps mais les âmes, non pas le décor dans sa matérialité mais l'expérience qu'il est possible d'en faire — sa prétention, aussi, de *créer de la vérité* pour sa collectivité, et ce, presque de toute pièce, par sa propre autorité. Le motif, en fait, ne constitue-t-il pas une façon de circonscrire, d'appréhender ce que l'établissement en terre américaine a de spirituel?

Les idées de totalité qui m'habitaient, mise en relation avec ce poids, ressenti dans l'écriture, de me réconcilier (et, naïvement, de réconcilier ma nation, ma communauté entière, ma littérature) avec le continent, ont ainsi pris une nouvelle tangente — se trouvaient révélées les connotations sacrées jusqu'alors insoupçonnées de mon entreprise. Alors il me semblait ne plus me débattre avec des objets littéraires, mais avec des prières, avec des murmures presque inaudibles, émanant des pigments d'encre incrustés dans les pages des livres — avec des voix millénaires venues d'au-delà le monde sensible et qui me semblaient constituer les fondations invisibles de ce que je suis.

*

Quand Pierre Nepveu, dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, parle de l'« admirable néant » pour qualifier l'expérience américaine, il emprunte des mots de Marie de l'Incarnation, qui, dans une lettre tirée de sa correspondance de 1642, parlait des « saints du Canada » (ces missionnaires martyrs venus civiliser les Sauvages) en ces termes : « [...] tous sont dans leur néant de façon admirable³⁰ ». Pour l'auteur, l'expression cerne un trait majeur de cette expérience, qui est celui de la « reconnaissance [du] rien », de la « raréfaction du monde

³⁰ Tel que cité dans : Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 38.

extérieur », renvoyant nécessairement, par effet de miroir, à ce « néant de moi³¹ » qui plonge dans l'écriture — état qui est opposé, en fait, aux objectifs d'évangélisation du voyage de Marie de l'Incarnation : en parallèle au travail de « civilisation » de cet Autre sauvage s'entame un travail sur soi.

En effet, si on peut considérer que l'itinéraire de l'Ursuline au Canada tient de sa vocation de missionnaire et du dévoué sacrifice qu'il suppose, il me semble que l'essai de Nepveu (qui par ailleurs se décrit lui-même comme un « incroyant³² ») vise à dépasser une lecture « codifiée » de ses écrits (c'est-à-dire qui prendrait exclusivement pour prémisses l'institution à laquelle appartenait la religieuse et la façon dont elle chapeautait sa compréhension du monde) pour développer l'idée d'une expérience spirituelle d'abord modulée par l'expérience du continent, par les dispositions que suppose le « désert du Nouveau Monde³³ » — notamment cette dialectique alliant « profonde privation » et « champ infini de possibles³⁴ ».

Je suis à l'aise de m'attribuer, à la manière de l'essayiste, le titre d' « incroyant » — bien qu'il me soit impossible de déterminer ce que précisément cet état signifie pour Nepveu. Dans mon cas, je définirais la posture comme étant celle de quelqu'un qui ne s'identifie pas à un culte particulier et qui, globalement, considère que jamais l'un d'eux ne pourra arriver adéquatement à décrire le monde — et ce constat ne suscite pas une opposition en bloc contre les religions, mais confère les moyens de s'en distancer pour mieux les reconnaître pour ce qu'elles sont : des outils d'appréhension du sentiment du sacré. Être incroyant, ce n'est pas en adopter une vision rationalisante qui anéantirait toute trace du surnaturel dans l'histoire et l'existence (comme pourrait être tenté de l'interpréter nombre de mes contemporains), c'est plutôt être conscient que l'on fait toujours face à l'insaisissable, et qu'on ne peut que souhaiter s'en approcher par la création — par des images, des paroles, des gestes³⁵, qui ne représenteront

³¹ *Ibid*, p. 39.

³² « Qu'est-ce qui rend ces écrits si bouleversants, même pour l'incroyant que je suis? » (*Ibid*, p. 35).

³³ *Ibid*, p. 41.

³⁴ *Ibid*, p. 31.

³⁵ Tel que mentionné, je considère que la forme du *Great American Novel* se rapproche de ces méthodes d'appréhension du sacré.

pas l'interprétation d'une vérité absolue, mais tendront à, effectivement, *créer de la vérité* pour celui qui les actualise.

Être incroyant, donc, ne m'empêche pas de comprendre qu'il y a dans l'américanité même un choc spirituel — de considérer que le concept est intimement lié à une expérience sacrée. Par un étrange jeu d'association, j'ai pensé, relisant le chapitre du livre de Nepveu consacré à cet « admirable néant », à ce que disait Alain Greer, dans *Catherine Tekakwitha et les Jésuites*, ouvrage sur les relations entre missionnaires et autochtones prenant comme prétexte une étude biographique de la martyre iroquoise, à propos de la confrontation entre la conception religieuse des dévots européens et celle des Amérindiens à qui étaient expliqués les préceptes du catholicisme :

Dans la rencontre religieuse franco-iroquoise du XVII^e siècle, il y a de toute évidence de grands fossés d'incompréhension mutuelle. Il y a davantage qu'une simple question de différence entre des croyances sur la création, l'ordre cosmique, la nature de l'âme; il existe une incommensurabilité plus fondamentale dans des domaines comme la distinction entre le naturel et le surnaturel, la nature du moi humain, le concept de vérité³⁶.

Greer parle notamment du zèle étonnant dont font preuve certaines femmes iroquoises (dont Kateri Tekakwitha fait partie — et on croit que c'est vraisemblablement ces pratiques extrêmes qui entraîneront sa mort à un jeune âge) lorsqu'il est question de mortifications corporelles, zèle qui n'est pas sans inquiéter les missionnaires. En fait, ces pratiques n'étaient pas simplement répétées par les Iroquoises selon les enseignements des jésuites, elles étaient intégrées entièrement à leur propre conception du sacré :

Les ascètes de Kahnawake ont de l'estime pour leurs prêtres, acceptent qu'ils les dirigent sur certains points, ne les comprennent pas sur d'autres, échappent à leur surveillance dans certains domaines et, dans l'ensemble, continuent leur quête du sacré avec ou sans le soutien des jésuites³⁷.

J'ai l'impression que ce « détail » de l'histoire, cette reprise des rituels chrétiens dans le cadre d'une « quête » bien personnelle, explique en partie ce choc spirituel que constitue l'Amérique. Celui-ci met en relation deux façons différentes de considérer le sacré : une première, européenne, conçue pour un monde où la vie sacrée et la vie profane demeurent distincts, fait son entrée (plus ou moins de force) en un lieu où ces deux sphères se retrouvent

³⁶ Alain Greer, *Catherine Tekakwitha et les jésuites*, Montréal, Boréal, 2005, p. 189.

³⁷ *Ibid.*

en permanence imbriquées, où il n'existe pas sur Terre de geste derrière lequel ne se profile le divin. On peut comprendre que le choc emplit les Jésuites d' « un sentiment d'angoisse et d'ambivalence », qu'ils sont autant « impressionnés » par la dévotion des convertis qu'ils « s'inquiètent de [ses] implications³⁸ ». Par leur zèle aux mortifications, les dévots iroquois amènent ce qui demeuraient d'abord pour les Jésuites des outils conceptuels³⁹ à souffrir l'épreuve du réel — du corps. Ils confrontent les missionnaires à une façon de vivre le sacré dans tout ce qu'il a de fascinant, d'effrayant, et surtout de sensible — leur font, dans une certaine mesure, perdre le contrôle rigoureux qu'ils considéraient pouvoir exercer sur la sphère du surnaturel, en leur faisant voir ses débordements possibles.

C'est-à-dire qu'il faut considérer que le Nouveau Monde (cette invention, ce lieu de l'esprit) s'est entre autres déployé à partir de cette chute inattendue des barrières entre profane et sacré. Ce que Nepveu démontre en partant des écrits de Marie de l'Incarnation et de son sacrifice, ce qu'il signifie en exprimant cette plongée en soi-même provoquée par la « reconnaissance de ce rien », n'est-ce pas une perte des repères du monde profane qui incite à rechercher ailleurs (en soi) la force de continuer à vivre, qui propose de reconsidérer le monde (l'extérieur) selon *ce qui ne s'y trouve pas*, ou ce qui se soustrait au regard objectif — ce qui en somme ne peut que tenir du domaine du sacré —, qui transforme l'appropriation d'un territoire en la quête d'un *sens* plus profond?

En visitant pour la première fois la région du Kamouraska cet hiver, roulant sur la route 132, venteuse au bord du Saint-Laurent, traversant les villages isolés et en apparence dormance — tous bien nommés en l'honneur d'un ou d'une saint(e) —, je n'ai pu qu'en venir à la conclusion qu'il avait fallu, pour rassembler le courage d'aller fonder des communautés en des terres inconnues, et avec les moyens limités qui caractérisaient les premières colonisations, être habité d'une conviction qui dépassait le désir de survie ou l'ambition pionnière — être pris de l'impression que l'acte permettrait de communier avec une réalité invisible, plus complexe, plus grande, l'impression d'accomplir une tâche aux conséquences incalculables. Une

³⁸ *Ibid*, p. 188.

³⁹ Si la « dévotion flagellatrice » était bien présente dans certaines confréries jésuites européennes, Greer indique que l'ascétisme des missionnaires de Nouvelle-France « consiste principalement à s'asseoir sur des chaises inconfortables » et qu'officiellement, « la Compagnie de Jésus désapprouve la mortification extrême de la chair » (*Ibid*, p. 179).

conviction qui, plus largement, permettait de justifier la raison d'être en Amérique, de se faire Canadien.

J'ai tendance à croire que les nombreux autels, à ce temps de l'année au tiers enveloppés par la neige, consacrés à la Sainte Vierge ou encore à Jésus-Christ qui se trouvaient dressés, face au fleuve ou aux montagnes, au bord de la route, disséminés entre les villages comme les différentes stations d'un chemin de croix, confirment cette hypothèse.

*

Le rapport qu'entretient aujourd'hui la collectivité québécoise avec le sacré, avec le religieux, est pourtant complexe, voire problématique. Disons d'emblée qu'il s'agit d'une relation aux racines profondes.

Globalement, la fondation des nouvelles nationalités américaines, parmi lesquelles on retrouve le Québec, ne peut être pensée sans considérer l'impact des institutions religieuses, étant donné l'importance qu'elles ont eue dans la colonisation du Nouveau Monde. Dans le cas de la présence française en particulier, c'est bien la vocation d'évangélisation — la mission civilisatrice — qui a motivé (et financé) les établissements et les explorations sur le nouveau continent, ce qui a progressivement conféré aux autorités religieuses la position d'autorité que l'on sait dans les affaires de la colonie, jeté les bases d'un héritage repris à outrance lorsque venait le temps de peindre, tel qu'il en a été question précédemment, « l'âme » du peuple et sa « perfection » supposée. Ignace Bourget, évêque de Montréal, n'écrivait-il pas en 1843 : « Notre religion, c'est notre première distinction nationale, en même temps qu'elle est la base de nos institutions. C'est parce que nous sommes catholiques que nous sommes une nation en ce coin d'Amérique⁴⁰ »?

J'ai souvenir d'un cours de littérature québécoise du XIX^e où la plupart des étudiants appelés à commenter les textes insistaient pour faire de la « question religieuse » un point central de leur analyse — pour être souvent repris par leur enseignante, qui rappelait que cette fameuse « question » n'avait pas nécessairement eu la même pertinence à tous les moments de

⁴⁰ Cité dans Fernand Dumont, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1993, p. 227.

l'histoire du Québec, et donc qu'il ne fallait pas en chercher la trace dans n'importe quel texte sous prétexte qu'il avait été écrit dans cette soi-disant *priest-ridden province*⁴¹. J'ai toujours pensé que cette anecdote démontrait à quel point la religion (et ses institutions) structure encore, comme un réflexe inné ou un cliché éprouvé et confortable, la pensée de plusieurs lorsque vient le temps de réfléchir spontanément à des enjeux dits québécois — à quel point notre espace symbolique est engorgé par cette perception de l'histoire comme d'un duel entre laïques et cléricaux pour le contrôle du pays, dans lequel les premiers tiennent le bon rôle et les seconds, le mauvais, et où la Révolution tranquille s'impose comme le point tournant où les chaînes ont été brisées et les consciences, libérées. En somme, derrière cette fameuse « question religieuse », il y a un choix à faire, un idéal à épouser pour être du bon côté. Le religieux se retrouve inévitablement emprisonné dans le politique.

Une perception aussi répandue, aussi puissante, du concept au sein de notre « inconscient collectif » — une vision, dirait Guy Ménéard, « qui tend [...] à confondre la religion avec des formes du christianisme qui se sont élaborées en Occident au cours des siècles et notamment au Québec⁴² », soit à amalgamer le sentiment religieux et les institutions qui le chapeautent et l'organisent — laisse peu de place à de différentes expressions du sacré, surtout si celles-ci sont en rapport avec les traditions judéo-chrétiennes. Et pour cause : si, à l'intérieur du métarécit québécois tel qu'il s'est conçu depuis la montée du néonationalisme des années 60, le religieux est un poids dont la collectivité s'est débarrassé, est un obstacle qui a été surmonté, il apparaît dangereux, linéarité du parcours oblige, d'accepter de se retourner vers l'ennemi et de le laisser approcher — encore plus pervers d'aller soi-même à sa rencontre.

Ont néanmoins émergé, en réaction, des réflexions qui cherchent à désamorcer cette tendance intellectuelle répandue, qui travaillent à penser différemment la façon dont l'imaginaire religieux peut s'intégrer dans l'existence québécoise. Fernand Dumont écrivait à ce sujet qu'un « vide laissé par le déclin de la chrétienté oblige à un examen des conditions

⁴¹ Comme l'écrit Cécile Vanderpelen-Diagre, « le *sens commun*, qu'il vienne de l'intérieur ou de l'extérieur, proclame qu'en cette région du monde [le Québec], jusqu'à la Révolution tranquille, tout est catholique » — sens commun auquel mes collègues n'échappaient pas (Cécile Vanderpelen-Diagre, *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Montréal, Nota Bene, 2007, p. 3).

⁴² Guy Ménéard, *Petit traité de la vraie religion*, Montréal, Liber, 2007, p. 8.

d'une nouvelle culture chrétienne », que le « langage » que suppose le religieux doit être « réanimé » par « l'invention culturelle⁴³ ». Cette idée d'un « vide » (d'un autre type que celui qui caractérise l'invention de l'Amérique, puisque n'étant pas perçu comme faisant partie de l'ordre naturel des choses, mais faisant suite à un démantèlement de la culture religieuse qui ne lui a pas prévu de remplaçant) est souvent reprise. Je ne souscris pas à toutes les facettes de cette analyse — et j'y reviendrai —, mais il demeure que la figure rhétorique a l'avantage, par son radicalisme, de susciter le débat.

Dans un texte où il décrit la genèse de sa trilogie sur les trois vertus théologiques, le cinéaste Bernard Émond parle de sa visite de la basilique Sainte-Anne-de-Beaupré, bien avant que ne débute l'écriture de *La Neuvaine* : « Rien ne m'avait préparé à l'intensité de l'émotion que j'ai ressentie alors. J'avais très exactement l'impression de rentrer chez moi, tout intellectuel non croyant que j'étais. [...] Voilà d'où je venais, voilà ce qui m'avait fait⁴⁴ ». Dans un autre texte, il parle, encore à propos de la trilogie, du désir de se servir « des métaphores [qu']offrait le patrimoine chrétien » pour « parler du monde contemporain⁴⁵ ». La réflexion dont fait part Émond se décline en deux temps. Il y a d'abord reconnaissance d'une tradition catholique qui transcende l'affrontement (« tout intellectuel ») entre deux factions politiques — tradition qui tient du bagage culturel et non de l'adhésion ou de l'opposition à une doctrine religieuse, à la reconnaissance des institutions. Suite à ce constat s'impose (et pour Émond, il s'agissait d'une des ambitions de son œuvre à venir à l'époque de la rédaction du texte) une reconfiguration des valeurs et symboles que véhicule cette tradition en un mode d'appréhension du monde : c'est-à-dire que l'héritage religieux n'est pas repris comme objet de réflexion, mais comme méthodologie — inspire le parcours plus que ne prescrit la destination.

Bien qu'ils suivent des parcours différents, j'ai l'impression que l'ambivalence qu'exprime Émond le « non-croyant » suite à sa visite de la basilique est semblable à celle de Nepveu l'« incroyant » à la lecture des écrits de Marie de l'Incarnation : ambivalence entre la laïcité stricte que suppose l'état de chercheur ou d'artiste (les deux auteurs, après tout, sont des enfants de la Révolution tranquille) et une résonance émotive inattendue provoquée par la

⁴³ Fernand Dumont, *Récit d'une émigration*, Montréal, Boréal, 1997, p. 254.

⁴⁴ Bernard Émond, *Il y a trop d'images*, Montréal, Lux, 2011, p. 20.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 48.

fréquentation d'éléments signifiant le sacré — et c'est en cherchant à comprendre la source de cette émotion qu'ils arrivent à dépasser leur réticence première, à arriver à une *conciliation* ente les deux postures. Guy Ménard insiste d'ailleurs pour dire que « le sacré [est] avant tout [...] une *expérience* d'ordre essentiellement affectif émotionnel [sic]⁴⁶ », qu'il doit être compris comme se manifestant d'abord pour celui ou celle qui vit une situation de cet ordre. Je dirais que c'est effectivement sur les bases d'une expérience, vécue par la fréquentation de ces signes du religieux que sont les textes de l'Ursuline et la basilique Saint-Anne-de-Beaupré, qu'Émond et Nepveu se penchent sur ces questions, et non l'inverse — « toute intellectuelle » qu'elles soient, ces réflexions partent d'un affect qui de prime abord saisi, trouble, fascine.

Pour dépasser cette vision, imposée par un imaginaire national figé, strictement politique, institutionnelle, bref, profondément *profane* du religieux, ces auteurs, il me semble, reviennent au constat auquel je suis moi-même arrivé en ce qui concerne la relation avec l'Amérique, soit l'importance de considérer l'expérience avant le récit — non pas ce qui s'achève ou doit s'achever avec le religieux, mais ce qui se répercute en lui : non pas s'attarder à la destination jusqu'à laquelle il devait ou ne devait pas conduire, mais considérer le point d'ancrage qu'il a constitué et à partir duquel s'est répétée et peut se renouveler l'expérience américaine. Se retourner vers l'héritage catholique pour considérer le rapport de ceux qui habitent le continent comme étant empreint de sacré, c'est chercher, au-delà de l'implication de ses institutions, comment un certain cadre religieux s'est trouvé à irriguer le vécu individuel de ces femmes et de ces hommes qui, jetés sur des territoires hostiles, devaient combler l'espace qui s'offrait à eux et à elles — et, de la même façon, comment ce cadre lui-même, ce rapport au religieux s'est vu modulé par ce vécu. Bernard Émond est saisi d'émotion en se retrouvant, marchant dans la basilique, face à cet ensemble fait de rites, de symboles, d'images qui ont marqué la façon de vivre de sa « tribu », selon ses termes, jusqu'à le mener lui-même à fouler le même sol — l'expérience d'Émond n'est pas catholique en soi, mais elle est définitivement sacrée, fait écho à ce que Mircea Eliade appelait le « retour à l'origine » : refaire « ce qui a été fait pour la première fois par les Ancêtres, dans les temps mythiques » suite à quoi « la

⁴⁶ Guy Ménard, *op. cit.*, p. 32.

communauté entière est renouvelée⁴⁷ », le temps présent réintègre un sens premier. La visite que fait le cinéaste du temple chrétien est, au fond, un rituel québécois, un rituel *américain*.

*

Cette distinction entre sacré et institution religieuse se trouvait déjà au cœur du parcours de Pierre Vadeboncoeur dans *La ligne du risque*, qu'il introduisait, jouant sur l'étymologie, avec ce constat : « l'expérience religieuse nous a liés sans que nous ne la vivions réellement⁴⁸ ». Je citerais également ce qui était dit, dans le même essai, de Paul-Émile Borduas, considéré sous le prisme de l'aventure du *Refus global* : « Notre histoire spirituelle commence avec lui », et, plus loin : « Personne, ou presque, [avant lui] n'avait été assez spirituel pour tenter enfin une véritable expérience⁴⁹ ». C'est dire que déjà, dans cet essai pourtant fondateur de la Révolution tranquille — époque importante, tel que je l'ai mentionné, pour la consolidation de ce motif mythique du religieux comme obstacle, comme épreuve —, Vadeboncoeur faisait la distinction (et, plus radical encore, suggérait une totale opposition) entre le clergé et ce qu'il avait pu, en tant qu'instance autoritaire, avoir de contraignant, et l'expérience spirituelle que constituait le religieux. Plus encore, les propos tenus sur Borduas — pionnier et lointain instigateur, suppose-t-on, de ladite Révolution — impliquent de considérer l'époque qui a suivi l'émancipation du « petit peuple serré de près aux soutanes⁵⁰ » comme le *point de départ* d'une véritable épreuve du sacré — dont le principal instigateur, ici, serait l'art, et les principaux artisans, les « créateurs » qui, comme des mystiques, proposent à la nation un « voyage authentique et réel [...] selon la route secrètement inscrite⁵¹ » en elle-même : quête, en somme, de sa vérité propre, que révélerait l'expérience sincère de l'insaisissable, de l'« esprit » (selon le terme privilégié par Vadeboncoeur).

J'ai dit que j'étais réticent à adhérer entièrement à l'idée que l'ambivalence de mise face aux traditions catholiques qui a suivi l'arrivée (tardive) de la modernité au Québec a

⁴⁷ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, pp. 50 et 52.

⁴⁸ Pierre Vadeboncoeur, *La ligne du risque*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2010 [1963], p. 35.

⁴⁹ *Ibid.*, pp. 54-55.

⁵⁰ Paul-Émile Borduas, *Refus global et autres écrits*, Montréal, Typo, 2010, p. 10.

⁵¹ *Ibid.*, p. 56.

nécessairement creusé dans la collectivité une absence qui serait à combler. En fait, je considère que, s'il y a effectivement un manque, il ne faut pas nécessairement en chercher la cause dans le constat d'une « tradition religieuse en perte de consensus » suite au « processus de sécularisation »⁵² de la société québécoise⁵³ — que l'absence de sacré face à laquelle le monde contemporain semble être confronté doit être distinguée de ce déclin des repères catholiques. Pendant la Révolution tranquille, il y a plutôt eu transfert que perte : au moment même où le métarécit québécois se transformait, passait du mythos catholique à celui de la société laïque, de l'histoire d'un peuple trouvant sa résilience dans le repli (j'utilise le terme non pas de façon péjorative, mais pour exprimer le mouvement vers l'*intérieur* de la communauté qui caractérisait la première « version » du métarécit) sur les traditions et figures judéo-chrétiennes à celle d'une nation trouvant la motivation d'aller de l'avant en se fondant sur l'urgence de s'en libérer comme de toutes les oppressions qui ont ponctué son parcours, le « générateur » de sentiment religieux s'est trouvé à se relocaliser dans l'imaginaire que fondait le néonationalisme⁵⁴, plutôt que dans celui que véhiculaient les rites et traditions de l'Église.

En fait, je parle de transfert, mais peut-être n'est-il question que de continuité — un contenu symbolique qui ne fait que suivre un changement de forme sans se modifier lui-même en substance. Peut-être le sacré a-t-il toujours résidé, dans sa manifestation la plus fondamentale, au cœur du métarécit québécois, se superposant au mythos catholique lorsqu'il était perçu comme constitutif du mythe justificatif québécois, puis s'en distançant lorsqu'on l'excluait de celui-ci. Peut-être a-t-il toujours (et d'abord) été conçu en étroite relation avec la fondation d'une collectivité, d'une nation, sur ce continent qu'on disait neuf. Vadeboncoeur,

⁵² Lucie Picard, « L'américanité canadienne-française au prisme du corps dans la poésie de Rina Lasnier », dans Courtemanche, David, Isabelle Miron et Marie Parent, *L'expérience américaine du corps. Sens et sacré en littérature québécoise moderne*, Montréal, Cahiers Figura, 2012, p. 18.

⁵³ Vadeboncoeur suggère d'ailleurs que c'est ce dit « processus de sécularisation » qui pourrait instaurer un âge spirituel, puisqu'il le rattache (de manière préliminaire, dans ce texte-ci) aux espoirs que suscite un renouveau du nationalisme.

⁵⁴ Guy Ménard note bien le caractère sacré de ces mythes fondateurs canadien-français, et va jusqu'à en trouver des traces dans la « déclaration solennelle » qui accompagnait le projet de référendum en 1995 — comme quoi le religieux imprégnait encore la façon dont le méta-récit québécois se déclinait, même des décennies après l'« émancipation » du peuple (Guy Ménard, *op. cit.*, pp. 64-66). François Ricard, pour sa part, parlant de la Révolution tranquille et de la naissance du néo-nationalisme, affirme « qu'il est vrai que le sentiment politique avait alors quelque chose de "mystique" » (François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1994, p. 225).

s'attardant aux transformations du nationalisme lors de la Révolution tranquille, parle d'ailleurs de celui-ci comme d'une philosophie faisant de la patrie « un lieu où l'esprit peut s'épanouir, où l'on peut inventer, où l'on évolue vivement, où chaque temps d'arrêt [est] un temps d'investigations et d'hypothèses en vue de relancer la vie⁵⁵ » : ne peut-on pas voir dans cette remarque une définition même de l'américanité?

Ainsi, je pense que cette fameuse absence de sacré que l'on croit remarquer dans la société contemporaine prend plutôt sa source dans le constat d'échec du métarécit québécois, qui entraîne un désistement par rapport à l'imaginaire qu'il véhicule, au processus d'« appropriation symbolique⁵⁶ » (pour reprendre l'expression de Gérard Bouchard) associé à sa consolidation. Désistement qui, je dirais, implique plus largement un désaveu de l'expérience sacrée inhérente à toute aventure américaine — en déclarant caduc le mythe justificatif liant la collectivité à l'espace continental et en le rejetant en bloc, n'exprime-t-on pas un abandon de la quête de sens, simultanément personnelle et commune, à laquelle tout sujet se trouve ramené lorsque confronté au choc de l'Amérique?

L'existence continentale alors devient profane. Elle n'est porteuse de rien, n'est ni justifiable ni circonscrite par une quelconque diégèse — se soustrait aux autres considérations qui hante l'individu hypermoderne, ne se décline que comme un état passif qui, s'il vient avec son lot d'influences (notamment l'importance du référent étasunien et la proximité de sa culture), n'est pas pensé comme signifiant. J'ai le sentiment qu'on tend de cette manière à survaloriser le temps présent, ce qui ne peut qu'écarter toute influence du passé, et donc toute vision globale de l'histoire et de l'identité. Ne demeure que l'absence, dont on se contente : « non seulement les vieilles idoles ont été renversées et les mythes anciens démasqués, mais le besoin même d'idoles et de mythes a cessé de perturber l'existence »⁵⁷ (François Ricard).

Pour réconcilier la collectivité québécoise avec ce que l'Amérique suppose de spirituel, avec cet élément sacré qui demeure structurant dans son expérience du continent, il est peut-être nécessaire d'aborder la relation entre la collectivité québécoise et le religieux, qu'on trouve

⁵⁵ Pierre Vadeboncoeur, *op. cit.*, p. 23.

⁵⁶ Gérard Bouchard, *Raison et déraison du mythe*, *op. cit.*, p. 23,

⁵⁷ *Ibid.*, p. 218.

au cœur de son mythe justificatif, selon un nouveau point de vue — encore une fois, de la sortir du *linéaire* pour la faire entrer dans le *cyclique*. Cela ne signifie pas s'imposer une communion avec le patrimoine catholique québécois, ni réapprendre prières et chants liturgiques. Il s'agit plutôt de reconnaître que l'héritage qu'il a transmis, au moins en partie, est lié, comme le seraient des vases communicants, à la « quête de sens » québécoise (que ce soit, au fond, en termes d'adhésion ou d'opposition à ses préceptes et institutions). Résulterait à mon avis de cette reconnaissance une ouverture de l'espace symbolique — la possibilité de réinvestir cet imaginaire, de le mettre en mouvement.

Je dirais que les films de Bernard Émond et les réflexions qui les supportent sont, à la fois reprises et transformations, garants des avenues qu'offre cette ouverture : des récits qui sont imprégnés de cet héritage sacré et des signes qu'il véhicule tout en demeurant rivés à l'expérience humaine contemporaine dans ce qu'elle a de plus incarné — une expérience qui n'en demeure pas moins spirituelle. Comme si la réconciliation avec une certaine méthode d'appréhension du sacré permettait d'étendre sa perception dans l'ensemble de l'existence, de le concevoir au-delà comme n'étant pas nécessairement balisée par cette méthode, mais comme pouvant se déployer librement.

CHAPITRE III

Nomades

Sainte Kateri Tekakwitha (II) — Le « mythos indien »

J'ai appris le nom de Kateri Tekakwitha peu avant sa canonisation, en 2012, en parcourant au hasard les grands titres d'un journal. L'article en question⁵⁸ était accompagné d'une image représentant un portrait (évidemment fantasmé) du « Lys des Agniers », le regard tendu vers le ciel, une croix de bois serrée contre sa poitrine. Je ne saurais déterminer le détail qui a attisé ma curiosité et m'a incité à m'intéresser à son mythe — celui d'une jeune Iroquoise vivant au temps de la Nouvelle-France, atteinte de la petite vérole, pieuse, mais persécutée par les siens, baptisée par les Jésuites puis établie à Kahnawake, adepte de l'ascétisme, décédée à l'âge de 24 ans d'une mort douce qui miraculeusement rendra à son visage la beauté qu'avait altéré la maladie de son enfance. Je sais que j'ai été ému immédiatement par l'histoire, même s'il m'a longtemps été difficile de cerner — tout « incroyant » que je suis — les raisons profondes de ce trouble inattendu.

Le sous-titre de l'article la qualifiait de « Sainte ambiguë » : son héritage, en effet, est depuis longtemps source de débat. Fierté pour de nombreux autochtones américains qui ont intégré au cœur de leur identité les traditions catholiques, elle constitue pour d'autres un symbole par excellence de la colonisation européenne, du travail d'assimilation effectué par les missionnaires. Il faut dire que le mythe canonique précise que la beauté retrouvée, lorsque Catherine rend l'âme, est due au fait que sa peau s'empreint soudainement de couleurs pâles, s'approche d'une teinte toute caucasienne : c'est dire qu'on reconnaît chez elle l'empreinte du divin lorsque s'efface de son corps tout trait « indien », lorsque l'acculturation semble se faire totale. Il n'est pas étonnant, ainsi, que la valorisation de son mythe par les autorités cléricales,

⁵⁸ Jean-Christophe Laurence, « Canonisation de Kateri Tekakwitha : une Sainte ambiguë », *La Presse*, 20 octobre 2012, en ligne, <<http://www.lapresse.ca/actualites/201210/20/01-4585375-canonisation-de-kateri-tekakwitha-une-sainte-ambigue.php>>, consulté le 9 août 2016.

depuis sa mort jusqu'à aujourd'hui, ait pu être perçue comme une entreprise de propagande démontrant qu'un « bon Sauvage » ne pouvait être que celui qui, au final, se délestait du titre.

N'étant pas autochtone, j'hésite à me situer d'une part ou de l'autre du débat, à glorifier ou à décrier cette interprétation du mythe de Kateri Tekakwitha. Je dirais que j'ai tendance à me joindre à l'indignation, à voir ce que cette lecture a comporté de racisme, d'appel à l'assimilation. Il demeure que pour moi, plus qu'une assimilation, l'histoire de la martyre met en lumière un sacrifice. Sainte Kateri m'apparaît comme celle qui a le plus intensément vécu le choc de l'Amérique, qui a dû l'éprouver dans ce qu'il avait de plus terrible pour que puisse naître sur le continent la nation dont je fais aujourd'hui partie. Elle s'est donnée tout entière à la rencontre, et l'expérience l'a consumée — a cru aux promesses rédemptrices qui lui venait d'au-delà de l'océan, a cédé son corps à ce Dieu nouveau, et n'a trouvé au bout du parcours que la mort, que l'anéantissement même de ce qu'elle était. Je sais qu'il s'agit d'une vision victimisante du rapport entre Amérindiens et Européens — une vision que le livre d'Alain Greer tente justement de détourner, en démontrant l'appropriation subjective faite par les Mohawks des enseignements des Jésuites — et en même temps d'une interprétation exagérément romantique, mais je ne peux nier que c'est ce que j'ai vu dans le mythe de Kateri Tekakwitha : une femme qu'on a trompée, qui a dû être sacrifiée pour qu'à même ses cendres s'enracinent mes ancêtres. Et c'est ce constat qui avant tout m'est troublant, qui, en tant qu'écrivain issu de ce soi-disant Nouveau Monde, ne peut qu'être un fardeau qui me plombe.

*

J'ai déjà dit que l'Amérique est une invention et qu'ainsi réside dans tout examen de la notion d'américanité une anomalie fondamentale : c'est-à-dire qu'on caractérise l'expérience du continent selon cette fiction du vide, de l'espace neuf, bref, en adoptant principalement le point de vue, l'état d'esprit des colonisateurs européens.

Pour pallier la faille dans la réflexion, nous (je veux dire : les Blancs, descendants de ces premiers colons) tendons parfois à intégrer au concept des éléments provenant des mythologies des peuples qui se trouvaient sur le continent avant nous. Ainsi, nous tentons de développer l'idée que notre conception typiquement « américaine » du monde découle en partie d'un métissage entre les cultures autochtones et européennes : une vision, nous le concédons,

qui demeure sous haute influence occidentale, mais qui aurait été profondément (inconsciemment, comme un trait de caractère développé en catimini au gré des siècles) modifiée par la culture amérindienne. L'entreprise est louable, les théories qu'elle sous-tend, pertinentes. Je remarque qu'elle fait cependant en sorte que le référent autochtone est rarement étudié ou présenté pour lui-même : il est le revers d'une conception du continent à deux pendants, ou bien il n'est pas. Comme si nous nous intéressions aux Premières Nations principalement lorsqu'elles nous aident, par la bande, à nous qualifier nous-mêmes.

Les discours autochtones n'ont pas non plus par le passé échappé à cette inévitable interrelation des facettes européennes et amérindiennes de l'Amérique. Je me souviens avoir été déçu de constater que même le texte *Pour une autohistoire amérindienne*, de Georges E. Sioui⁵⁹, essai écrit à la fin des années 80 désireux de fonder un discours justement centré sur la philosophie et le système de valeurs amérindiens, finissait par adopter comme pierre angulaire l'opposition de ceux-ci avec la pensée européenne, occidentale — que l'impulsion première de l'auteur d'analyser et de valoriser ce qui constitue le mode de vie autochtone ne semblait avoir été qu'engendrée par le constat de l'échec de son pendant « blanc », et par le désir de sa condamnation. Les auteurs amérindiens contemporains, il est vrai, arrivent à dépasser l'instinctif désir de comparaison, tentent de poser sur leur héritage un regard neuf, où l'Autre ne constituerait pas un repère d'évaluation identitaire, mais un égal avec qui entrer en dialogue⁶⁰ — ou encore adoptent une approche plus traditionaliste où le référent « blanc », même si abordé implicitement, est laissé à l'arrière-plan, pour mieux revendiquer l'autonomie de la culture autochtone⁶¹. Mais l'Autre reste constitutif, irrigue toujours le discours.

Il ne faut pas nécessairement y voir une tendance négative. Pour le meilleur et pour le pire, cette figure plus ou moins polymorphe qu'on appelle l'Amérique naît avec l'arrivée fracassante des Européens, ne peut désormais qu'exister en fonction de cette commotion

⁵⁹ Georges E. Sioui, *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, 157 p.

⁶⁰ Les récents recueils de correspondances *Aimititau! Parlons-nous!* (Laure Morali (dir.), *Aimititau! Parlons-nous!*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008, 336 p.) ainsi que *Kuei, je te salue* (Natasha Kanapé Fontaine et Deni Ellis Béchar, *Kuei, je te salue. Conversations sur le racisme*, Montréal, Écosociété, 2016, 160 p.) en sont des exemples probants.

⁶¹ Je dirais que c'est la posture que préconise la poétesse innue Joséphine Bacon (notamment : Joséphine Bacon, *Bâtons à message/Tshissinuatshtakana*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, 143 p.).

première et des secousses successives qu'elle a engendrées — et peut-être est-ce particulièrement vrai en ce qui concerne le Canada et les États-Unis, étant donné le caractère éphémère des traditions de transmission (majoritairement orale) et le mode de vie principalement nomade des civilisations qui peuplaient ces territoires (s'il faut par exemple les comparer aux nations méso-américaines), ce qui affecte tout accès aux réminiscences du monde d'avant le « contact ». La colonisation a aussi été celle des esprits, des discours — de l'« être-Amérindien ».

L'Amérique est une invention, une fiction à double flanc, mais l'influence de l'imaginaire qu'elle implique est bien tangible. On peut le déplorer, bien sûr — il demeure que la meilleure façon de la transfigurer est probablement d'y faire face, d'au moins voir comment ces deux facettes peuvent arriver à s'imbriquer.

*

Maurice Lemire parle d'un « mythos indien⁶² » pour englober les figures liées aux peuples autochtones qui, aux premiers temps de la littérature canadienne-française (Lemire s'attarde à la période couvrant la fin du XVIII^e siècle jusqu'au dernier tiers du XIX^e siècle), se sont frayé une place dans l'imaginaire qu'elle inaugurerait. Son étude sur le sujet ne lui permet que de constater la présence quelque peu pauvre qui leur a été accordée, conséquence selon lui de « la survalorisation de l'apostolat des missionnaires » qui « se fait aux dépens des autochtones⁶³ ». Créature de la nature, barbare, ou alors combattant déchu, fantôme, dont le sort fait écho à celui qui peut attendre les Canadiens sous le régime anglais, l'Indien est bien à l'origine un élément de l'espace symbolique canadien, mais il est bien souvent condamné à être au service d'une rhétorique désireuse de consolider les premières fondations du métarégit québécois, qui avait grand besoin de colons ou de missionnaires héroïques et d'un pesant présage de disparition pour marquer les consciences populaires.

D'autres représentations subséquentes de ce « mythos indien » (notamment à partir du milieu du XIX^e siècle jusqu'au second tiers du XX^e siècle) ont servi à illustrer la dialectique typiquement américaine opposant nomadisme et sédentarité — on peut dire que dans le cas

⁶² Maurice Lemire, « Le mythos indien » dans *op. cit.*, 147-185.

⁶³ *Ibid.*, p. 185.

québécois, la seconde facette a longtemps été favorablement présentée, survivance oblige⁶⁴. Dans cette migration de sa figure, l'Indien est encore évanescent, désincarné : dans la plupart des occurrences, il n'est que le signe dérobé de l'appel des grands espaces — personnage se profilant au loin dans la forêt, objet symbolisant le désir d'un aventurier Canadien que les marges et les ombres du territoire attirent, souvent au détriment des prescriptions nationales. Je pense notamment au François Paradis dans *Maria Chapdelaine*. Le texte le dit explicitement ami des Amérindiens (et proche des Amérindiennes) — ces personnages, cependant, ne sont qu'évoqués au passage, jamais formellement décrits : ils ont pour principale fonction d'approfondir la personnalité de François, de nourrir son mythe. Puisque l'avenue de l'aventure continentale ne sera qu'empruntée momentanément, le temps de démontrer les conséquences fatales qu'elle peut engendrer, ceux qui peuplent cet arrière-pays n'ont pas grand-chose à voir avec l'espace symbolique que l'œuvre finit par circonscrire, et donc doivent demeurer physiquement absents de ce portrait canadien. On pourrait dire que le voyageur, que le « coureur de bois » lui-même est confiné à demeurer en retrait, comme si pour un certain discours dominant, il n'était considéré que comme une péripétie du récit global, une épreuve que le destin met sur la route du sédentaire, véritable protagoniste du métarécit⁶⁵.

Nonobstant le traitement quelque peu pessimisme dont ils ont d'abord pu faire l'objet, ces personnages nomades peuvent constituer un indice qu'il y a bien une porosité (voire, pourquoi pas, une consubstantialité) possible entre Québécois et Amérindiens — qu'il y a peut-être eu véritable transmission entre les deux peuples⁶⁶, quoi qu'en dise l'histoire officielle. Le

⁶⁴ « Même si l'appel des grands espaces apparaît comme l'orientation majeure de l'imaginaire québécois, il n'a pas été traité à sa juste valeur par les écrivains, car l'instance littéraire a exercé une violence symbolique sur les écrivains qui s'inspiraient de la tradition populaire pour les engager à détourner le peuple du nomadisme et le forcer à accepter le sédentarisme » (Maurice Lemire, « L'appel des grands espaces », dans *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Montréal, Nota bene, 2003, p. 91).

⁶⁵ Maurice Lemire, par exemple, dans son analyse de l'oeuvre de *Les opiniâtres* de Léo-Paul Desrosiers, démontre que le roman « cherche à établir que, dès son origine, la nouvelle colonie avait une vocation agricole et que seuls les agriculteurs contribuaient à en assurer la survie. Les nomades se seraient exclus eux-mêmes de l'histoire » (Maurice Lemire, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, *op. cit.*, p. 103).

⁶⁶ Maurice Lemire, par exemple, indique qu'entre « les colons et les indigènes existaient une connivence plus qu'occasionnelle », et ceux-ci auraient eu « une influence déterminante sur le tempérament nonchalant des Canadiens, sur leur esprit de débrouillardise et même sur leur philosophie de la vie » (Maurice Lemire, *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec, 1764-1867*, *op. cit.*, p. 148). C'est également le point de vue que soutiennent les récents documentaires *L'empreinte* (Yvan

trait (ou les traits?) de caractère partagé est cependant en grande partie demeuré non-assumé, n'est que peu parvenu à s'afficher comme constitutif du parcours identitaire québécois, quelles que soient les transformations qu'il a subies, et ce, même lorsque le jugement réservé à ces électrons libres s'est fait plus positif (je pense par exemple au Survenant, qui attire facilement la sympathie du lecteur par rapport à la microsociété conservatrice dans laquelle il échoue). Il m'apparaît que l'on a peut-être longtemps mal appréhendé ces personnages et leur personnalité marginale. En les décrivant avant tout comme étant libres, sans attache (que ce constat serve à les déprécier ou à les magnifier), on les a d'abord fait figures d'*opposition* — par rapport à l'habitant sédentaire, à son appropriation d'un territoire, à son enracinement, et donc à la *création* que cet état implique (d'un habitat, d'une famille, d'une culture au sens large⁶⁷). Le nomadisme, pourtant, est tout autant porteur d'une culture légitime, d'un mode de vie, d'une herméneutique particulière. On s'est contenté d'y voir une rupture, une fuite, de le concevoir comme une séparation par rapport au monde : une simplification qui empêche d'accéder aux richesses de cette manière d'habiter l'espace, de cette influence bien amérindienne.

Dans une tout autre optique que celle de la dialectique nomadisme/sédentarité, des auteurs, au cours du XX^e siècle (je pense par exemple à Jacques Ferron dans *Les grands soleils*, ou Victor-Lévy Beaulieu dans *Oh Miami Miami Miami*), ont cherché à intégrer dans leurs récits des personnages d'Indiens, cette fois, bien incarnés. Ils se trouvent (du moins dans les cas mentionnés) à occuper des rôles presque mystiques : figures qui se placent au-dessus de l'intrigue, qui paraissent en savoir plus sur les profondes ramifications de ce qui se joue sous leurs yeux que tous les autres personnages. J'ai l'impression, malgré tout, que ces exemples sont tout aussi déshumanisés que les précédents. Les Indiens mis en scène échappent à l'emprise du réel, à ses épreuves, à sa cruauté. Comme s'ils demeuraient le fantasme d'un Québécois qui, aux prises avec les aléas de la « Longue Marche », rêve de posséder la clairvoyance, la surnaturelle résistance qu'il prête à ces êtres survivant miraculeusement à leur propre anéantissement. Le personnage de Mithridate, dans *Les grands soleils*, décrit ainsi le

Dubuc et Carole Poliquin, *L'empreinte*, Canada, 2014, 86 minutes) et (bien que moins explicitement) *Québécoisie* (Mélanie Carrier et Olivier Higgins, *Québécoisie*, Canada, 2013, 81 minutes).

⁶⁷J'aime bien à cet égard l'expression « vertu de la durée » qu'emploie Michelle Lavoie pour définir les qualités propres à l'habitant (Michelle Lavoie, « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation?) », dans *Voix et images du pays*, vol. 3, n° 1, 1970, p. 25).

personnage de Sauvageau : « l'immémorial, celui qu'on a dépouillé de tout, qu'on a traqué comme un gibier, qu'on a exterminé, le Sauvage qui en retour nous a apporté nos enfants, sauvant ainsi son âme en nous la transmettant⁶⁸ » — il me semble que nous n'en sommes pas loin, avec cette vision, de celle, spectrale, du « Dernier Huron » de François-Xavier Garneau, de l'Indien sacrifié⁶⁹ pour le bien de l'Amérique, ou encore de l'Iroquois présent sur le tableau *La mort du général Wolfe* de Benjamin West : figure de philosophe courbée dans la position du *Penseur* de Rodin, demeurant en marge de l'événement.

Ces quelques exemples sont bien entendu loin de permettre une vue d'ensemble de la place réservée au « mythos indien » en littérature québécoise. Je pense néanmoins qu'on peut considérer, suite à ce survol, que les figures « indiennes » ont au moins en partie été caractérisées par leur caractère évanescent ou encore unidimensionnel. Je dirais que c'est ainsi qu'elles se présentent encore à bien des égards au sein de notre imaginaire. Il est vrai que nous assistons tout de même avec le nouveau millénaire à un changement de paradigme, favorisé par un militantisme autochtone renouvelé : l'aura de résistance qui avait pu englober la collectivité canadienne-française à mi-parcours du XX^e siècle, et qui s'est effritée en même temps que le métarécit qui la soutenait, touche aujourd'hui les communautés amérindiennes⁷⁰. Dans ce transfert de la légitime défense, la revendication de leurs droits et la promotion de leur culture sont des discours partagés par bien des Québécois blancs⁷¹ (dont je fais partie). J'ai

⁶⁸ Jacques Ferron, « Les grands soleil », dans *Théâtre complet I*, Montréal, l'Hexagone, 1990, p. 382.

⁶⁹ Pierre Nepveu fait la démonstration, dans le chapitre « Partitions rouges » d'*Intérieurs du Nouveau Monde*, de la place prédominante, dans la littérature québécoise (et ce jusqu'aux écrivains de la révolution tranquille), de la « la récitation nostalgique, la stèle funéraire, l'éloge *post mortem* » dans le « discours américain sur les autochtones » (Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 211).

⁷⁰ Un article de la revue *Relations* en 2007 parlait d'ailleurs d'une « révolution tranquille autochtone » (Denis Delâge et Jean-Philippe Warren, « Une révolution tranquille autochtone » dans *Relations*, n° 714, février 2007, en ligne, <<http://www.cjf.qc.ca/fr/relations/article.php?ida=417&title=une-racvolutin-tranquille-autochtone>>, consulté le 20 juin 2016.

⁷¹ Je prends à témoin, par exemple, l'ouvrage dirigé par Laure Morali de même que les documentaires *L'empreinte* et *Québécoisie*, tous précédemment mentionnés — ouvrages auxquels j'ajouterai *Terres de Trickster*, recueil d'adaptations de contes des Premières Nations, où des auteurs québécois côtoient des auteurs autochtones (Bacon, Joséphine *et al.*, *Terres de Trickster*, Montréal, Possibles éditions, 2014, 108 p.). J'ai aussi envie de mentionner le travail de l'anthropologue Serge Bouchard, qui consacre beaucoup de ses interventions dans l'espace public aux questions autochtones (voir à ce sujet : Patrick Lagacé, « Redécouvrir la beauté du monde », dans *La Presse*, 24 avril 2016, en ligne, <http://plus.lapresse.ca/screens/1a6e983b-7717-4bf9-8a69-4dd4974d937f%7C_0.html>,

parfois l'impression que cet intérêt n'est pas sans renfermer par la bande une forme d'idéalisation — que le fait que l'Autochtone ait le mérite d'une cause juste, qui lui permet un rapport sain avec ses origines, avec ses mythes cosmogoniques, et avec ce que le tout implique d'expérience spirituelle, suscite une forme d'envie. Ce constat, je le pose en réfléchissant à mon propre rapport à l'indianité : en revendiquant l'importance de s'intéresser aux cultures des Premières Nations, en leur réservant une place importante au sein de ma démarche d'écriture, est-ce que j'entreprends *véritablement* une marche vers cet Autre autochtone? Il y a en effet danger que l'Indien demeure malgré tout un objet idéalisé — que je ne me retrouve qu'à chercher à travers lui (plutôt, à travers la figure fantasmée que j'échafaude et pose à sa place) des solutions à la vacuité de ma propre identité hypermoderne, ou encore un substitut à mon héritage qui, vu le constat de l'invention de l'Amérique, me pose problème.

Pour éviter l'écueil, pour arriver à ce que les figures amérindiennes, au sein du discours, ne soient plus contraintes à ce statut réducteur, il ne convient pas seulement d'appuyer à distance leurs revendications, mais de déterminer une façon adéquate d'intégrer leur influence et la cohabitation qu'elle implique dans l'identité québécoise. Justement, le présent constat d'échec du métarécit linéaire en constitue peut-être une opportunité. Le sujet autochtone, dans le cadre de celui-ci, se devait nécessairement de rester dissimulé, camouflé, déplacé, puisque sa présence remettait en question le parcours du Québécois — comme s'il lui usurpait le statut de conquis résilient qu'il se réservait, le territoire qu'il désirait s'approprier; en somme, menaçait la *vérité* que tentait de créer le métarécit.

Pour résoudre notre rapport conflictuel à l'Autre autochtone, certains penseurs revendiquent l'accession de la nation québécoise à un « paradigme du bâtard »⁷², c'est-à-dire

consulté le 17 août 2016), ou encore l'oeuvre de Chloé Sainte-Marie, ayant enregistré des chansons ainsi qu'un disque complet en langue innue (Chloé Sainte-Marie, *Nitshisseniten E Tshissenitamin*, Montréal, GSI Musique, 2009).

⁷² J'utilise une expression précise de Gérard Bouchard (Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau monde*, op. cit., p. 182); le terme « bâtard » a néanmoins été utilisé plus tôt, dans la même optique, par Yvon Rivard (Yvon Rivard, « Confession d'un romantique repentant, dans *Le bout cassé de tous les chemins*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1993, pp. 11-22). S'il n'utilise pas l'expression, il me semble également remarquer une idée analogue dans la pensée de l'historien Jocelyn Létourneau : « [...] que Québec, par exemple, n'est pas inachevé ni ne s'apparente à un enfant qui tarde à devenir adulte et qui rejette les responsabilités qui lui incombent; que le lieu d'être des Québécois est précisément l'ambivalence » (Jocelyn Létourneau, « Pour une révolution de la mémoire collective. Histoire et conscience historique chez les Québécois francophones », dans *Argument*, vol. 1 n° 1,

qu'ils proposent comme résolution aux tiraillements identitaires québécois (indomptable tension entre tradition et modernité, en Europe et « Nouveau Monde ») d'accepter le fragmentaire comme élément structurant, le métissage des cultures, le patchwork comme mode d'appréhension de soi — et la reconnaissance de l'héritage amérindien est perçue comme le point de départ de cette reconfiguration, comme l'élément fondamental depuis lequel aborder les autres composantes de l'identité, puisque constituant le degré zéro de l'expérience américano-québécoise.

Ne serait-il pas plutôt pertinent de parler de « paradigme du nomade »? C'est-à-dire de considérer l'identité non pas comme se constituant en raboutant les fragments des cultures qui l'influencent (ce qui est, en quelque sorte, la façon *sédentaire* de considérer le nomadisme : tenter d'imaginer comment celui-ci, malgré ses dispositions, peut parvenir à engendrer une forme fixe — qui serait ce « patchwork » de l'identité qu'on évoque), mais l'aborder comme un déplacement continu, visant le renouvellement, prenant pour prémisse ce trait essentiellement américain qu'ont partagé les Premières Nations avec le Québécois, et qui est cette capacité à percevoir l'occupation, l'habitation de l'espace (physique, symbolique⁷³) comme étant une performance cyclique, en constante redéfinition⁷⁴ — performance qui constitue une *culture* en soi⁷⁵?

automne 1998 — hiver 1999, en ligne, <<http://www.revueargument.ca/article/1998-10-01/68-pour-une-revolution-de-la-memoire-collective-histoire-et-conscience-historique-chez-les-quebecois-francophones.html>>, consulté le 19 août 2016).

⁷³ En constitue à mon avis une preuve cette appropriation très personnelle par les Amérindiens de certaines pratiques catholiques, leur cohabitation fluide (qu'on pourrait pourtant croire impossible) avec des pratiques spirituelles autochtone) : « Les chrétiens iroquois ne sont pas sur le point de devenir français; au contraire, ils exploreront à leur propre manière, en tant qu'Iroquois, les potentialités de la nouvelle religion » (Alain Greer, *op. cit.*, p. 174).

⁷⁴ Isabelle Miron a d'ailleurs utilisé la notion de nomadisme pour qualifier la littérature québécoise : « la littérature québécoise, la nomade, se renouvelle par le biais de ses marges telles l'écriture des femmes et l'écriture migrante qu'elle intègre jusqu'à se *redéfinir* elle-même » (Isabelle Miron, « Étude synchronique de la poésie au Québec et en France », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 30, n° 1, 2005, p. 108).

⁷⁵ Je pense au concept d'« espace lisse » tel que développé par Deleuze et Guattari : « L'espace nomade est lisse, seulement marqué par des "traits" qui s'effacent et se déplacent avec le trajet »; « Le trajet nomade [...] distribue les hommes (ou les bêtes) dans un espace ouvert, indéfini, non-communiquant » (Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Traité de nomadologie : la machine de guerre », dans *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 472).

N'est-ce pas à la fois une façon de réconcilier le Québec avec son métarécit (s'éloigner du linéaire pour entrer dans le cyclique permet de voir ses « non-aboutissements » successifs non pas comme des échecs, mais comme le signe d'une mutabilité identitaire) et de ré-inventer l'Amérique en désamorçant la fiction du vide (toujours voir à l'origine de l'expérience ces grands espaces, ces forêts, ces rivières, mais les concevoir comme *habités*, porteurs d'une culture, de laquelle l'aventure continentale québécoise a pu découler)?

CONCLUSION

Sainte Kateri Tekakwitha (III) — Tous guadalupéens

*En quelle patrie vais-je m'étendre
au travers de la mort⁷⁶?*

- Fernand Ouellette, *Ici, ailleurs, la lumière*

J'ai vécu au cours d'un été — c'était bien avant que je n'arrive à conceptualiser ma fascination pour Kateri Tekakwitha — un bref séjour dans la ville de Mexico. J'étais hébergé par l'ami québécois d'un ami, établi dans la ville depuis plusieurs années. Bien que les circonstances de notre rencontre étaient fortuites — j'avais besoin d'un toit et lui était bien heureux d'accueillir un compatriote —, nous nous sommes vite entendus sur plusieurs intérêts communs, notamment en ce qui concerne la jeune martyre iroquoise, qu'il connaissait pour avoir fréquenté des métis de l'Ouest canadien pour qui elle constituait un personnage incontournable. C'est lui qui m'a mis sur la piste de la Vierge de Guadalupe, me disant qu'elle occupait pour les Mexicains une place semblable à celle de Tekakwitha. Bien qu'elles diffèrent en de nombreux points — la première est une apparition surnaturelle datant de plusieurs siècles dont le témoin était un Aztèque dont l'existence est controversée, alors que la véracité de l'histoire de la seconde, sur certains points du moins, est historiquement fondée —, il est vrai que les deux figures jouent des rôles analogues, illustrent la rencontre des mythologies européennes et américaines. Toutes deux, à leur façon, sont des métisses, des êtres composites — des créations.

L'ambivalence (illustration de la propagande coloniale catholique ou source de fierté?) qui entoure l'héritage de Saint Kateri, cependant, est absente du mythe de la Vierge de Guadalupe. Un adage du pays affirme d'ailleurs que si certains Mexicains sont catholiques et d'autres non, tous, sans exception, sont guadalupéens : la Vierge a transcendé, dans l'espace

⁷⁶ Fernand Ouellette, *Ici, ailleurs, la lumière*, Montréal, L'Hexagone, 1977, p. 52.

symbolique, le référent judéo-chrétien qui la mobilisait à l'origine (et, dans une moindre mesure, celui autochtone qu'on lui associait, vu le témoin l'ayant aperçu ainsi que sa spécificité de vierge à la peau brune), pour devenir une divinité proprement *américaine*, qui parle, peu importe les croyances ou les allégeances, à ceux qui ont pour patrie ce continent. Une figure qui n'est pas née entre les pages des Évangiles ni dans les légendes amérindiennes, mais bien avec la collision d'où est née l'Amérique — qui a spécifiquement sa place (ne fait sens que) dans la cosmogonie de ce « Nouveau Monde », et rejoint sa réalité spirituelle.

Je m'étais, tel que mentionné en ouverture, toujours senti dans l'écriture accablé d'un poids. J'avais la profonde certitude d'être un écrivain québécois, d'être un écrivain américain — je me sentais rattaché à ces épithètes par un lien invisible, spirituel, même si j'étais conscient que quelque chose clochait avec elles, qu'elles reposaient sur des fondations qui ne tenaient debout que parce que l'on fermait les yeux sur leurs failles. En fait, il me fallait creuser plus loin dans la terre pour trouver des racines auxquelles m'accrocher sans ambages. Racines qui n'interrompaient pas leur progression au fleuve Saint-Laurent, ni même au Golfe du Mexique — qui s'enfonçaient au-delà, vers le Sud, vers le Nord, puis vers le Sud encore, formant une boucle qui chaque jour se raffermissait davantage autour du continent, dans un mouvement fluide et englobant.

À mon retour au Québec de Mexico, j'ai accroché à un des murs blancs de mon appartement, dans une position telle qu'elle paraît surplomber la pièce entière, une icône de Kateri Tekakwitha — la sacrifiée. Le détour par la Guadalupe m'avait aidé à saisir ce qui me faisait solliciter tout naturellement la protection du « Lys des Agniers », ce qui me portait, moi l'« incroyant », à lui accorder une place primordiale dans ma mythologie personnelle; elle était celle à partir de qui l'invention s'était concrétisée, le degré zéro du continent — comme la première pierre de la « maison des possibles », je l'ai posée au milieu du terrain vague de mon imaginaire, et elle a gorgé la terre d'un sens nouveau, jusqu'alors manquant. Je n'écris pas pour rien. J'honore son sacrifice.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

Bouchard, Gérard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2001 [2000], 504 p.

———, *Raison et déraison du mythe*, Montréal, Boréal, 2014, 232 p.

Buell, Lawrence *The dream of the Great American Novel*, Cambridge, The Belknap press of Harvard University, 2014, 584 p.

Courtemanche, David, Isabelle Miron et Marie Parent, *L'expérience américaine du corps. Sens et sacré en littérature québécoise moderne*, Montréal, Université du Québec à Montréal, coll. « Cahiers Figura », 2012, 146 p.

Daunais, Isabelle, *Le roman sans aventure*, Montréal, Boréal, 2015, 224 p.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, « Traité de nomadologie : la machine de guerre », dans *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, 645 p.

Dumont, Fernand, *Récit d'une émigration*, Montréal, Boréal, 1997, 372 p.

———, *Genèse de la société québécoise*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1996 [1993], 400 p.

Eliade, Mircea, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963, 250 p.

Gatti, Maurizio, *Être écrivain amérindien au Québec : indianité et création littéraire*, Montréal, Hurtubise HMH, 2006, 215 p.

Greer, Alain, *Catherine Tekakwitha et les jésuites*, Montréal, Boréal, 2005, 368 p.

Lamonde, Yvan, *Allégeances et dépendances*, Montréal, Nota Bene, 2001, 266 p.

Lemire, Maurice *Formation de l'imaginaire littéraire au Québec, 1764-1867*, Montréal, l'Hexagone, 1993, 281 p.

———, *Le mythe de l'Amérique et l'imaginaire « canadien »*, Québec, Nota Bene, 2003, 236 p.

Ménard, Guy, *Petit traité de la vraie religion*, Montréal, Liber, 2007, 230 p.

Moreau, Patrick, *Alain Grandbois est-il un écrivain québécois?*, Montréal, Fides, 2012, 84 p.

Morency, Jean, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique de Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche, 1994, 258 p.

———, *La littérature québécoise dans le contexte américain*, Montréal, Nota bene, coll. « Terre américaine », 2012, 180 p.

Mossetto, Anna Paola [dir.], *Paroles et images amérindiennes du Québec*, Bologne, Pendragon, 2005, 167 p.

Nepveu, Pierre, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés » 1998, 384 p.

———, *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1999 [1988], 256 p.

Ricard, François, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1994, 288 p.

Rivard, Yvon, *Le bout cassé de tous les chemins*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1993, 216 p.

———, *Personne n'est une île*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2006, 294 p.

Sioui, George E., *Pour une autohistoire amérindienne*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1989, 157 p.

Vadeboncoeur, Pierre *La ligne du risque*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2010 [1963], 289 p.

Vanderpelen-Diagre, Cécile, *Mémoire d'y croire. Le monde catholique et la littérature au Québec (1920-1960)*, Montréal, Nota Bene, 2007, 150 p.

Œuvres littéraires

Bacon, Joséphine, *Bâtons à message/Tshissinuatshitakana*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2009, 143 p.

Beaulieu, Victor-Lévy, *Tome 9 : Oh Miami Miami Miami*, Montréal, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Œuvres complètes de VLB », 1995 [1973], 300 p.

Borduas, Paul-Émile, *Refus global et autres écrits*, Montréal, Typo, 2010, 174 p.

Bacon, Joséphine et al., *Terres de Trickster*, Montréal, Possibles éditions, 2014, 108 p.

- Desrosiers, Léo-Paul, *Les Opiniâtres*, Fides, coll. « Nénuphar », 1954 [1941], 198 p.
- Émond, Bernard, *Il y a trop d'images*, Montréal, Lux, 2011, 128 p.
- Ferron, Jacques, *Théâtre complet I*, Montréal, l'Hexagone, 1990, p. 554 p.
- , *Le ciel de Québec*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 2009 [1969], 544 p.
- Fitzgerald, F. Scott, *The Great Gatsby*, Toronto, Scribner, 2004 [1925], 192 p.
- Gatti, Maurizio (dir.), *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Cahiers du Québec », 2004, 280 p.
- Garneau, François-Xavier, « Le dernier Huron », dans *Poésies*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2012, p. 204-207.
- Gaspé fils, Philippe Aubert de, *L'influence d'un livre*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1996 [1837], 152 p.
- Guèvremont, Germain, *Le Survenant*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990 [1945], 221 p.
- Hawthorne, Nathaniel, *The Scarlet Letter*, Toronto, Simon and Schuster, 2004 [1850], 400 p.
- Hébert, Anne, *Le premier jardin*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2000 [1988], 198 p.
- Hémon, Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 1988 [1916], 218 p.
- Kanapé Fontaine, Natasha et Deni Ellis Béchar, *Kuei, je te salue. Conversations sur le racisme*, Montréal, Écosociété, 2016, 160 p.
- Ouellette, Fernand, *Ici, ailleurs, la lumière*, Montréal, L'Hexagone, 1977, 96 p.
- Perrault, Pierre, *Gélivures*, Montréal, L'Hexagone, 1977, 209 p.
- Pynchon, Thomas, *Gravity's Rainbow*, New York, Penguin, 2006 [1973], 776 p.
- Marie de l'Incarnation, *Relation de 1654*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2016, 264 p.
- Melville, Herman, *Moby Dick*, New York, Barnes and Nobel, coll. « Classics Serie », 2003 [1851], 752 p.

Miron, Gaston, *L'homme rapaillé*, Montréal, Typo, 1996, 272 p.

Morali, Laure (dir.), *Aimititau! Parlons-nous!*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2008, 336 p.

Saint-Denys Garneau, Hector, *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1993, 231 p.

Salinger, J.D., *The Catcher in the Rye*, Boston, Little, Brown and Company, 1991 [1951], 240 p.

Steinbeck, John, *The Grapes of Wrath*, New York, Penguin, 2002 [1939], 455 p.

Whitman, Walt, *Leaves of Grass*, New York, Penguin, 1990 [1855], 192 p.

Œuvres picturales

West, Benjamin, *La mort du général Wolfe*, 1771, huile sur toile, Musée des Beaux-Arts du Canada, Ottawa.

Œuvres cinématographiques

Carrier, Mélanie et Olivier Higgins, *Québécoisie*, Canada, 2013, 81 minutes.

Dubuc, Yvan et Carole Poliquin, *L'empreinte*, Canada, 2014, 86 minutes.

Émond, Bernard, *La Neuvaine*, Canada, 2006, 97 minutes.

Œuvres musicales

Sainte-Marie, Chloé, *Nitshisseniten E Tshissenitamin*, Montréal, GSI Musique, 2009.

Articles de périodiques

Delâge, Denis et Jean-Philippe Warren, « Une révolution tranquille autochtone » dans *Relations*, n° 714, février 2007, en ligne, <<http://www.cjf.qc.ca/fr/relations/article.php?id=417&title=une-racvolution-tranquille-autochtone>>, consulté le 20 juin 2016.

Donahue, Deirdre, « Five reasons *Gatsby* is the Great American Novel », dans *USA Today*, 7 mai 2013, en ligne, <<http://www.usatoday.com/story/life/books/2013/05/07/why-the-great-gatsby-is-the-great-american-novel/2130161/>>, consulté le 10 août 2016.

Éthier Blais, Jean « *Prochain Épisode*, d'Hubert Aquin », *Le Devoir*, Montréal, 13 novembre 1965, en ligne, <http://www.ledevoir.com/histoire/90ans/90_aquin.htm>, consulté le 9 août 2016.

Kirsch, Adam et Cheryl Strayed, « Why are we obsessed with the Great American Novel? », dans *New York Times*, 18 janvier 2015, p. BR27.

Lagacé, Patrick, « Redécouvrir la beauté du monde », dans *La Presse*, 24 avril 2016, en ligne, <http://plus.lapresse.ca/screens/1a6e983b-7717-4bf9-8a69-4dd4974d937f%7C_0.html>, consulté le 17 août 2016.

Laurence, Jean-Christophe « Canonisation de Kateri Tekakwitha : une Sainte ambiguë », *La Presse*, 20 octobre 2012, en ligne, <<http://www.lapresse.ca/actualites/201210/20/01-4585375-canonisation-de-kateri-tekakwitha-une-sainte-ambigue.php>>, consulté le 9 août 2016.

Lavoie, Michelle, « Du coureur de bois au Survenant (filiation ou aliénation?) », dans *Voix et images du pays*, vol. 3, n° 1, 1970, p. 11-25.

Létourneau, Jocelyn, « Pour une révolution de la mémoire collective. Histoire et conscience historique chez les Québécois francophones », dans *Argument*, vol. 1 n° 1, automne 1998 — hiver 1999, en ligne, <<http://www.revueargument.ca/article/1998-10-01/68-pour-une-revolution-de-la-memoire-collective-histoire-et-conscience-historique-chez-les-quebecois-francophones.html>>, consulté le 19 août 2016.

Miron, Isabelle, « Étude synchronique de la poésie au Québec et en France », *Studies in Canadian Literature/Études en littérature canadienne*, vol. 30, n° 1, 2005, pp. 100-112.

Sites Internet

« How to : Write the Great American Novel », *Uncyclopedia*, en ligne, <http://uncyclopedia.wikia.com/wiki/HowTo:Write_the_Great_American_Novel>, consulté le 10 août 2016.

Temple, Emily, « 10 Great American Novel Contenders From the Past Decade », *Flavorwire*, en ligne, <<http://flavorwire.com/375960/10-great-american-novel-contenders-from-the-past-decade>>, consulté le 10 août 2016.